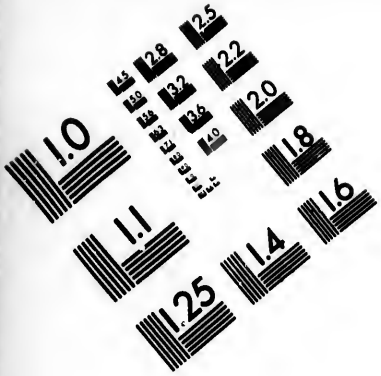


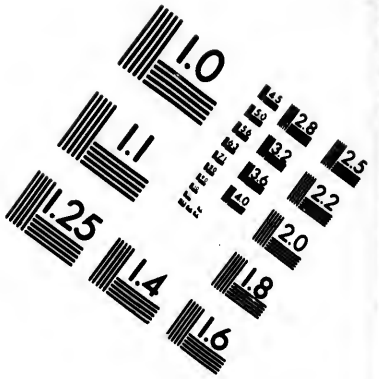
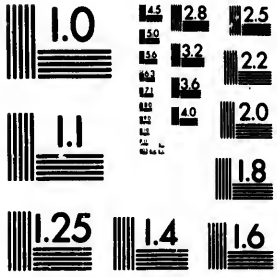
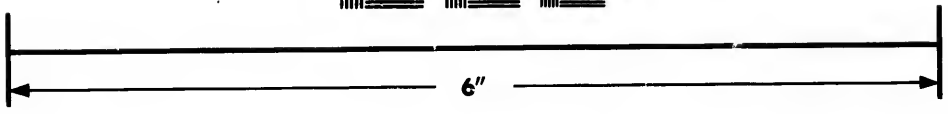
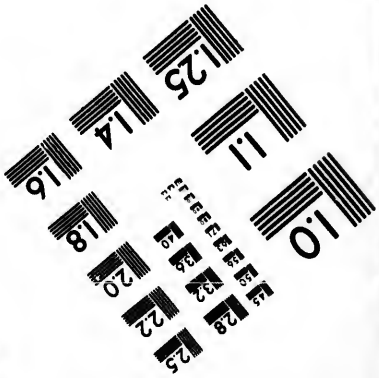


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Douglas Library
Queen's University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

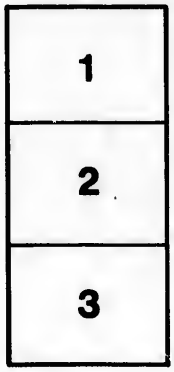
Douglas Library
Queen's University

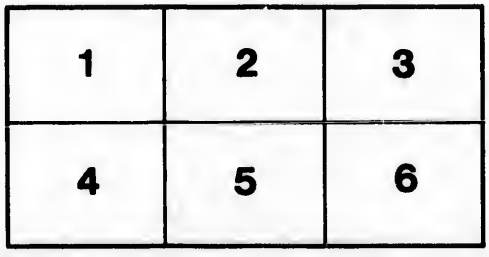
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





RECHERCHES PHILOSOPHIQUES *SUR LES* AMÉRICAINS, *OU* MÉMOIRES INTÉRESSANTS

Pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Nouvelle Edition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY; & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*

Studio disposita fideli.

LUCRECE.

TOME TROISIEME.

A BERLIN.

M. DCC. LXXI.

E58 P29 1771 v.3

3

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE MR. DE P.

Par DOM PERNETY.

1151699

PRÉ-

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE MR. DE P.

Par DOM PERNETY,

Abbé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales de Pruſſe & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.

A BERLIN.

M. DCC. LXX.

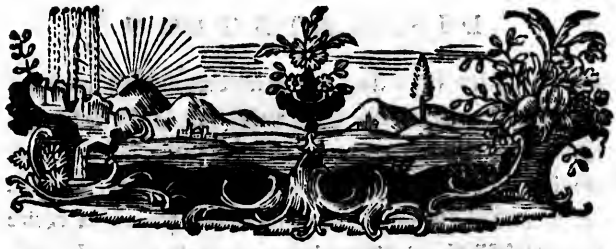
PRÉFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de Mr. de P., qui a pour titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Je me le procurai ; je le lus une première fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées, mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs peu au fait des

matières qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma première idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, ſans une connoiſſance de cauſe aſſez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le Nouveau Monde & ſes productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choſes qui y ſont rapportées. Etonné de les voir contredites ou traveſties par Mr. de P., je me contentai de faire quelques Notes ſur les endroits les moins exacts. Mon deſſein étoit de les com-

muniquer à Mr. de Francheville, pour les inférer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la première Partie à l'Aſſemblée de l'Académie du 7 de Septembre dernier, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le Public en erreur à cet égard. La vérité me ſera toujours chère; elle doit l'être à Mr. de P., & l'emporter

ſur tout autre motif. J'eſpère que Mr. de P. la reconnoîtra dans ma Diſſertation, & qu'il n'employera que pour elle ſes talents, qui méritent des éloges.



DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE

ET

LES NATURELS

DE CETTE PARTIE DU MONDE.

MONSIEUR DE P. vient de mettre au jour un Ouvrage ſous ce titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus déſavantageuſe du Nouveau Monde & de ſes habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propoſe & réſout ſes queſtions ; le ton d'aſſurance avec lequel il parle du ſol & des productions de l'Amérique, de ſa température, de la conſtitution corporelle & ſpirituelle de ſes habitants, de leurs mœurs & de leurs uſages, enfin des animaux ; pourroient faire croire qu'il a voyagé

dans tous les Pays de cette vaſte étendue de la te[illegible]; qu'il a vécu aſſez long-temps avec tous les Peuples qui l'habitent. On ſeroit tenté de ſoupçonner, que, parmi les Voyageurs qui y ont fait de longs ſéjours, les uns nous ont conté des fables, ont traveſti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*a*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthouſiaſme, ont ſi mal vu les choſes, qu'ils auroient dû, par reſpect pour la raiſon, s'abſtenir de le décrire. Il eſt fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le reſpect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans ſon Diſcours Préliminaire, l'Amérique, plus que tout autre Pays, offre des phénomènes ſinguliers & nombreux; mais ils ont été ſi mal obſervés, plus mal décrits, & ſi confuſément aſſemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions vicieuſes des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes.

Le Nouveau Monde eſt, ſuivant Mr. de P. (*b*) une terre abſolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cériſiers, les Noyers, y ont foiblement proſpéré, & preſque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Iſle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre Sei-

(*a*) Diſcours Préliminaire.
(*b*) Tom. I, p. 14.

gle & notre Froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit, au moment de ſa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, & ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une force étonnante. La terre ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers aventuriers qui y firent des établiſſements, eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la diſette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des Iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe, — la ſurface de la terre frappée de putréfaction, y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles, & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon. Enfin un abâtardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du Monde, tous les quadrupèdes, juſqu'aux premiers principes de l'exiſtence de la génération. (c) C'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P., de voir que la nature ait tout donné à notre Continent, pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y ſoit dégénéré ou monſtrueux. Un ſol aride dans ſes montagnes, marécageux dans ſes plaines, ſtérile par ſa Nature dans toute ſa ſurfa-

(c) Tom. I, p. 9.

ce, trompant toujours l'eſpérance de ſes Cultivateurs les plus laborieux. Tout juſqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a eſſuyé ſans exception (*d*) une altération ſenſible, ſoit dans leurs forces, ſoit dans leur inſtinct. Comme les végétaux, ils y ſont venus tout rabougris ; leur taille s'eſt dégradée, (*e*) & par un contraſte ſingulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains ſont entiérement abâtardis, petits, puſillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique.

C'eſt principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les cauſes qui ont vicié leurs qualités eſſentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (*f*) Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence : ils deviennent hébétés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience, ni d'aucun art. Auſſi dit-on par forme de proverbe, qu'ils ſont déja aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons conſidéré juſqu'à préſent, (*g*) continue cet Auteur, les Peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs ſens, &

(*d*) Tom. I, p. 13. Tom. II, p. 164.
(*e*) Tom. I, p. 8.
(*f*) Tom. II, p. 186.
(*g*) Tom. I, p. 153.

leurs organes ; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémiſphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractère de tous les Américains ; leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions ; aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impulſions de leur inſtinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage, où elle les a plongés ; ou dans la vie ſauvage, dont ils n'ont pas le courage de ſortir ; — les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. (*b*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une eſpèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuiſſante, ſans force phyſique, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit ; quelque révoltante & hideuſe que ſoit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faiſant ce portrait, (*i*) qui ſurprendra par ſa nouveauté, parce que

(*b*) Tom. I, p. 154.
(*i*) Diſcours Préliminaire.

l'hiſtoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne penſe. Enfin l'Amérique eſt aux yeux de Mr. de P. une Terre que la Nature ſemble avoir faite dans ſa colère; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & ſur laquelle elle a verſé avec complaiſance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, ſans y laiſſer échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle eſt l'eſquiſſe du portrait de l'Amérique & de ſes habitants que Mr. de P. nous préſente. Il a puiſé ſes couleurs, dit-il, autant qu'il a été poſſible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du Nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice & l'inſatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aiſément que le Peintre a trempé ſon pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie, & délayé ſes couleurs dans le fiel de l'envie; dont tous les traits ſemblent avoir été placés & conduits, non par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon Ouvrage, mais par un amour-propre offenſé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me ſeroit-il permis, Meſſieurs, de vous en préſenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en ſera pas moins reſſemblant?

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en perſonne, il l'auroit vraiſemblablement conſidérée & obſervée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait ſon Livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiſer le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trou-

veroit. Oſeroit-on faire ce reproche à Mr. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? Non, je n'oſerois le penſer; mais ne pourroit-on pas le ſoupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu & vu les choſes avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramaſſé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothèſe enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendreſſe pour notre Hémiſphère & pour ſes habitants? Il ne doit pas ſe croire aſſez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui préſentent tant d'obſtacles à la vraie philoſophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inſpire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui ſe fortifient de plus en plus: nous nous habituons à des uſages; ils nous plaiſent, & influent tellement ſur notre façon de voir & de penſer, que nous croyons voir par les yeux de la philoſophie, lorſque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les uſages des autres Pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mêts & leurs apprêts ſont de ſi bonnes choſes! n'eſt-ce pas être imbécille, ſtupide, que de s'en tenir à la caſſave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poiſſons boucannés? Nous faiſons parler ainſi notre éducation ſous le nom de la philoſophie. Cependant, à conſidérer notre Hémiſphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vrai-

ment philoſophiques, Mr. de P. y auroit vu que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre Continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lappons, des Samoyèdes, des Tartares, occupés de la chaſſe des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres même ne peuvent germer; où les hommes, mille fois plus miſérables, à notre façon de penſer, que ne le ſont les trois quarts & demi des Peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le ſpectacle effrayant d'une Terre maudite, & la nature humaine, ainſi que l'animale, abſolument dégradée. D'un autre côté les déſerts ſablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés ſemblent être, par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je conſidère nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du ſoleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs ſommets menacer le ciel, & ſe plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altières débarraſſées de l'immenſe fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruiſſeaux s'unit au chant raviſſant des oiſeaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat eſt charmé, & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux.

Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agreſtes, dont la ſaveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces Pays de l'Amérique expoſés ſous les mêmes parallèles que les nôtres, ces Pays où les fleurs les plus ſuaves naiſſent ſans ceſſe ſous vos pas, & où les fruits les plus excellents croiſſent dans la plus grande abondance, & ſans culture?

Quel privilège a donc notre Continent ſur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail ſans relâche; obligés pour ſatisfaire leurs beſoins les plus preſſants, de manger le pain même le moins ragoûtant, d'arroſer ſans ceſſe de leur ſueur & de leurs pleurs cette Terre, le jouet d'un climat inconſtant, cette Terre qui ne trompe que trop ſouvent leurs eſpérances, & dont la beauté riante eſt l'effet non d'une nature empreſſée, comme en Amérique, de ſatisfaire les deſirs de ſes enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulſive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont ſu nous apprendre à nous contenter, qui plus eſt, à la trouver belle.

Ce ne ſont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence, mollement étendue ſur le duvet, nargue les injures de l'air ſous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils ſont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mêts apprêtés pour irriter leur appétit émouſſé, ou pour ſatisfaire leur ſenſualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes

qui gémiſſent ſous le poids de leur cruelle tyrannie; ce ſont ceux-ci qu'il faut conſulter : à eux appartient de comparer l'état du ſol de l'Amérique & de ſes habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Meſſieurs, que s'ils en étoient parfaitement inſtruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la Terre qu'ils habitent? Le penſerez-vous vous-mêmes ſur le portrait naïf, ſincère que je vous en tracerai ci-après ſur le rapport d'Auteurs vrais, & ſur ce que j'ai vu moi-même? Vous pourrez dire enſuite avec moi du Tableau prétendu philoſophique de Mr. de P. ce qu'il dit (*k*) des Hiſtoriens Eſpagnols au ſujet du Pérou; malheureuſement tout ce Tableau, lorſqu'on l'examine avec attention, n'eſt qu'une fiction, un tiſſu de fauſſetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux Loix de l'hiſtoire, qui veut que l'on détruiſe toutes les erreurs ſpécieuſes, qui pourroient devenir des vérités hiſtoriques, ſi l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'eſt pas ſurprenant de trouver des relations différentes entre elles ſur le même Pays, & ſur les mêmes Peuples : elles ont été écrites en différents temps; les uſages avoient pu changer, ainſi que la ſuperficie du ſol, par la fréquentation des Européans qui s'y ſont établis. Les naturels du Pays ſe ſont ſouvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens

(*k*) Tom. II, p. 169.

ciens uſages, ou les ont changés en partie : ainſi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence ſur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requiſes pour une bonne hiſtoire ; qu'elles aient été compoſées par des Auteurs déſintéreſſés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu ſe jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient aſſez d'intelligence & d'eſprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai ſont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter ſur les extraits qui formeront le contraſte du tableau de l'Amérique, que nous a préſenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Hiſtoriens Eſpagnols au ſujet de l'Amérique ; que ſi tout ce qu'ils diſent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro étoit vrai, on ſeroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes ſpacieuſes, ornées d'édifices ſuperbes ; de campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance ; des loix admirables ; & ce qui eſt plus rare encore, des loix reſpectées : que ſi l'on en croyoit à tous ces Ecrivains, à peine eût-on trouvé un Peuple qui eût joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens, ſous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il ſoit pour l'amour-propre & la vanité des Européans, de trouver dans un Nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards ; faut-il que parce qu'ils ſe croient

les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus ſpirituels & les plus raiſonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (*l*) Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce Pays-là, il en reſteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune Cité bâtie ſous les Incas : — quant à Cuſco, leur réſidence ordinaire, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de ſa plus grande ſplendeur; — le reſte de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparſes qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes compoſées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus miſérable.

Lorſque Mr. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-deſſus, il avoit lu le Mémoire de M. de la Condamine ſur quelques anciens monuments du Pérou, inſéré dans les Mémoires de cette Académie de l'année 1746. Mr. de P. le cite; (*m*) mais il s'eſt bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop oppoſé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ſes habitants. Vous en jugerez, Meſſieurs, par le court extrait de ce Mémoire, que je vais vous lire.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont les circonſtances „ peuvent être exagérées, dit Mr. de la Condamine, „ on ne peut nier, à la vue des ruines différentes qu'on „ rencontre encore aujourd'hui en différents endroits „ du Pérou, que ces Peuples, quoiqu'ils n'euſſent ni

(*l*) Tom. II, p. 178.
(*m*) Tom. II, p. 179.

„ l'uſage du fer, ni aucunes connoiſſances des mé-
„ chaniques, de l'aveu de tous les Hiſtoriens, n'euſ-
„ ſent trouvé le moyen de tranſporter, d'élever &
„ d'aſſembler, avec beaucoup d'art, des pierres d'une
„ groſſeur prodigieuſe, & ſouvent de figure irrégu-
„ lière. Le P. Acoſta, témoin oculaire, aſſure que
„ ces maſſes ne peuvent être vues ſans étonnement;
„ & dit avoir meſuré lui-même dans les ruines de
„ Tiaguanaco, une pierre de 38 pieds de long, ſur 18
„ de large & 6 d'épaiſſeur, & qu'il y en avoit de
„ beaucoup plus grandes. „ Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'eſt, à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoiſſances des méchaniques. Les preuves que Mr. de la Condamine donne enſuite de leur habileté dans les Arts, de leur adreſſe dans l'exécution des pièces de ſculpture, d'orfévrerie, &c. ne détruiſent pas moins l'idée que Mr. de P. s'efforce en vain de nous inſpirer de l'ignorance craſſe, de la mal-adreſſe, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'eſt d'après ſes propres yeux que Mr. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le Lecteur, dit ce Savant, dont la ſincérité égale les vaſtes connoiſſances; je crois devoir prévenir le Lecteur que la deſcription que je vais faire des ruines voiſines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme, & peut-être de la ſolidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été tranſ-

portés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples, de la magnificence desquels la description de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des Cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Père Feuillée, & de Frézier. Je ne donnerai pas ici la description de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le Mémoire même. On y verra que Mr. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du Monde ne seroient, au sentiment de Mr. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature, par grace & par pitié, avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux, qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannières, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? Aussi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité régulière & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement

les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instruments, chez des Peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter. — Ils ont heureusement surmonté ces obstacles. — Le plus habile Tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P., n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili, les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par

les Indiens, préſentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, manière d'élever des murs qui n'étoit point en uſage dans l'Amérique ſeule, puiſque Vitruve nous apprend que les Romains bâtiſſoient ainſi. C'eſt encore la pratique de pluſieurs Provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piſet*. On y a recours auſſi dans beaucoup d'autres Pays d'Europe, lorſque la pierre & la brique y ſont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de fraix.

Frézier n'admiroit pas moins cet inſtinct dans les ouvrages des anciens Peuples de l'Amérique; (*n*) ces hommes ſtupides aux yeux de Mr. de P., étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement induſtrieux à conduire les eaux des rivières à leurs habitations. On voit encore (en 1713) des aquéducs de pierres ſeches, & de terre, menés & détournés fort ingénieuſement le long des côteaux, par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces Peuples, tout groſſiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa diſent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Eſpagnols; Mr. de P. récuſeroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en faſſe de même de celui de Mr. Briſtock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette Nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains, connus ſous le nom d'Apa-

(*n*) P. 131.

lachites, n'étoient pas plus abrutis, ni plus ſtupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, ſi tout cela eût exiſté; qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Briſtock étoit dans leur Pays en 1653, & y eſt reſté aſſez long-temps pour ſe mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux uſages. Sa relation forme les chapitres 7 & 8 du ſecond Livre de l'Hiſtoire naturelle & morale des Iſles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les ſeuls Pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des Villes. Celui des Apalachites étoit habité par un Peuple civiliſé. Il étoit alors partagé en ſix Provinces, dans chacune deſquelles il y avoit rarement plus d'une grande Ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Briſtock, les choſes étoient encore ſur le même pied. Quelques-unes, dit-il, ſont compoſées de plus de huit cents maiſons: celle de Mélilot, qui en eſt la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore ſa réſidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du ſoleil font leurs cérémonies, eſt une grande & ſpacieuſe caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, ſituée à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu eſt une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voûte eſt parfaitement blanche, ainſi que le dedans. Le pavé eſt uni comme du marbre poli, tout d'une pièce; le tout ayant été creuſé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette mon-

tagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'élève un beau cèdre, pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des Chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré, qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des Chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes d'oiseaux, très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois Pays très-considerables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie Françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaud, & sous les auspices de Charles, IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espéce de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivières de ce Pays-là, les noms des ports & des rivières de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Bristock.

Tout ce Pays est divisé en six Provinces, dont trois,

Bémarin, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & ſpacieuſes vallées entourée de montagnes d'Apalates. Les trois autres ſont *Schama*, *Méraco* & *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent preſque que de chaſſe. La vallée a ſoixante lieues de long & dix de large. Les Villes & Villages ſont bâtis ſur les petites éminences; le Pays abonde en bois de toutes ſortes, en fruits, légumes, herbes potagères, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiſeaux de toutes ſortes. Les hommes y ſont de grande ſtature, bien faits; ils compoſent un Peuple, dont les mœurs ſont douces, vivant en ſociété dans des Villes & des Bourgades, & dans la plus grande union. Tous les immeubles ſont communs parmi eux, excepté leurs maiſons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir dépoſés dans des greniers publics placés au milieu de chaque Ville & Village. Ceux qui ſont prépoſés pour la diſtribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille, ſuivant le nombre des perſonnes dont elle eſt compoſée, autant qu'il en faut pour ſon néceſſaire.

L'union eſt ſi grande parmi eux, qu'on voit dans la même maiſon, un vieillard avec ſes enfants, & ſes petits enfants, juſqu'à la quatrième génération, au nombre de cent perſonnes & quelquefois davantage. Ils ſont d'un naturel fort aimable, ne ſachant quelles careſſes faire aux étrangers, quand ils les reconnoiſſent pour amis, & préſentant tout ce qu'ils ont, à la manière des grands Tartares & des Circaſſiens, pour le ſeul plaiſir d'obliger. On trouve le même eſprit d'hoſpitalité

chez presque toutes les autres Nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte, & d'une espèce de hautbois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulières, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du Soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le récit des exploits de leurs Chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur manière de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehaussées de couleurs

si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute lisse. Les Chefs couchent sur des matelats faits d'une espèce de duvet aussi doux que de la soie : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougère, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté des habits d'une toile légère de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches, sur un petit habit de chamois très-fin. Cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les Chefs de famille mettent par-dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bas; mais qui aboutit par derrière en une pointe alongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames Françoises portoient encore au commencement de ce siècle. On leur a fait succéder les capes dans quelques Pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se

couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luiſantes, découpés en pointe ſur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oiſeaux, arrangées de manière qu'une partie de cette panache deſcend ſur les épaules. Les femmes ſe percent les oreilles, & y mettent des pendants de cryſtal ou d'une pierre verte qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font auſſi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouiſſance, ainſi que de corail & d'ambre jaune, dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour ſe garantir de la vermine, ils s'oignent ſouvent tout le corps avec le ſuc d'une racine, dont l'odeur eſt auſſi ſuave que l'eſt celle de l'Iris de Florence. Ce ſuc a encore la proprieté de donner de la ſoupleſſe aux nerfs & aux muſcles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions, jointes à une grande ſobriété, leur procurent une ſanté ferme & vigoureuſe, qui dément la prétendue dégradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croiſſe naturellement chez les Apalachites, leur boiſſon ordinaire eſt de l'eau pure; mais dans les feſtins de pompes & de réjouiſſance, ils boivent d'une eſpèce de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel ſi bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Eſpagne. Quelques Peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort pareſſeux: mais les Apalachites ont en horreur l'oiſiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des ſemailles & des moiſſons eſt-il paſſé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai

parlé. Ils fabriquent des toiles & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre, émaillée de diverſes couleurs, & des vaſes de bois qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers, & pluſieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuſe.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croiſſent naturellement dans ce Pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverſes eſpèces de Pommes, des Cériſes, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y ſont tellement multipliés, qu'ils y foiſonnent, pour prouver, ce ſemble, à Mr. de P. que tout ne dégénère pas dans le ſol de l'Amérique, & qu'il n'eſt pas ſi ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louiſiane lui prouveroient auſſi, par leur propre expérience, que ce Pays-là eſt des plus ſains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'eſt le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémiſſant de ce que la France l'a cédée à l'Eſpagne. Ces regrets ſont vraiſemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y ſont reſtés, à faire tous leurs efforts pour ſecouer le joug de la domination Eſpagnole, & rentrer ſous celle de France.

Voilà donc, Meſſieurs, un Peuple civiliſé en Amérique, vivant dans des Villes & dans des Villages avant l'arrivée des Européans; des Villes dont on a non-ſeulement conſervé les noms, mais qui exiſtoient encore en 1659, lorſque Briſtock y faiſoit ſon ſéjour. J'aimerois mieux croire que Mr. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'exiſtence, que de penſer qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir juſqu'à la mé-

moire. Celles du Mexique & du Pérou ſont diſparues à ſes yeux : il n'a vu dans leurs ruines que des chaumières. Le Père Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Mr. de P. pour les faire diſparoître à ſon approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de ſon temps (en 1709.) ſur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des veſtiges d'une ancienne Ville Indienne, que les Eſpagnols ont détruite, & qui avoit juſqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrémités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maiſons, mérite à peine le nom de bourgade, au ſentiment de Mr. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, ſera donc peut-être la ſeule à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur Pays, eſt bien capable de faire revenir de l'idée déſavantageuſe que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ſes habitants naturels. Cette eſpèce de Répuplique ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière liberté, paroît même bien ſupérieure à celle des Indiens aſſervis par les Jéſuites au Paraguai; & n'en paroîtra que plus chimérique à Mr. de P. Dira-t-il, pour ſoutenir ſon aſſertion, que la relation de Mr. Briſtock eſt une fable, un tiſſu de fauſſetés, comme il l'a dit des relations Eſpagnoles? Alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même : (*a*) *Nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridi-*

(*a*) Tom. I, p. 232.

ques ou les moins ſuſpectes des Ata-apas de la Louiſiane, des anciens Caraïbes des Iſles, des Tapuiges du Bréſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce ſeroit établir un Pyrrhoniſme hiſtorique inſenſé.

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations, n'ont-ils pas lieu d'être ſurpris de les voir traitées de chimères & de fauſſetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur?

Permettez, Meſſieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits ſuccints de ces relations non ſuſpectes. Pour y mettre un certain ordre, je les diſtribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet, la qualité du ſol de l'Amérique; le ſecond, les qualités perſonnelles phyſiques; le troiſième, les qualités morales de ſes habitants; & le quatrième, celles des animaux, ſoit naturels au Pays, ſoit tranſportés d'Europe.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE Pays que la Nature a pris en averſion, à qui elle ne diſpenſe qu'à regret quelques-uns de ſes dons, ſi nous en voulions croire Mr. de P., eſt le même dont le Père Feuillée parle dans les termes ſuivants. (*p*)

Une diſpoſition ſi admirable du terrein me fit faire pluſieurs réflexions ſur les avantages que cette partie du monde a ſur les autres. Il ſemble que la Nature ſe ſoit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'eſt là où elle a voulu faire ſes chefs-d'œuvres. Avouons, Meſſieurs, que c'eſt en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Père Feuillée, & je n'ai pas vu ſans étonnement, des oranges mûres & encore ſur l'arbre, renfermer des ſemences qui avoient germé, & dont le germe avoit deux pouces ſix lignes de longueur. (*q*) J'ai vu, Meſſieurs, au Paraguai, ce que le Père Feuillée dit avoir vu au Pérou, (*r*) j'ai vu dans la maiſon de campagne du Gouverneur de Monte-video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers, & autres arbres fruitiers

(*p*) P. 578.
(*q*) P. 490.
(*r*) P. 573.

tiers à noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues, pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la Ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa Maison-de-Ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fîmes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale, & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez? J'ai vu aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle Ste. Ca-

therine, au Breſil, des Amandiers ſurchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un ſéjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : Les arbres qu'on y a tranſportés d'Europe (aux environs de Valparaiſſo) réuſſiſſent parfaitement dans ces Contrées. Le climat y eſt ſi fertile, quand la terre y eſt arroſée, que les fruits y pouſſent toute l'année. J'ai vu ſur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) ſur les Orangers, du fruit de tous les âges, en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi groſſes, & des pommes en maturité tout enſemble. (*s*) J'étois charmé d'y voir une ſi grande quantité de ſi beaux fruits, qui y viennent à merveille, particuliérement des pêches, dont il ſe trouve de petits bois, qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autres ſoins que celui de faire couler de petits ruiſſeaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrein très-petit, on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin, qui font plus de trois millions deux cents pintes, meſure de Paris ; qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cents mille piaſtres, c'eſt-à-dire, à préſent un million ſix cents mille livres, monnoie de France.

Mr. de P. avoit lu les Relations du Père Feuillée, & de Mr. Frézier, puiſqu'il les cite ; mais il n'a pas vu les Pays dont ils parlent, avec des yeux auſſi déſintéreſſés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philoſophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les Relations de ces Auteurs, & l'ont malheureuſement déterminé à parler contre la vérité.

(*s*) P. 105.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les Pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espèce d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (t) ce seroit peu pour un si bon Pays, si la terre étoit cultivée; elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue, faite le plus souvent d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend guères moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin. — Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux qui y règne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluie, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (v)

(t) P. 70.
(v) P. 208.

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce Pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on, avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? Ecoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce Pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tièdes; les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'Automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une Province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (x)

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prou-

(x) Ce dernier Article convient seulement aux Pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

vent pas assez contre son assertion. Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres Pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort, qui nous en donne une Relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (y) que sans vouloir faire tort aux autres Pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (z) tous les rares avantages des autres Pays; elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remèdes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six, ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles, & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné, n'y forme que des épics; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays, & diverses espèces de légu-

(y) P. 76.

(z) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

mes, ne voudroient pas prendre la peine & le ſoin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y eſt tempéré; les chaleurs n'y ſont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin juſqu'à quatre heures du ſoir, il y regne un vent doux & frais, qui tempère la chaleur & la rend très-ſupportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre ſi ingrate dans l'opinion de Mr. de P., a cependant ſur la nôtre l'avantage de produire le *Papayer*, le Coqs, & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (*a*) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au Pays, qui exhalent une odeur auſſi ſuave que les feuilles du bois d'Inde, que le ſaſſafras & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût ſi relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de pluſieurs ſortes d'épices, qu'à une ſimple feuille d'arbre. Je ſuis toujours ſurpris qu'on ne s'aviſe pas d'en tranſporter en Europe, pour ſuppléer aux épices des Indes orientales. (*b*)

A la Cayenne & à la Guyane la terre eſt très-bonne, facile à cultiver, & ſi fertile, dit Biet, (*c*) que les végétaux & les arbres qu'on y a tranſportés, y pouſſent en ſix mois autant que nos bois taillis en ſix ou ſept ans. Les fruits de toutes eſpèces ſe ſuccèdent

(*a*) Hiſt. Nat. des Antilles, p. 59.
(*b*) L'écorce de Winter du Détroit de Magellan, y ſupplécroit également.
(*c*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 334.

toute l'année. (*d*) La chaſſe eſt ſi facile & ſi abondante, que, fourniſſant aux Naturels du Pays tout ce qui leur eſt néceſſaire à la vie, ils ne veulent s'aſſujettir à apprivoiſer aucune eſpèce d'animaux : — on y trouve une quantité prodigieuſe d'oiſeaux; preſque tous ont le plumage d'une beauté raviſſante. Les perdrix y ſont griſes, mais groſſes comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, ſi prodigieuſe dans ce Pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poiſſon y eſt ſi excellent, ajoute cet Auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il ſurpaſſe de beaucoup en bonté celui de nos Côtes de France. (*e*) Jugez donc, dit Biet, ſi ce Pays eſt ſi mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien ſubſiſter.

Biet avoit fait un long ſéjour dans ce Pays-là, lorſqu'il en parloit ainſi; ſi Mr. de P. l'eût vu autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Bréſil, la terre produire ſans culture toutes ſortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ſes habitants paſſer leurs jours, par cette raiſon, dans la plus grande oiſiveté, ne ſe croyant pas ſans doute iſſus d'Adam, & condamnés avec ſa race, à manger leur pain à la ſueur de leur front.

Si nous conſultons l'Atlas hiſtorique de Guedeville, nous trouverons, T. VI, p. 86, que ſi la navigation pouvoit être libre depuis Québec juſqu'au lac Erié, qui a

(*d*) Ibid. 337.
(*e*) Ibid. 346, 351.

deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y ſont, on trouve auſſi de mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en eſt très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac ſont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de chataigniers, de noyers, de pommiers & de treilles, qui portent leurs grappes juſqu'au ſommet des arbres, ſur un terrein agréable & uni. Les bois & les vaſtes prairies qu'on découvre du côté du Sud, ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs ſauvages ſe trouvent ſur les bords de deux belles rivières, qui ſe déchargent au fond du lac.

L'Acadie, ſuivant le même Auteur, eſt un Pays fertile, très-beau, ſon climat aſſez tempéré; l'air y eſt pur & ſain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi, ou Maguai, qui vaut lui ſeul une petite Métairie, puiſqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler? Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants ſuppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truies, les chèvres, multiplient deux fois l'an dans ce beau Pays; & tous les quadrupèdes y foiſonnent en ſi grande quantité, qu'on eſt obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux & des cuirs; & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiſeaux de proie. (*f*)

(*f*) Ib. p. 102.

Je pourrois ajouter ici, ce que Marggraf, Piſon & tant d'autres ont dit du Mexique, du Breſil, de la Louiſiane & des autres Pays de l'Amérique ſeptentrionale; mais ces témoignages, quoique non ſuſpects, deviendroient ſuperflus. Je laiſſe aux perſonnes inſtruites des qualités du terrein de ces différents Pays, à en faire la comparaiſon avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Eſt-il mieux fondé à nous préſenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Eſt-il plus croyable, lorſqu'il parle des animaux? Peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, ſont tout au plus une exception à la règle qu'il a voulu établir pour preuve de la ſupériorité des trois autres parties du Monde, ſur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font juſqu'à ſix à ſept pontes en autant de jours de ſuite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs. (*g*) Ne ſeroit-ce pas auſſi par un ſemblable privilège, que nos raves ne croiſſent en Europe que de la groſſeur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent groſſes comme la jambe? (*h*)

Mr. de P. eſt-il plus heureux dans les conſéquences qu'il tire de ſes réflexions philoſophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (*i*) des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos

(*g*) Feuillée, p. 439.
(*h*) Ib. p. 441.
(*i*) Tom. I, p. 6.

climats, ont été trouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes. Les chénilles, les papillons, les mille-pieds, les ſcarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-ſouris, y étoient pour la plupart d'une taille giganteſque dans leur eſpèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'on y voit des grenouilles qui pèſent juſqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abâtardiſſement général, qui avoit atteint juſqu'au premier principe de l'exiſtence & de la génération; (*k*) je me ſerois donc bien trompé, en tirant une conſéquence toute oppoſée. J'aurois cru raiſonner philoſophiquement en concluant de cette quantité prodigieuſe d'êtres vivants, & qui plus eſt, d'une taille giganteſque, que le principe de vie eſt dans ce Pays-là bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce ſemble, à l'égard de ceux de l'Amérique de la même eſpèce, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puiſqu'on les trouve ailleurs bien ſupérieurs en groſſeur & en qualités. Il me ſemble cependant, que raiſonner ainſi, c'eſt raiſonner conſéquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penſer qu'un végétal, qui au-lieu de continuer de ramper, de garder la foibleſſe de ſa nature molle, tendre, herbacée, s'élève à celle d'arbuſte : qu'un arbre gros, droit, bien venu, & qui élevant ſa tête altière au-deſſus des arbres pètits, menus, foibles & rabougris de

(*k*) Tom. I, p. 9.

même eſpèce; qu'un Géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un degré de perfection au-deſſus des Lapons, des Groenlandois, & des Nains, à qui la Nature ſemble avoir regretté la matière & la forme. Heureuſement Mr. de P. n'eſt pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées ſur l'Amérique & ſes habitants, ni pour exprimer nos ſentiments de gratitude envers le Nouveau Monde. Si on l'en croyoit ſur ſa parole, il faudroit regarder ce Pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à ſon malheureux ſort. Mais la conduite journalière des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Caffé, pour flatter notre goût, & ſatisfaire notre ſenſualité; la Cochenille, les bois de teinture & de placage, pour notre luxe & nos fantaiſies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Saſſafras, l'Hypécacuana, & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le diſent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre ſi riche, ſi fertile, ſi abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choſes, qu'elle ne trouve pas dans ſon propre terrein.

La ſituation de l'Amérique ſous trois Zones différentes, y cauſe une grande diverſité de climat; ſuivant les Contrées l'air y eſt chaud ou froid: on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville, (*l*)

(*l*) Atlas Hiſt. Tom. VI, p. 8[illegible]

que le Nouveau Monde eſt extrémement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choſes que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du Pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon, chez eux, prévaut ſur le mauvais. Ces Peuples le ſentent parfaitement, ils ſavoient bien dire aux Eſpagnols dans le temps de leur invaſion : Il faut que votre Pays ſoit bien ſtérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de riſques & de dangers pour venir envahir le nôtre; ou que vous ſoyez des hommes bien méchants, pour venir nous perſécuter de gayeté de cœur, & nous en chaſſer. (*m*) Ce raiſonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme ſi ſtupide que Mr. de P. le donne à penſer. Je lui fournirai dequoi ſe guérir de ſa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'eſt pas une race ſans force & ſans vigueur, une race énervée & viciée juſques dans les principes mêmes du phyſique & du moral.

§. II.

Des qualités phyſiques des Américains.

En liſant l'Ouvrage de Mr. de P., il me ſemble entendre parler les Peuples du Tyrol & des Pays montagneux circonvoiſins, qui trouvent un trait de beauté dans leurs goîtres énormes, & ſe rient de ceux qui

(*m*) Feuillée, p. 386.

n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécille eſt très-ſupérieur à tous les Américains, même Créoles, au ſentiment de cet Auteur. (*n*) Enervés, hébétés, ce ſont de véritables automates, qu'aucune paſſion ne peut émouvoir, & qui n'obéiſſent qu'à l'impulſion de leur inſtinct. Ils ſont viciés dans leurs qualités eſſentielles & dans leur conſtitution phyſique, puiſqu'on ne trouve chez eux ni boſſus, ni boiteux, ni borgnes, ſinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu ſans doute des Mémoires particuliers ſur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous préſente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en diſent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces Peuples. J'ai lu quelques hiſtoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (*o*) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques deſcriptions aſſez ſimples, & aſſez exactes des Pays qui leur étoient connus; mais ils ſe ſont groſſiérement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manières des Sauvages. Les Récollets & les Jéſuites en ont parlé d'une manière toute oppoſée; ils avoient leurs raiſons pour en agir ainſi. Si je n'avois pas entendu la langue des Sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raiſonné avec ces Peuples, je me ſuis entiérement déſabuſé. Ceux qui ont dépeint les Sauvages velus comme des ours, n'en avoient

(*n*) Tom. II, p. 166 & 154.
(*o*) Tom. II, p. 91.

jamais vu; (p) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils ſont généralement bien faits, de belle taille, & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européans.

Les Iroquois ſont plus grands, plus vaillants & plus ruſés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis, & quelques autres Nations, ſont d'une taille médiocre, courant comme des lièvres, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les Outaouas, & la plupart des Sauvages du Nord, à la réſerve des Sauteurs & des Cliſtinos, ſont poltrons, laids & malfaits. Les Hurons ſont braves, entreprenants & ſpirituels: ils reſſemblent aux Iroquois pour la taille & le viſage. Les Sauvages ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre; ſont beaux en général, auſſi-bien que leur taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'eſt par accident. Ne ſeroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver ſi communément des perſonnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature, au ſentiment de Mr. de P., bien différents cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vécu vingt ans, & de pluſieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

(p) Tom. II, p. 63.

Les Sauvages ont les yeux gros, noirs, ainſi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils reſpirent, quoiqu'ils ne mangent preſque jamais de pain. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de groſſes charges, ou pour lever un fardeau & le charger ſur les épaules; mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, ſans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chaſſe, ou à la pêche, toujours danſant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes ſont fort néceſſaires.

Les femmes ſont d'une taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer; mais ſi graſſes, ſi peſantes & ſi mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, ſoit par la conſtitution de leur tempérament, ils ſont fort ſains, exempts de paralyſie, d'hydropiſie, de goutte, d'héthyſie, d'aſthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature, qui a tant donné à notre Continent, a bien encore voulu nous favoriſer. Elle avoit cependant laiſſé la pleuréſie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un Sauvage Apalachite, ou des Pays de l'Amérique ſeptentrionale juſqu'à la Terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de ſoixante ans, ils diſent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement juſqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même pluſieurs qui paſſent ce terme. Où eſt donc ce vice ſi ef-

ſentiellement répandu ſur toute la race humaine du Nouveau Monde, de manière que la dégénération ait atteint ſes ſens, ſes organes, & toutes ſes facultés phyſiques? Mr. de P. trouvera-t-il chez les autres Peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il aſſure y être, à chaque page de ſon Ouvrage? Non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs Pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyane les Naturels ont tous une très-belle diſpoſition de corps, (q) les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau viſage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau baſanée, mais douce au toucher comme le ſatin. Les femmes y ſont très-bien faites, & l'on y en voit d'auſſi belles qu'en Europe. Briſtock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des Naturels de Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage ſur les habitants de la Floride, de la Caroline, & ſur les Caraïbes, tant des Iſles que de la Terre-ferme, non quant à la beauté du viſage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils ſont, dit-il, bien faits, (r) ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges, & tous communément aſſez d'embonpoint. Leur bouche eſt médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-ſerrées. On n'y voit aucun borgne, ni boſſu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, ſinon par accident.

Si

(q) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351.
(r) Ib. p. 382.

Si la plupart de ces Peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front, il ne faut pas rejetter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels, mais sur le caprice & le préjugé des mères, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux Peuples de notre Continent sur des préjugés de cette espèce. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les Peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili, & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déja trop ennuyeuses: Mr. de P. les a cités lui-même, mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothèse. Je dirai seulement d'après Frézier, (s) que ceux du Chili, & les autres Peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges: que malgré leurs débauches, ils vivent des siècles sans infirmités,

(s) P. 56.

tant ils ſont robuſtes & faits aux injures de l'air; ſupportent long-temps la faim, la ſoif dans la guerre & dans les voyages, & que perſonne n'en approche pour ſoutenir la fatigue.

Quand Mr. de P. auroit eu quelques mémoires ſur des Cantons particuliers inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le Public, auroit-il dû en faire la baſe de ſon Ouvrage, & conclure du particulier au général, contre toutes les règles? Qu'il me permette de lui dire ce qu'il a dit du célèbre Mr. de Cat de Rouen: (t) quel que ſoit le reſpect que nous avons pour les vaſtes connoiſſances de Mr. de P., nous oſons lui marquer notre ſurpriſe de ce qu'il lui ait pris envie de reſſuſciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & ſoutenu une hypothèſe auſſi contraire à ſes lumières, & à la vé[illegible] pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé ſon zèle, & proteſté qu'il a entrepris de réfuter les fauſſetés & les exagérations des Hiſtoriens Eſpagnols. (v)

Je ne conçois pas comment Mr. de P. a entrepris d'anéantir l'exiſtence des Patagons Géants. En raiſonnant ſuivant ſa méthode philoſophique, rien n'étoit plus capable que cette exiſtence, de prouver à ſes yeux la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la ſtérilité & l'ingratitude du ſol, ainſi que la dégradation des végétaux dans le Nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amé-

(t) Tom. II, p. 29.
(v) Ib. p. 169.

rique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, ſous la forme de ſous-arbuſtes, c'eſt-à-dire, des Géants dans leurs eſpèces parmi les végétaux.

Je rends juſtice à Mr. de P. ; il ne s'étaie pas toujours de preuves de cette eſpèce. Il a très-bien ſenti que l'exiſtence des Patagons Géants étoit capable de détruire ſon aſſertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Auſſi a-t-il fait tous ſes efforts pour les anéantir. Mais pour réuſſir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter, & Mr. de P. ne les avoit pas en ſa diſpoſition. Ces Coloſſes ont peut-être diſparu aux yeux éblouis par le ſpécieux de ſes raiſonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, ſont avec celles dont il s'étaie, un cahos, mais un cahos qui n'eſt difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'eſt un nuage d'autant plus aiſé à diſſiper, que la vérité triomphera toujours, lorſqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles ſont celles qu'apporte Mr. de P., & qui ſont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent, ſans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Mr. de P., ébloüit les Obſervateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illuſions avec opiniâtreté. Cet Auteur ſeroit-il lui-même dans ce cas là? c'eſt au Lecteur à le décider. Mais je ne penſe pas que l'on puiſſe, avec raiſon, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les Journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage

assez long pour avoir le temps de les bien connoître; je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas, comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vu, & mangé avec ces Géants; mais Mr. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur; puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (x) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmèrent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle, & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix pieds : ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la Côte de l'Est de la Terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé; ce que l'on a ensuite traité de fables, parce que l'on a vu dans le Détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les Journaux des deux Capi-

(x) P. 78.

mines François, que j'ai nommés. Quand ils descendirent, en 1766, à la Baie Boucaut, vers l'est du Détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron, Anglois, y avoit vu l'année précédente des hommes d'une taille giganteſque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, sur la Côte méridionale du Détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baie, voient sur la Côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux : ils abordent, descendent, & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs Journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot ces Journaux en original, écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du Journal du voyage que j'ai fait avec eux aux Isles Malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que Mr. de P. cite (y) d'après le Journal des Savants de 1767. *Il y rencontra des habitants du Pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut.* Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces Journaux rien d'équivalent; Mr.

(y) Tom. I, p. 309.

de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du Journal des Savants aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'*environ six pieds*.

Mr. Guyot s'étant avancé dans le Détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vu l'année précédente, sur l'Isle Ste. Anne, & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baie Boucaut & du Cap Grégoire. (*y*) Les sept qui se présentèrent à eux, la première fois qu'ils y abordèrent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Mr. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Ste. Anne peut convenir la qualification de *Peuple plus que misérable* que leur donne Mr. de P.; ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour régal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misère. Mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour

(*x*) Journal du voyage aux Isles Malouines, p. 660.

ſervir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons ſe préſentèrent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on ſur la parole de Mr. de P., que c'eſt un Peuple peu nombreux, errant dans les ſables Magellaniques, où la miſère les harcèle & les pourſuit ſans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Iſle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot, (*a*) qu'ils ont traité avec les Eſpagnols; car ils ont une eſpèce de ſabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres ſont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Eſpagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroiſſoit être leur Chef, ils le nommèrent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument auſſi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils ſe frappoient doucement la poitrine & diſoient *buenos*; ils paroiſſent ruſés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (*b*) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-deſſus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues groſſes, les dents très-blanches & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hom-

(*a*) Ib. p. 662.
(*b*) Ib. 693.

mes de quatre varres de haut, les mêmes avec leſquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'eſt pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le perſuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'exiſtence des Patagons Géants, ſe réduiſent à dire, que les Navigateurs qu'il cite à ſon avantage, ne les ayant pas vus, lorſqu'ils ont été au Détroit de Magellan, ceux qui diſent les y avoir vus, nous ont conté des fables & des fauſſetés; conſéquemment que cette race d'hommes giganteſque n'exiſte pas, & n'a pas exiſté.

La Logique de Mr. de P. me paroit en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Coloſſes au premier voyage qu'il fit au Détroit de Magellan en 1765, lorſqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vus; donc celui-ci nous en impoſe. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre Navire François, ignorant l'un & l'autre l'exiſtence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P.? qu'ils ont rêvé, & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en ſonge; ou qu'ils ſont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à ſoutenir leur illuſion. (c)

Mr. de P. eût eu bien beau jeu, ſi (ce qui pouvoit aiſément arriver) M. Guyot avoit continué ſa

(c) Diſcours Préliminaire.

route, au-lieu de mouiller dans la Baie Boucaut avec Mr. de la Gyraudais; & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vu, bu & mangé avec ces Titans; Mr. Guyot auroit été en droit, au sentiment de Mr. de P., de lui dire: Vous avez rêvé. Vous nous contez une fable: J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé: j'y ai vu de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des Géants? c'est une illusion de votre part.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta, monté sur le vaisseau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vu, en 1519, au Port St. Julien, sur la Côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenèrent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du scorbut sur la Côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des espèces de guêtres ou brodequins, faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta, Mr. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumières, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières. (*d*) Ce qui les rend

(*d*) Tom. I. p. 290.

cependant vraiſemblables, c'eſt que les habitants du Port St. Julien & de toute cette Contrée ſont encore aujourd'hui connus ſous le nom de *Patagons*, que Magellan leur donna alors.

Quiros navigea aux Terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au Détroit de Magellan, par les Eſpagnols, depuis 1525 juſqu'en 1540, ils n'y trouvèrent pas cette race de Coloſſes, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le Port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de ſon Eſcadre. Sarmiento, au rapport de ſon Hiſtorien Argenſola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du Détroit de Magellan, connu ſous le nom de *Baie famine*. La relation fa'.e par Pretty, du voyage de Candiſch, au même Détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un ſecond, entrepris en 1592, Knivet dit avoir trouvé au Port Deſiré, ſur la Côte de l'Eſt, non loin du Port St. Julien, des Patagons dont la taille équivaloit à ſeize palmes. Il meſura deux cadavres nouvellement enterrés ſur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vu au Breſil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au Port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déja treize palmes de haut. Mais ajoute Mr. de P., il eſt impoſſible que la relation de Knivet puiſſe faire impreſſion, même ſur des Lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, ſur la Côte du Détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui af-

sommèrent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au Port St. Julien, en 1593, nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes rencontrèrent à la Baie verte, des Sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuèrent quelques-uns. Mais Jantzsoon, Auteur de cette relation, auroit dû se cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Noort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port desiré, des hommes de grande stature; qu'ils tuèrent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas giganteſques, l'un de ces garçons, après avoir appris la Langue Hollandoise, — leur dit, que dans un Pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants, qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de Mr. de P., ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *Ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martinière, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce Pays de Coin, & ces Géants Tiremenen?*

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire sur la Terre Del Fuego. En 1615, le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivants sur les Côtes Magellaniques; mais en creusant vis-à-vis l'*Isle du Roi*, on déterra des ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur

retour, ces deux Navigateurs, qui avoient fait le voyage enſemble, ſe reprochèrent mutuellement d'avoir fait inſérer dans la relation de leurs Commis Aris, des faits controuvés; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des oſſements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Eſpagne en 1618, pour apprendre la route du Détroit découvert par le Maire, raconte dans ſa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la Côte des Patagons, qui ſont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine ſur un des vaiſſeaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Hiſtoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Tytans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, ſi nous en croyons Mr. de P. Mais ils diſent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix degrés plus au Nord que le Détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Meſſieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin, en 1696 & 1699, ne virent dans ce Détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui ſe peignoient de rouge le viſage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier ſe trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuſe d'avoir tranſporté la patrie des Patagons de la Côte Orientale de l'Amérique à la Côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Iſle de

Chiloé & l'embouchure du Détroit; (e) mais si Mr. de P. n'eſt pas plus fidèle dans ſes autres extraits qu'il l'eſt dans celui-ci, il eſt à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront ne l'accuſent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité aſſez à cœur. Quant à l'article préſent, Mr. Frézier dit expreſſément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants, avec leſquels ils communiquoient, faiſoient leur ſéjour ordinaire ſur la Côte orientale de la Terre déſerte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur ſéjour entre l'Iſle de Chiloé & l'embouchure du Détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimènens de la Terre de Coin, que le jeune Patagon, enlevé par les gens de l'équipage de Noort, leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martinière, pour vérifier la poſition de cette Terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaiſſeaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jacques de St. Malo, que commandoit Harinton, virent ſept de ces Géants dans la Baie Grégoire. L'équipage de St. Pierre de Marſeille, commandé par Carman de St. Malo, en virent ſix, parmi leſquels un portoit quelques marques de diſtinction. Ses cheveux étoient ramaſſés ſous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiſeaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en de-

(e) P. 78.

dans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie, qu'ils refusèrent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flèches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la Lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseaux marchands, nommé Reainaud, l'a assuré avoir vu en 1712, sur une Côte voisine du Détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 le fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux Côtes des Patagons, tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi : (*f*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que son vaisseau relâcha à la Terre Del Fuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations; il

(*f*) Tom. I, p. 306.

a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut; la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la Terre Del Fuego; mais qu'étant dans le Détroit, il vit cette Terre à quatre ou cinq lieues de distance. (g) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la Côte septentrionale du Détroit, à quatorze brasses d'eau : nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus sur la Côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la Côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse. — Nous voyons le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fûmes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous

(g) P. 72.

regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant, à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur est si extraordinaire, que, même assis, ils étoient presqu'aussi hauts que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans, & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs mères, & leurs traits, relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidélement extraite, que Mr. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à Mr. de P., on en jugera sur ses propres expressions: les voici; (*b*) on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

„ Aussi-tôt que ces Géants, montés sur des che-
„ vaux nains, eurent apperçu le Commodore & son
„ escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de
„ lui, l'enlevèrent dans leurs bras énormes, & le caress-
„ sèrent

(*b*) Tom. I, p. 306.

„ ſèrent beaucoup, en lui donnant des baiſers âcres ; „ les femmes lui firent, de leur côté, eſſuyer des poli- „ teſſes encore plus expreſſives : *Elles badinèrent ſi „ ſérieuſement avec lui*, que j'eus, dit-il, *beaucoup de „ peine à m'en débarraſſer*. Elles firent auſſi amitié „ au Lieutenant *Cumens*, & lui mirent la main ſur l'é- „ paule pour le flatter, ce qui le fit tellement ſouffrir, „ qu'il en reſſentit pendant huit jours des douleurs ai- „ guës dans cette partie bleſſée par le poids de la „ main robuſte des Sauvageſſes. Ce conte de Gargan- „ tua, ajoute Mr. de P., fut débité à Londres en 1766. „ Le Docteur Maty, ſi connu par ſa petite taille & par „ ſon Journal Britannique, ſe hâta extrêmement d'y „ ajouter foi, & de divulguer cette fable dans les Pays „ étrangers. „ Voici comme il s'exprime dans ſa Let- tre à Mr. de la Lande :

„ L'exiſtence des Patagons eſt donc confirmée, „ on en a vu & *manié* pluſieurs centaines. Le terroir „ de l'Amérique peut donc produire des Coloſſes ; & „ la puiſſance génératrice n'y eſt donc pas dans l'en- „ fance.

Si Mr. de P. en écrivant ainſi, a eu ſimplement deſſein d'égayer ſon Lecteur après s'être égayé lui-mê- me, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'exiſtence des Patagons Géants : à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer ſon talent, & d'étaler toute ſa vaſte érudition pour mieux réuſſir dans ſon objet. Mais le Public, qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ſes garants, autrement qu'ils ne par- lent ? Je doute que quelque amateur que l'on ſoit de

critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le Public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P., moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la nature ne s'est organisée que depuis peu au Nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira : on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty: (*t*) vos réflexions ne sont pas heureuses; on pourra même ajouter, vos arguments sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des Journaux des deux Capitaines François, Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne

(*t*) Ib. p. 307.

le change à ſes Lecteurs, en ſupprimant du Journal de ce dernier tout ce qu'il y dit des Patagons G'ants qu'il a vu au Détroit de Magellan. Il ſubſtitue à cette relation une partie ſeulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec leſquels il a plus ſéjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raiſonnablement : *Ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron. Mais Mr. de P. avoit deſſein d'induire le Lecteur en erreur, en faiſant contraſter la relation de Mr. Guyot avec celles des Commodore Biron & Mr. de la Gyraudais ; en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a impoſé, ainſi que Mr. Biron, puiſque les deux Capitaines François étoient enſemble dans le Détroit. " N'eſt-il pas ſurprenant, „ ajoute Mr. de P., que deux Obſervateurs, qui ſe „ trouvent dans le même lieu, la même année, & au „ même mois, varient d'un demi-pied ſur la taille des „ Patagons ? „ Il me paroît encore plus ſurprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du Journal des Savants, qu'il donne pour ſon garant, aient imaginé cette différence. Qu'on liſe les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'exiſtence des Patagons.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-unes diſent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres aſſurent les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec Mr. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont impoſé, l'aſſertion paroît un peu ha-

zardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port Desiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baie Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux, & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? Non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la Ville; & à la Campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir; je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vu, le détail des fêtes que vous leur avez données ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le Philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une seconde espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le Peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'exiſtence d'une race humaine giganteſque eſt de ce nombre. Depuis le commencement du ſeizième ſiècle on nous débite l'avoir trouvée, vers le Détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font la deſcription de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages ſe ſont renouvellés ſucceſſivement depuis 1519 juſqu'à nos jours, que Mr. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Coloſſes; ont fait préſent de quelques-uns à Mr. Darboulin, Fermier-Général des Poſtes de France, chez qui je les ai vus & meſurés; & chez lequel vraiſemblablement on peut encore les voir. L'exiſtence de ces Patagons Géants eſt cependant encore un problême pour beaucoup de perſonnes. Comment le réſoudre? la ſolution n'eſt pas difficile. Que quelques Philoſophes accrédités de nos jours ſe tranſportent ſur les lieux; qu'ils parcourent le Pays, & y faſſent un ſéjour aſſez long, pour le viſiter dans les différentes ſaiſons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chauahues*, avec leſquels ils communiquent de temps à autre. Si ces Philoſophes à leur retour, nous diſent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'exiſtence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuſe : on ſera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui ſubſiſtent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célèbres Navigateurs. En attendant le retour de

ces Philoſophes d'un voyage au moins auſſi intéreſſant que tant d'autres, on peut, ce me ſemble, croire, ſans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-deſſus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné, & qu'ils conſervent encore parmi nous; toutes les circonſtances qui accompagnent ce qu'on en dit, ſemblent porter un caractère de vérité ſuffiſant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le perſuader. La rareté du ſpectacle a peut-être cauſé quelque exagération dans les meſures de la taille de ces Coloſſes; mais ſi l'on doit les regarder comme eſtimées, & non priſes à la rigueur, on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette exiſtence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques ſquelettes de ces Géants; Mr. Guyot, que j'ai cité, ainſi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Iſles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la Côte des Terres Magellaniques; qu'il y trouva un ſquelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce ſquelette devoit avoir eu dans ſon vivant au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce ſquelette dans une caiſſe, l'avoit porté à ſon bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, ſon vaiſſeau ayant été aſſailli

d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archevêque de Lima, paſſager ſur ſon Navire, pour retourner en Eſpagne, perſuada l'équipage que les oſſemens de ce Paſen, que Mr. Guyot avoit mis dans ſon vaiſſeau, étoient cauſe que Dieu les punifſoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raiſons de Mr. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut preſque ſubitement, & fut auſſi jetté à la mer. Mr. Guyot prit occaſion de cette mort, qu'il dit aux Eſpagnols être une punition du Ciel, de ce que l'Archevêque avoit ſoulevé contre lui Capitaine, l'équipage du Navire, pour un ſquelette, qu'il n'y avoit mis que pour ſatisfaire la curioſité des Européans, & convaincre les incrédules de l'exiſtence de cette race giganteſque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-ſeulement la réalité des Patagons Géants ; mais que les Eſpagnols ne ſont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un ſquelette humain, gardé dans un navire, traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux ſquelettes entiers de Géants, ou même en euſſent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules ſur l'exiſtence d'une race compoſée d'hommes de cette eſpèce ? Non, on auroit dit en les voyant, ce ſont des Géants ; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'exiſtence ne prouve pas une race d'hommes giganteſque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puiſſe être une race

d'hommes plus grands, plus gros, & plus robuſtes que ceux de notre Continent, pour prouver qu. la nature humaine n'eſt pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'exiſtence de ces Géants; puiſqu'elle eſt encore au moins un problême pour eux. Ces preuves ſeront fondées ſur le rapport, je puis dire unanime, des Auteurs qui nous ont donné des relations des Peuples du Nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons ſuivi du Nord au Sud: retournons ſur nos pas, & voyons ſi les Voyageurs ont vu les Peuples de ce Pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine eſſentiellement viciée dans toutes ſes facultés phyſiques; ſi la dégénération avoit atteint les ſens & les organes des hommes; ſi ces hommes ſont encore aujourd'hui une eſpèce dégénérée, lâche, impuiſſante, ſans force, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, ſans mémoire, incapable d'enchaîner ſes idées, & ſupérieure enfin aux animaux, mais ſeulement par l'uſage de la langue & des mains; inférieure d'ailleurs au plus foible, & au moins ſpirituel des Européans.

Les Américains du Chili ſont de bonne taille, dit Frézier; (*k*) ils ont les membres gros, l'eſtomac & le viſage larges, ſans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit guères d'hommes dans les autres parties du monde qui en approchent pour la légéreté, pour la force à ſoutenir la fatigue, & pour

(*k*) P. 61, & ſuiv.

ſadreſſe à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des ſiècles ſans infirmités, tant ils ſont robuſtes.

Leur couleur naturelle eſt bazanée, tirant ſur celle du cuivre rouge. Cette couleur eſt générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que ſeptentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'eſt point un effet de la qualité de l'air qu'on y reſpire, mais d'une affection particulière du ſang; car les deſcendants des Eſpagnols, qui s'y ſont établis & mariés avec des Européanes, & conſervés ſans mélange avec les Chiliennes, ſont d'un blanc & d'un ſang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même manière, & ordinairement alaités par les Naturels du Pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge baſanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puiſqu'elle eſt commune à tous les habitants des deux extrémités du Nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les obſervations de Mr. de P. portent par conſéquent à faux.

Sont-elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid ſi différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & ſous le même parallèle dans notre Continent? (*l*) il l'ignore. Mais je ſais qu'il n'eſt pas vrai que le froid ſoit plus vif dans l'Hémiſphère Auſtral, au même degré, qu'en deçà de l'Equateur. Les deux frères Pierre Duclos & Alexandre Guyot ont doublé

(*l*) Tom. I, p. 11.

deux fois le Cap Horn au cinquante-ſixième degré de latitude Auſtrale, au milieu de l'Hyver du Pays; & même pour éviter les courants violents & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever juſqu'au ſoixantième degré, ou environ. Ils m'ont aſſuré n'y avoir pas reſſenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitième.

Les François que nous avons établis aux Iſles Malouines, ſous le cinquante-deuxième parallèle, y ont paſſé trois Hyvers conſécutifs. Mr. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au Détroit de Magellan. Ils m'ont également aſſuré que le froid y avoit été très-modéré, & même ſi doux aux Iſles Malouines, que ſur les eaux dormantes la glace n'avoit pas été aſſez forte pour porter, ſans ſe fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili, comme dans preſque toute l'Amérique, le Sexe a une ſi bonne conſtitution de corps, qu'il ne ſemble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandiſe & la déſobéiſſance de la première mère du genre-humain. Les Américaines ſe délivrent du fardeau naturel ſans le ſecours des ſages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*m*) Si c'eſt là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foibleſſe ſeroient donc une perfection : alors Mr. de P. aura

(*m*) La Hontan, p. 138.

raiſon d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfants de manière qu'on les voit marcher ſans appui dès l'âge de ſix mois; & l'on ne trouve guères parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre ſi communément chez nous. La durée de leur vie paſſe ordinairement le terme de la nôtre; leur vieilleſſe eſt extrêmement vigoureuſe ; (*n*) à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous aſſure même avoir vu des Sauvageſſes fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans, & quelquefois davantage. Mr. de Laudonnière & les ſept François qui échappèrent dans la Floride aux cruautés des Eſpagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova*, âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ſes petits-fils juſqu'à la cinquième génération incluſivement. (*o*) Vincent le Blanc donne une vie auſſi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Caſubi. Pirard dit la même choſe des Bréſiliens, d'autres des Péruviens, & des autres Peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'eſt pas une preuve d'une bonne conſtitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

(*n*) Hiſt. Nat. des Antilles.
(*o*) Ibid.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'eſprit des Américains.

Le ſentiment des Auteurs n'eſt pas moins unanime ſur les qualités du génie, de l'eſprit & du cœur des Naturels de l'Amérique, qu'il l'eſt ſur la bonne conſtitution de leurs corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille, & d'une conſtitution ſi robuſte qu'elle eſt à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant préſentés comme une race d'homme énervée, & viciée juſques dans ſes principes. Il nous dit avec la même aſſurance, mais avec auſſi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le ſont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les Peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Eſpagnols, ou dans leur voiſinage; mais il ſe ſeroit bien trompé.

Ce que les Naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'eſt qu'ils ne ſont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes, (*p*) & qu'ils vivent néanmoins des ſiècles. Ils ſont également ſans ambition pour les richeſſes, qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour ſatisfaire notre cupidité. Mais ils en diffèrent beaucoup quant à la bravoure & la hardieſſe.

Les Péruviens d'aujourd'hui ſont timides, puſilla-

(*p*) Frézier, p. 56 & 76.

nimés, au reſte malins, diſſimulés & ſournois; c'eſt l'apanage de la foibleſſe, & des ames ſubjuguées. Les Eſpagnols en ont toujours agi, & agiſſent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre leſquels on emploie la force ſupérieure que l'on a ſur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours ſoutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en eſſuient, les rend craintifs : la timidité eſt toujours lâche & ſans cœur. Mais les Peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyane & du Mexique, ont conſervé leur ancienne bravoure, qui les a ſouſtrait juſqu'à préſent à la domination Eſpagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainſi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouiſſent encore tous les Peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorſqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'oppoſer à l'eſclavage, ni celui de travailler à s'y ſouſtraire.

On ne doit pas être ſurpris s'il y a aujourd'hui ſi peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Eſpagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les Nations voiſines, qui ne ſont pas conquiſes. — Ceux-ci ſavent très-bien s'accorder ſur leurs intérêts communs. C'eſt par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Eſpagnols à la rivière de *Biobio* & aux montagnes de la Cor-

dilière, où l'on trouve une infinité de mines de toutes ſortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y ſupplée dans ce Pays-là par la fonte (*q*) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en maſſes ſi conſidérables, qu'on y a vu des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélendes a donné le nom de St. Joſeph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à Mr. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon ſéjour à la Conception, dit cet Auteur, (*r*) à faire ſix Canons de campagne de ſix livres de balles.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'Ouvrage de Mr. de P., (*s*) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la boſſe la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié ſans doute, que depuis qu'on a meſuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilières, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les obſervations de Mrs. de Condamine & Bouguer. Ce ſeroit donc en Amérique, & non en Tartarie, ſuivant ſon ſyſtême, qu'il faudroit chercher les plus anciens Peuples de l'Univers : il traite cependant les Américains de Peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèſe, Mr. de P. nous les repréſente comme des hommes dont les facultés ſont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu

(*q*) Frézier, ib.
(*r*) Ibid.
(*s*) Tom. II, p. 343.

juſqu'à préſent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'eſprit, & il n'a beſoin que de culture. (*t*) Ils raiſonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement penſé. Ils conſultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce ſoit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déférent beaucoup, à cauſe de leur expérience.

Nous reconnoiſſons la bonté de leur eſprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & ſur-tout dans leurs ruſes de guerre. Ils ſont même diſſimulés; & ſouvent lorſqu'ils vous careſſent le plus, c'eſt alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*v*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens ſont gais, & trouvent les manières françoiſes aſſez de leur goût.

Lorſqu'ils ſont avec des amis ſans témoins, ils raiſonnent très-bien, & avec autant de hardieſſe que lorſqu'ils ſont dans le conſeil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux perſonnes qui ne les connoiſſent pas ſous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'eſt que n'ayant pas d'études, & ſuivant les pures lumières de la Nature, ils ſoient capables de fournir à des converſations ſouvent de plus de trois heures, ſur toutes ſortes de matières, & dont ils ſe tirent ſi bien, qu'on ne regrette

(*t*) Voyage de la France équinoxiale, p. 351 & ſuiv.
(*v*) P. 303 & ſuiv.

jamais le temps que l'on a passé avec ces Philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit, (x) ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent : leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'aient pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des Pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivières, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de guerriers, chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulières sont faites sur des écorces d'arbres. (y) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes

(x) Atlas & Differt. de Guedeville, Tom. VI, p. 102 & suiv.

(y) La Hontan, p. 203.

bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs Nations. (z)

Sans avoir des Licurgues pour Législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déférent aux sentiments des Anciens, & se règlent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué long-temps, leur rendent plus de justice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, fausſée lâchement dans toutes les occasions; les Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces Peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les Naturels du Nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une

(z) Ib. p. 112.

insensibilité stupide, qui sont, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame; (*a*) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements, & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi: non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés; ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que père, mère, frère ni sœur aient droit de leur faire des reproches à ce sujet. (*b*)

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure de Pere Feuillée prouve bien que ces Peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P.,

(*a*) Tom. II, p. 154.
(*b*) La Hontan, p. 131.

un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misère. " Je n'eus pas achevé de prononcer ces „ paroles, dit-il, (*c*) que s'élevant de rage sur ses „ pieds, elle se jetta sur moi avec furie, prête à m'é- „ gorger; de plus elle m'accabla de mille injures, & „ de mille différentes malédictions, dont la langue In- „ dienne est toute remplie; me reprocha les cruautés „ atroces que les Européans avoient exercées sur eux, „ en ravissant leurs biens & leurs trésors; elle me fit „ sentir que je ne devois pas la traiter de *pauvre* „ *femme*, disant que je n'étois moi-même qu'un gueux, „ contraint d'abandonner mon Pays, & d'entreprendre „ de si longs & de si pénibles voyages pour venir en- „ lever leurs trésors; qu'au reste les Indiens possé- „ doient plus de richesses dans un petit coin de leur „ Empire, que les Européans dans toute l'étendue de „ leurs plus grands Royaumes. — Les deux Indiens „ qui étoient avec elle, se contentèrent de me chasser „ de cette cabane, par ordre de cette mégère, qui ne „ voulut jamais entendre raison, & me jetta ma piastre „ au nez. Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir „ donné de l'argent pour me faire accabler d'injures, „ & me voir même exposé à perdre la vie. Je me trou- „ vai fort heureux d'être échappé de leurs mains à si „ bon marché.

Cet exemple, entre mille autres, prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'é-

(*c*) P. 386.

mouvoir leur ame. D'ailleurs ils ſont très-jaloux de paſſer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à ſouffrir les plus cruels tourments ſans ſe plaindre. Auſſi les Naturels des Iſles Antilles & de la Terre ferme qui les avoiſine, aiment à être appellés *Caraïbes*; parce qu'en leur langue ce terme ſignifie *brave* & *belliqueux*. Ils ne ſont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manières on gagne tout ſur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Eſt-elle bien philoſophique, quand il en conclut que les Américains n'en ſont que plus ſtupides, & par-là ſe rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on apprivoiſe par la douceur? Penſe-t-il donc que pour être homme, on doive être inacceſſible aux ſentiments d'honneur, aux impreſſions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes ſont du caractère des Nègres & de quelques autres Nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, ſans quoi ils deviennent inſolents, pareſſeux & infidèles? Ce ſeroit par-là même qu'ils reſſembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domeſtiques, qu'on ne ſait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains ſont des hommes, & des hommes ſuſceptibles de ſentiments de gratitude. Ils ſentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus beſoin de vous, comme la plupart des Peuples civiliſés de notre Continent; & ils ſe conduiſent par principes d'honneur & de reconnoiſſance.

Les richeſſes ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais ſi en conſéquence de leur indifférence à cet égard, Mr. de P.

a raiſon de les traiter de ſtupides, nous avons donc été juſqu'à préſent des ſots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *Sages* & de *Philoſophes*. Ceux-ci mépriſoient les richeſſes, & ceux qui avoient l'ambition d'en amaſſer. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouiſſent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent enſuite. Ils ſe moquent de nous, dit l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle & morale des Antilles, ils ſe moquent de nous, & diſent que, puiſque la terre eſt ſi capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper ſimplement de ſa culture. Auſſi, ajoute le Chevalier de Rochefort, ſont-ils libres des ſoucis des choſes qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robuſtes, plus ſains, plus gras que les Européans. Ils vivent ſans chagrin, ſans inquiétudes, mépriſant l'or & l'argent, comme les Lacédemoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière miſère; mais ils ſont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curioſités & les commodités ſuperflues, qui deviennent des beſoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en paſſent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'eſt point troublée par les ſubſides & l'inégalité des conditions. Ils ne ſouhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages, qui ne font qu'irriter l'ambition ſans la ſatisfaire, & flattent quelques moments la vanité, ſans rendre l'homme plus heureux. Ce qui eſt encore plus remarquable, dit Frézier, c'eſt

qu'ils ſentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de choſe pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils ſont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils ſouffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces Peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les Nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chaſſe ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maiſons, ou clorre un jardin, ils le font autant par divertiſſement que par le beſoin de nourriture, & par la néceſſité de ſe garantir des bêtes féroces. Ces Peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cauſe la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent ſur le verre & le cryſtal, qui ont, diſent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une pièce d'or en leur diſant : Voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs Pays; pour ceci ils viennent nous perſécuter, nous chaſſer de nos habitations; pour ceci ils ſe tuent; pour ceci ils ſont toujours dans l'inquiétude & les ſoucis. Quand ils voient un Européan triſte & penſif, ils lui en font doucement la guerre, & lui diſent : Compère, (terme d'amitié) compère, tu es bien miſérable d'expoſer ta perſonne à de ſi pénibles voyages, de te laiſſer ronger à tant de ſoucis. La paſſion des richeſſes te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton Pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandiſes ne ſoient englouties par la mer : ainſi tu vieillis en peu de temps; tes cheveux blanchiſſent, ton front ſe ride,

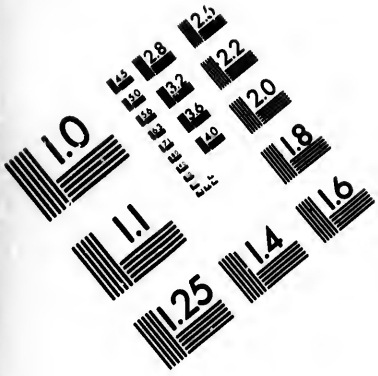
mille incommodités te tourmentent ; & au-lieu d'être gai & content, ton cœur, rongé par le chagrin, te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chaſſer de notre Pays, & tu nous menaces ſans ceſſe de nous ôter le peu qui nous en reſte : que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter avec les poiſſons ? Ta Terre eſt donc bien mauvaiſe que tu la quittes pour venir prendre la mi... tu as bien de la malice de venir ainſi de gaieté de cœur me perſécuter, (*d*)

Cette plainte, ce doux reproche ſont-ils d'un ſtupide & d'un hébété ? je le demande à Mr. de P. & à ceux qui adoptent ſon opinion : ou plutôt n'eſt-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet beſoin d'aller à l'école de la raiſon & du bon ſens ?

Oui, les Naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & eſtiment leur Pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les beſoins de la vie, & la conſervation de leur exiſtence, unique objet de leurs deſirs ? Plus ſenſés, plus ſages que nous, ils ſont comme Socrate, de qui Platon diſoit, qu'il étoit moins ſorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne deſira jamais de voir d'autres Villes que la ſienne, ni de vivre ſous d'autres Loix.

Nos ambitieux à qui la paſſion des richeſſes tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philoſophiquement, taxent, avec Mr. de P., cette indifférence de foibleſſe d'eſprit & de corps. Ne devroient-ils pas la re-

(*d*) Hiſtoire naturelle & morale des Iſles Antilles.



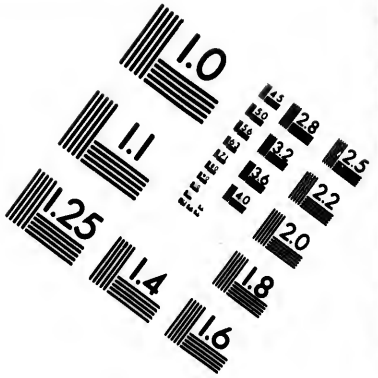
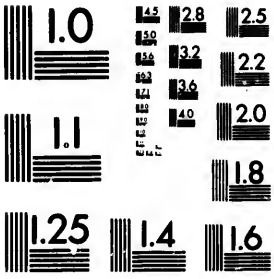
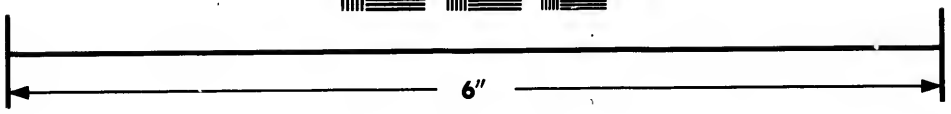
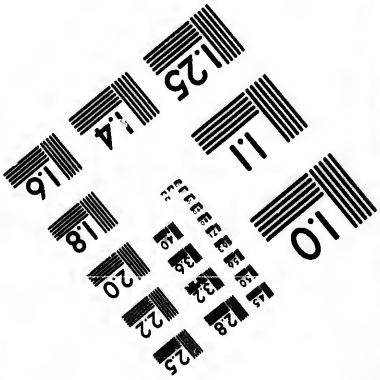


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

garder comme une vertu? elle eſt d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des Pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-ſeulement tout ce qui eſt de néceſſité, mais encore mille agrémens, dont nous ne jouiſſons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulyſſe, le plus ſage des Grecs, dit Cicéron, (*e*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces Peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriſer, ſont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots ſi funeſtes à la Société, & deſquels ont pris naiſſance toutes les diviſions, toutes les querelles qui s'élèvent parmi les hommes. L'intérêt ne cauſe point de procès parmi eux. Tout ce qui eſt à l'un eſt à l'autre; & les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent en toutes occaſions, font voir que, ſi leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politeſſe*, les principes naturels d'humanité ſont encore plus entiers parmi eux, que chez les Peuples civiliſés, qui les mépriſent. Cette indifférence des Américains pour les richeſſes, n'a pas la Religion pour principe, puiſqu'on convient preſqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs Langues un terme pour exprimer la Divinité. C'eſt une vraie philoſophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les Chefs les exhortent tous à ſe bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils rece-

(*e*) Tanta vis patriæ eſt, ut Ithacam illam in aſperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum ſapientiſſimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

vront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspiroit à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Guedeville, &c. Aujourd'hui presque toutes les Nations du Nouveau Monde choisissent pour chef, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la Nation.

Ces Peuples, si idiots suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionnettes, qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P, trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains? en ce qu'ils font la guerre par ſurpriſe : comme ſi parmi les Européans on ne ſe fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruſe pour ſurprendre ſon ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoſte requirat?* La ruſe & la ſurpriſe ne ſont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il eſt vrai, la guerre par ſurpriſe; mais tout le monde ſait qu'ils ſont braves, (*f*) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir; & ſe font plutôt hacher en pièces que de ſe laiſſer prendre. Ils ſe jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait réſiſtance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades bleſſés ou priſonniers. Les Icaques s'eſtimeroient déshonorés, ſi, lorſqu'ils arrivent ſur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée, (*g*) & ne les ſommoient de prendre les armes pour ſe défendre.

Les Américains voiſins du Chili, Peuple belliqueux, qui ont ſouvent vaincu les Eſpagnols, & n'en ont pu encore être ſubjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *Nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faiſoient de même avant l'invaſion des Eſpagnols. Preſque tous ces Peuples ont la gloire & la bravoure en ſi grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les ſentiments dans le cœur de la jeuneſſe, ils ne peuvent ſe marier qu'au retour de la

(*f*) Hiſt. Nat. des Antilles.
(*g*) Garcilaſſo. Liv. 5, Chap. 12.

guerre. Ceux qui ne s'y ſont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouſer. Une femme eſt le prix du courage & des ſentiments généreux. Chez les Bréſiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet uſage eſt encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. (*b*) Qui ne ſait que Saül exigea de David les têtes de cent Philiſtins, comme une condition préalable pour lui accorder ſa fille en mariage?

Non, il n'eſt pas vrai que les Naturels de l'Amérique ſoient tous une race d'hommes lâches, puſillanimes, ſans force, & ſans vigueur de corps & d'eſprit. Les Anglois en firent une triſte expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent réſiſter à l'aſſaut qu'y donnèrent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit, & laiſſer les Sauvages pour le camp de réſerve. Ceux-ci l'ayant appris, ſentirent leur amour-propre très-mortifié : leur orgueil ſe réveilla, ils ſe crurent mépriſés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'aſſaut, ou qu'ils ſe retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter, Mr. de Moncalm y conſentit; les Iroquois donnèrent l'aſſaut, & emportèrent le Fort, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Anglois.

(*b*) Vincent le Blanc, I. Part, Chap. 30, & Alexandre d'Alexandre, Liv. I, Chap. 24.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols? J'ai de la peine à le croire, d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des Peuples remplis de bonne foi; qui, loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnèrent des présents, comme à des amis; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été si saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage! (*i*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les Naturels de l'Amérique, nullement au fait des Arts, enfants de notre ambition, de notre

(*i*) Tom. II, p. 154.

convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux Nations civilisées, aient été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? La simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des Peuples du Nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe, & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé, combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la ſtupidité on eſt incapable de ſuivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'eſt pas par où péchent les Naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de P. nous l'aſſure. Si l'ignorance de nos Sciences & de nos Arts les prive de beaucoup de commodités & de plaiſirs, ils ſont en revanche exempts de beaucoup de ſoucis, de beaucoup de peines, qui ſe multiplient chez nous à proportion de nos connoiſſances & de notre ambition. Nous ſentons très-bien quel bonheur ce ſeroit de nous rapprocher de cette ſimplicité; puiſque nous nous plaignons ſans ceſſe de ce que notre état & nos beſoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons ſans relâche ce bonheur que nous reconnoiſſons dans la médiocrité; nous ſommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous ſommes des fourbes qui agiſſons en Européans & penſons en Américains. N'y a-t-il pas plus de ſtupidité à ſe tourmenter l'eſprit & le corps, pour ſatisfaire des beſoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainſi que l'art & l'induſtrie de les ſatisfaire? la miſère, la gêne donnent de l'induſtrie & de l'eſprit : *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en ſont réduits les Européans; & ils ont la folie de ſe croire au milieu de la miſère plus heureux que les Américains. Il me ſemble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Eſpagnol, à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & mépriſant, croire & dire que toute la terre eſt à lui, & ne reconnoître au-deſſus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous eſtimerons mieux les choſes ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'eſt que ne connoiſſant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas beſoin de placer des bornes pour marquer les limites des uſurpations. Ils ſavent très-bien compter les années & les mois par les aſtres, ſans le ſecours de cette Aſtronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaiſſeaux, pour aller envahir un or qu'ils mépriſent; & ſans laquelle ils prennent comme nous les ſaiſons telles qu'elles ſe préſentent; ſement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainſi contents de leur Pays & de ſes productions, ils ne ſont ni curieux d'envahir celui des autres, ni aſſez fous pour aller courir les dangers & les riſques de la vie, inſéparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus ſur des peaux d'animaux, ou ſur des nattes, le ſommeil vient à eux auſſi-tôt qu'ils le deſirent : pendant qu'ennemi juré des ſoucis & des inquiétudes, compagnons inſéparables de l'ambition, de la molleſſe, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces Philoſophes ruſtiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature ſentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne ſavent ce que c'eſt que de ſe donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité, & ſtupidement portés par la foibleſſe. — Ces idiots Américains ſavent défendre leur vie, ſans avoir l'idée d'arracher les hommes du ſein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition ſommeille, des eſcla-

ves fainéants dans certain Pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des Peuples de l'Amérique, suivant Mr. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs, & adopté un peu trop légérement par Mr. de P.; lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à Mr. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la callebasse; le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres Peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou sur un petit bâton autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud, ou effacent un cran, jusqu'au dernier: alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt ; mais parce qu'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas ? Chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents, comme trois fois dix est le synonime de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne savons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils pas su faire jusqu'à trente & au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au-delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq : & l'expriment en montrant tous les doigts

des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent enſuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne ſauroient donc exprimer tel nombre ſupérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? Nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres poſſibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères, & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, ſoit pour nous ſervir de mémorial, ſoit pour communiquer ces idées à nos ſemblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puiſſent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité préciſe de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il paſſe vingt. Le nombre de jours, après leſquels ils ſe propoſent de faire quelque choſe, équivaut ſouvent à celui de deux ou trois de nos mois; il eſt donc conſtant, qu'ils ont l'idée des nombres ſoixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils ſavent pouſſer leur calcul juſques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le pouſſent bien plus loin, que leur Arithmétique nous eſt inconnue, & qu'elle leur ſuffit pour leur uſage.

Quelques-uns de ces Peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque

ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différens de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge signifieroient des dixaines; à la bleue seroient des centaines, & ainsi des autres. L'Arithmétique palpable de Mr. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoie. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espèce, on ne sauroit nier que puisque les Naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres Pays, les Boulangers & Bouchers emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

Mr. de P. (*k*) trouve une autre preuve de ſtupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas ſu faire uſage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit ſi inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent preſque pas toucher les métaux monnoyés. C'eſt, diſent-ils, un ſerpent que les Européans nourriſſent dans leur ſein; qui empoiſonne tous les plaiſirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau. (*l*) Il s'enſuit de cette preuve, dit Mr. de P., que les Peuples du Nouveau Monde ſont inférieurs en ſagacité & en induſtrie aux Nations les plus groſſières de notre Continent.

Lorſqu'il s'exprimoit ainſi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fourniſſant d'elle-même les grains & les fruits, & la chaſſe les animaux pour ſe nourrir & ſe vêtir, la monnoie leur étoit plus que ſuperflue, puiſqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les Pays où le tien & le mien cauſent tant de déſordres; où les hommes ſacrifient à l'ambition & à la fortune juſqu'à leur propre repos; où la ſoif des richeſſes altère juſqu'à ceux qui ſont prépoſés pour maintenir l'ordre dans la ſociété; leur ferme les yeux ſur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non uſage de la monnoie met les Américains au niveau des Circaſſiens & des Tartares, qui les avoiſinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair

(*k*) Tom. II, p. 184.
(*l*) Atlas hiſtorique de Guedeville, Tom. VI, p. 86.

des animaux qu'ils tuent à la chasse. Ils vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les emploient à faire des crochets ou des agraphes. (*m*) En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les Peuples les plus stupides de l'Univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient, peut-être, aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les Peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la

(*m*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraie.

bienveillance & de l'amitié, ſi l'on eſt du nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs ſens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On aſſure que les Péruviens, les Bréſiliens & ceux du Canada ont l'odorat ſi fin, qu'au flair ils diſtinguent un François d'avec un Eſpagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoiſſent un François à ſa voix, & le diſtinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*n*) on vous conduit au *Carbet*; chacun s'empreſſe de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes ſortes de careſſes aux hôtes de leur ſexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la ſatisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom, & vous diſent le leur. En témoignage d'affection, ils ſe nomment eux-mêmes du nom de leur hôte; & on les flatte beaucoup, quand on ſe nomme du leur.

Leur mémoire eſt ſi heureuſe à retenir les noms des amis qui les ont viſités, qu'au bout de dix ans ils s'en ſouviennent même ſans équivoque, & récitent quelques circonſtances de ce qui s'eſt paſſé de remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque préſent, ils vous le rappelleront: & s'il étoit de nature à être conſervé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoiſſance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'aſſemblée) un *Nionakaiti* ou Sauvage chargé

(*n*) Hiſtoire naturelle des Iſles Antilles, p. 458 & ſuiv.

d'accueillir, de recevoir les passans & de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos Auberges avec les Carbets, & la conduite des Européans à cet égard, avec celle des Peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre, je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les Peuples du Nouveau Monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gaiement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement; & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs rempliſſent leur mouchoir & quelquefois les manches de leur robe des morceaux de viande & de pain du repas qu'on leur a servi, & les emportent chez eux. (o) Les grands Tartares

(o) Buchequins, Liv. IV.

ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (p) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira sans doute cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déja introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les Peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (q) que les anciens Allemands régaloient les Européens, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les Peuples de l'Amérique, les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroissent guères disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus, de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées,

(p) Rubruquis, Voyage de Tartarie.
(q) Livre des mœurs des anciens Allemands.

ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus ſtupides Américains? Un Sauvage n'a-t-il pas réuſſi à la chaſſe, ſes camarades le ſecourent, même ſans en être priés. Si ſon fuſil ſe crève, ſe briſe, chacun s'empreſſe à lui en procurer un autre. Si ſes enfants ſont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'eſclaves qu'il en a beſoin pour le faire ſubſiſter. Ils ne ſe querellent, ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des ſciences & des arts tout le cas que nous en faiſons, c'eſt qu'ils prétendent que leur contentement d'eſprit ſurpaſſe de beaucoup notre luxe & nos richeſſes, & que toutes nos ſciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices ſuperbes, & ſi ſolides en apparence, qu'ils ſemblent vouloir braver les ſiècles, & faire diſputer la durée de leurs ouvrages avec celles du monde. Les Chinois nous taxent en conſéquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne meſurent la durée de leurs logements qu'à la brièveté de leur vie, & la diſtribution ſur leurs beſoins. La raiſon qui les détermine auſſi à ne pas conſtruire des maiſons belles & ſolides dans le goût des nôtres, eſt que quand la place leur déplaît, ils en changent, ſoit pour reſpirer un autre air, ſoit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Preſque tous nos autres arts ſont les enfants d'un luxe qu'ils mépriſent, ou de nos beſoins qu'ils ignorent; auſſi diſent-ils que nous prenons perpétuellement

le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme, il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois, sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort, avec Mr. de P., d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les Arts & les Sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son Histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou, prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses ; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine, que j'ai déja cité à ce sujet. Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière. Cette rivière roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres ; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq ou

trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette brèche, jointe à la néceſſité de paſſer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ ſix pieds. Ces cordes ſont entrelacées de traverſes de bois. On paſſe deſſus même avec des mules chargées; non ſans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de Mr. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on ſent un balancement capable de cauſer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de ſix à ſept journées pour paſſer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandiſes de Lima à Cuſco, & dans le haut Pérou, paſſe deſſus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Eſpagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des ſommes conſidérables.

Comment Mr. de P. accordera-t-il la mal-adreſſe, dont il taxe tous les Peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'eſprit des perſonnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choſes? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverſes couleurs; les tableaux de plumes des Mexicains, les ſièges; les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flèches, & leurs carquois; les vaſes pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille groteſques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili; les ciſelures des Péruviens. Nous conſidérons toujours ces choſes avec un nouveau plaiſir; nous admirons la beauté de ces vaſes, la délicateſſe, la légéreté de leurs arcs & de leurs flèches, l'adreſſe à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés

avec un poli admirable, les incruſtations d'os de poiſſons, & de différents bois diſtribués avec goût ſur leurs carquois, & dont les couleurs ſont ménagées, & diſpoſées de manière, que leur ſymmétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous ſommes de grands ſots, plus ſtupides que ces Américains, ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils euſſent communication avec les Européans, ils creuſoient le bois, & faiſoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguiſées, & emmanchées à peu près comme le ſont nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire ſans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donnés, ils en font uſage ſans avoir appris à s'en ſervir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils ſeroient capables dans les Arts, s'ils étoient inſtruits par de bons maîtres. (r) Le Chevalier de Rochefort & Briſtock, ne ſont pas les ſeuls qui rendent témoignage à l'induſtrie des Peuples de l'Amérique. J'ai déja cité Mr. de la Condamine, & je rapporterai encore ici ſes termes, parce que cet Auteur ne ſera pas ſuſpect à Mr. de P.

„ Le défaut de fer & d'acier les a ſouvent arrê-
„ té, dit ce Savant, (s) quelquefois ils ont heureuſe-
„ ment ſurmonté ces obſtacles. Mais ſouvent leur in-
„ duſtrie s'eſt arrêtée où finiſſoient leurs beſoins. —

(r) Hiſt. Nat. des Antilles, p. 454.

(s) Mémoires ſur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

„ Ils ont réuſſi à fondre l'or & l'argent, & à les jetter
„ en moule. — Le plus habile Tailleur de pierre d'Eu-
„ rope, quelqu'adreſſe qu'on lui ſuppoſe, ſeroit ſans
„ doute fort embarraſſé à creuſer ainſi un canal courbe
„ & régulier, dans l'épaiſſeur d'un granit, avec tous
„ les ſecours de l'art, & les meilleurs inſtruments de
„ fer & d'acier. A plus forte raiſon ſera-t-il difficile
„ d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pû
„ réuſſir avec des haches de pierres dures, ou de cui-
„ vre, telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom-
„ beaux ou avec d'autres outils équivalents, ſans équerre
„ ni compas; — les vaſes & la vaiſſelle d'or & d'ar-
„ gent, les habillements couverts de petits grains d'or
„ plus fin que la ſemence de perles, & dont les Or-
„ fèvres de Séville ne pouvoient concevoir le tra-
„ vail, ſont une grande preuve de leur induſtrie. J'ai
„ vu pluſieurs de ces beaux vaſes, ajoute le même Au-
„ teur, j'en ai même encore quelques-uns entre les
„ mains d'une grande délicateſſe; & je regrette la perte
„ d'un grand nombre d'autres.

„ Il paroît par l'uſage que les Eſpagnols ont fait
„ de ces richeſſes, qu'ils eſtimoient beaucoup plus la
„ matière que l'ouvrage. Il ne faut cependant pas en
„ conclure, qu'aucun ne méritât d'être conſervé: quel-
„ ques morceaux précieux par leur matière, échappés
„ depuis deux ſiècles au danger de changer de forme
„ par l'ignorance & l'avidité des propriétaires, peu-
„ vent ſervir de preuve & de monument, ſi non de
„ l'habileté des Indiens dans la ſculpture, du moins
„ d'une *rare induſtrie*, par laquelle ils ont ſuppléé aux
„ machines & aux outils.

„ Dans mon voyage de Lima, continue Mr. de „ la Condamine, j'avois fait acquisition de diverses „ petites Idoles d'or & d'argent, & d'un vase cylin- „ drique de même métal, de huit à neuf pouces de „ haut, & de plus de trois de large, avec des masques „ ciselés en relief. A en juger par ces ouvrages, les „ Péruviens n'avoient pas fait de grands progrès dans „ le dessein; celui de ces pièces étoit grossier, & peu „ correct, mais l'adresse de l'ouvrier y brilloit par la „ délicatesse du travail. Ce vase étoit sur-tout singulier „ par son peu d'épaisseur. Ce ne peut être la rareté de „ l'argent qui y avoit fait épargner la matière; il étoit „ aussi mince que deux feuilles de papier collées ensem- „ ble; & les côtés du vase étoient emés d'équerre sur „ le fond à vive arrête, sans aucun vestige de soudure.

„ J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette „ antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase peut „ être tombé; le peu de poids de la matière pouvant „ avoir préservé le vase de la fonte.

Sur ce que Mr. de la Condamine avoit vu, il fut moins incrédule que Mr. de P., & paroît croire avec Pietro Cieca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut Mr. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vu à Monte-Video,

dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachim-Joseph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espèce, qu'il nous dit avoir payé mille piastres, & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, Mr. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des Peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? Si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vu une Marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatières & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*t*) N'avons-nous pas vu des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes? Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

(*t*) Histoire des Antilles.

A quoi donc Mr. de P. ſe fonde-t-il pour établir ſon paradoxe, que tous les Peuples du nouveau Continent ſont inférieurs en tout au moindre des Européans? Nous avons vu qu'en général les Américains, loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractériſe la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun boſſu, tortu, aveugle, muet, ou affecté d'autres infirmités, ſi communes dans notre Continent; une ſanté ferme, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinairement les bornes de la nôtre; un eſprit ſain, inſtruit, éclairé, & guidé par une philoſophie vraiment naturelle, & non ſubordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuſe; un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à Mr. de P. pour être véritablement homme? Auſſi ces hommes, qu'une vanité ſi mal-fondée fait traiter d'idiots, diſent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux; puiſqu'en effet nos actions ſont contraires à l'humanité; ou du moins à la ſageſſe qui devroit être le guide des hommes, qui ſe piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumières de la pure raiſon, plus ſaine dans ces habitants de vaſtes forêts, ou de Pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuſe de nos Villes, où les paſſions autoriſées obſcurciſſent la raiſon; & où la ſociété eſt plus dangereuſe que le ſéjour des déſerts & des bois; où nos ſciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille; où nos beſoins ſe multiplient dans une abondance même; & où cette abondance ne ſert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'a-

J'avoue que nous ſommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle réſulte tout l'avantage de la ſociété. Mais la première intention de cette union, ou Contract Social, a été d'obliger tous les contractants à ſe prêter des ſecours mutuels, & non de laiſſer tout uſurper aux uns; de les autoriſer même dans leurs uſurpations, & de laiſſer manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains ſentent trop bien ce que c'eſt que l'homme pour ſe conduire ſuivant des principes qui heurtent ainſi la raiſon & le bon ſens. La plupart au moins d'entre eux ne vivent point ſeuls; mais contents du commerce des hommes qui leur reſſemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à ſe ſecourir dans tous leurs beſoins, ils refuſent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs ſont éloignées de celles des Peuples que nous appellons civiliſés, plus elles paroiſſent conformes à la Loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug ſous lequel nous ſuccombons ſans nous en appercevoir, nous ne faiſons pas réflexion que nous ſubſtituons à cette Loi les fauſſes idées d'une raiſon enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuſe.

En effet, que ſont aux yeux d'un vrai Philoſophe ces Royaumes ſi floriſſants, & ſi riches? ce qu'ils ſont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les compoſent, des objets de pitié; parce que leurs richeſſes & leur ſplendeur ne ſervent qu'à exciter l'envie d'un voiſin ambitieux, & des guerres cruelles

dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité : parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or qu'en ont encore les Sauvages? Ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au-lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentiments des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différents Peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de

travers d'esprit ; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leurs caractères avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux, & de cet esprit calme qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les Peuples du Nouveau Monde sont bienfaisants, officieux, prévenants, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paie d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais, & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vu des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtements & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que, comme chez les grands Tartares, (v) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres

(v) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

cloſes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir aſſez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & preſque de penſer autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté, ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richeſſes & les titres d'honneurs, dont ils ignorent preſque les noms. Ils ſe laiſſent aller tranquillement dans les bras du ſommeil, ſans ſouci & ſans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours ſans crainte de la mort, & ſans regret pour la vie.

Que penſeroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne ſeroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui ſe prétendent les plus civiliſées, ſi au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur perſuader que tous les hommes ſont frères, il voyoit la miſère incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de ſueur du miſérable à qui il le refuſe; s'il ſe voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice ſeront à chaque inſtant un motif ſuffiſant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de manière à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre leſquels il faut toujours être en garde?

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du Nouveau Monde? agiſſent-ils plus cruellement que les Eſpagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages,

s'ils voyoient des Anglois bleſſés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les François, qui s'empreſſoient à étancher le ſang de leurs bleſſures, à verſer du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les ſecours d'une humanité bienfaiſante? y a-t-il rien de plus cruel que le Soldat Européan? je rougirois d'en rapporter les actes de cruauté & de ſcélérateſſe. Tirons le rideau ſur des parallèles ſi odieux, & paſſons à d'autres objets, qui ne ſeront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps, la moitié du monde ſe moque réciproquement de l'autre. On ſe paſſionne aiſément pour les uſages, comme pour les ſentiments que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penſer & d'agir. Les Européans, dont les climats qu'ils habitent ne leur ont pas permis de ſe paſſer de vêtements, blâment les Peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur ſeroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages ſe peignent le corps d'une façon qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une ſeule couleur; d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & repréſentent ſur leurs corps diverſes figures de fleurs & d'animaux; d'autres s'oignent d'une eſpèce de colle gluante, ſur laquelle ils font ſouffler du duvet de diverſes couleurs, par compartiments. Ils trouvent cet uſage admirable, non-ſeulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantiſſent des inſectes, les rendent plus ſouples & plus agiles: ils ont donc raiſon de

les faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs, vêtus de robes longues, faites d'un millier de pièces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos Pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence; mais nos Européanes, en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions, que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire, en France, en Angleterre, en Allemagne, & dans tous les Pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître

plus belles; elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui ſe font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reſte, la mode de ſe peindre tout le corps ou quelques parties ſeulement, fut celle de tous les temps & de tous les Pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juives, Tacite le dit des Allemands, (*x*) Pline, (*y*) Hérodiens, (*z*) nous apprennent que certains Peuples de la Grande-Bretagne, n'ayant l'uſage d'aucuns vêtements, ſe peignoient le corps de diverſes couleurs, & y repréſentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Gots ſe rougiſſoient le viſage avec du cinabre; & les premiers Romains, ſi nous en croyons Pline, (*a*) ſe peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit auſſi le viſage de Jupiter. Les Européanes faiſoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & ſur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougiſſoient tout le corps, & même les ſtatues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des eſpèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiſeaux très-bien tiſſues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent auſſi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique ſe percent

(*x*) Livre des mœurs des anciens Allemands.
(*y*) Liv. 22, Ch. 1.
(*z*) Vie de Sevère.
(*a*) Liv. 33, Ch. 7.

les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur, travaillés & polis. Les Péruviennes & les Bréſiliennes en ont d'or pur d'une grandeur demeſurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de cryſtal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainſi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur deſcendent juſqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent auſſi des bracelets comme les Américaines; vraiſemblablement elles ſe peindroient auſſi tout le corps, comme les Caraïbes, les Bréſiliennes, preſque tous les Peuples du nouveau Continent & de pluſieurs Cantons de l'Afrique, ſi le climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas ſe vêtir. Nos Européanes ſe flattent cependant d'avoir du goût & de l'eſprit : pourquoi donc mépriſeroient-elles les Américaines, ſur leſquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres uſages & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverſes choſes, ſuivant le caprice & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à meſure qu'elle croît. On aſſure même qu'ils ont le ſecret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils penſent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chèvres. Tous les Peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui penſent

comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux Militaires & aux Cochers le plaisir de porter des moustaches, & coupent la barbe le plus ras possible, pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois, plus un corps est vélu, plus il paroit beau. Ce seroit parmi nous comme chez les Peuples de l'Amérique, la beauté d'un ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les Peuples occidentaux de l'Europe non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat, les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles alongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préfèrent les lèvres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aiguës & pointues;

ils emploient même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir alongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les mères la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, & assez alongées pour être jettées par dessus l'épaule; nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des

agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture pour se former une belle taille? A quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent, comme ailleurs, des loix, du climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible, que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés, pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe, dont l'expérience journalière prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé! parmi nous, combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique, les Naturels du Pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? Des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en feroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le

nom seul de *Sauvage* nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui, ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déja bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que, endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons: comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à Mr. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages, incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine, que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement: *Voilà qui est bien.* Vient-on lui dire: *Vos enfants ont été tués: Cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle ins-

pire, ils goûtent ce qui eſt beau, ce qui frappe leur eſprit; mais ils ne ſaiſiſſent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, ſoit parce que, ignorant le génie de leur Langue, on le leur explique mal; ſoit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'eſt pas aiſé de ſe défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du Nouveau Monde, des raiſonnements ſi juſtes & ſi abſtraits ſur l'Etre ſouverain, ſous le nom du *grand Eſprit*, qu'on les diroit puiſés dans les écrits des Philoſophes.

Mais enfin, quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils diſent que ce grand Eſprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît eſt lui, qu'il ſubſiſte ſans bornes, ſans limites, ſans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raiſonnements que l'on trouve fréquemment dans le Recueil des Voyages de l'Abbé Prevoſt, ſont-ils ceux de gens hébétés & ſtupides? Les Brachmanes des Indes raiſonnent à peu près dans le même goût. Apollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'inſtruire de la Philoſophie.

Non, je ne ſaurois me perſuader que Mr. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit ſur le nouveau Continent, lorſqu'il nous en a tracé un portrait ſi différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louiſiane, la Virginie, &c. jouiſſent du plus beau climat du monde; (*b*) que tout y

(*b*) Diſſertation de Guedeville, Tom. VI, p. 91 & ſuiv.

vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même ſans le ſecours d'une pénible induſtrie; que le divertiſſement ſeul des Naturels du Pays ſuffiſoit pour ſuppléer à leurs beſoins, lorſque la douce tranquillité dans laquelle ils paſſoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Eſpagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent paſſer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vu que la Nature n'a pas moins favoriſé les hommes qui habitent ces beaux climats; puiſqu'en général ils ſont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuſe, & n'ont pas la moindre imperfection ſur le corps; que preſque toutes les femmes y ſont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qu'elles ſont pleines d'eſprit, toujours gaies, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agrémens.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit ſe la former, je croirois ſans partialité, qu'il beaucoup d'égards ils ſont plus hommes que nous dans toutes leurs manières dignes de la ſimplicité primitive du vieux temps; qu'ils ne ſont ſauvages, ſuivant la rigueur du terme, que dans notre imagination, & relativement aux préjugés des Peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molleſſe, & que la miſère ou les ſoucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorſque j'entre dans les Tabagies Angloiſes, Hollandoiſes, Flamandes, ou dans les Muſicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me ſemble être tranſ-

porté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, eſt à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un eſprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oiſif, phlégmatique & ſérieux, ils fument paiſiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les raſſemble, la ſatisfaction qu'ils éprouvent de ſe voir réunis.

Dans les Tabagies de notre Continent, on voit des gens aſſemblés pour paſſer des journées entières appuyés nonchalemment ſur le bout d'une table, couverte de vaſes pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des ſourcils rabattus, les étudiant dans un morne ſilence, examinant juſqu'à leurs moindres geſtes, avec des yeux obſcurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifeſter la défiance qu'ils ont de leurs voiſins, avec les ſoucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joie & le plaiſir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y ſont amenés que par l'ivreſſe, qui alors en bannit la raiſon, pour y introduire la diſcorde, les querelles, & toutes leurs funeſtes ſuites. Voilà cependant ces Peuples civiliſés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juſte titre le nom de Sauvages?

Il ne me ſeroit pas plus difficile de juſtifier l'Amérique des fauſſes aſſertions de Mr. de P. au ſujet des quadrupèdes naturels à ce Continent-là, ou qu'on y a tranſporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (c) par un

(c) Tom. I, p. 8 & 13.

contraſte ſingulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains ſont entiérement abâtardis, petits, puſillanimes, & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y ſont devenus rabougris; leur taille s'eſt dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur inſtinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout-à-fait penſé à cet égard, comme Mr. de P., & Mr. Muratori nous aſſure, dans ſa petite hiſtoire du Paraguai, que les Tigres y ſont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient auſſi belles & pour le moins auſſi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un ſeul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit préſent à Mr. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, ſa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquiſe, ſi on lui eût permis de croître juſqu'à ſa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Iſle Ste. Catherine, & ceux de la Côte de la Terre-ferme nous exhortoient à ne pas nous expoſer dans l'intérieur des terres, & n'oſoient eux-mêmes aller à la chaſſe ſur la liſière des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce Pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique

mérique ſeptentrionale, loin d'y être rabougris, y ſont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a ſans doute confondu les Lions du Bréſil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontières du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conſervé dans les relations qu'on nous a données de ce Pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a tranſportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive preſque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliſer chez nous. Mais Mr. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Bréſil & ſur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux auſſi gros & auſſi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils ſont ordinairement plus grands, puiſque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchand. Les chèvres & les brebis y ſont auſſi de la plus grande taille. La race Eſpagnole des chiens de chaſſe y eſt admirable, & y a ſi peu dégénéré pour le corps, l'inſtinct & le génie, que les chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Iſle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja

naturellement, & que Mr. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le Journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que Mr. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe est, depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plu aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusés, & dont cette mère commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains Pays.

En effet, si les Européans pensoient comme Mr. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique, & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'A-

mérique. Depuis qu'on connoît ce vaſte Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ſes dépouilles? on peut dire ſans exagération, qu'il en eſt venu des richeſſes immenſes dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux Naturels du Pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'eſt pas contenté de les dépouiller avec violence, des choſes dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépoſitaires, ſans le ſavoir, des tréſors de la Nature, éprouvèrent les effets les plus criants de l'injuſtice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invaſion des uſurpateurs. Il ne leur reſtoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non, tout le ſpécieux de ſes raiſonnements ne ſauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raiſonnement eſt toujours en défaut quand l'expérience eſt contre lui.

Si je m'étois propoſé de relever toutes les autres propoſitions hazardées des réflexions philoſophiques de Mr. de P., ces diſſertations formeroient un volume preſqu'auſſi conſidérable que l'Ouvrage même. J'ai de la peine à me perſuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait penſé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire preſque gé-

néral qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'eſt laiſſé ſans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le Public de ſarcaſmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (*d*) L'Ordre des Bénédictins, ou plutôt les richeſſes dont ils jouiſſent avec des titres qu'on ne peut leur conteſter, ont réveillé la jalouſie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laiſſe aucune équivoque ſur la nature des motifs qui les animent. Ils ſe montrent à découvert. La ſoif des richeſſes les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les poſſeſſeurs des biens des Abbayes, qu'ils ſeroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du ſoin de doter des Monaſtères ; & Dieu ſait quels ſeroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres comme un bien de famille ! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puiſqu'il leur rend ſi peu de juſtice. Trop occupé de ſon Ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou abſorbé dans ſes réflexions trop ſouvent peu philoſophiques, il eſt étourdi au point d'oublier que les Magiſtrats dans leurs Plaidoyers, (*e*) les Miniſtres d'Etat, (*f*) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont

(*d*) Recherches philoſophiques ſur les Américains, Tom. II, p. 224.

(*e*) Mr. Joly de Fleury, Avocat-Général du Parlement de Paris.

(*f*) Arrêt du Conſeil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

jamais parlé des Bénédictins, ſans faire l'éloge de leur ſcience, & ſans exalter les ſervices qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Egliſe & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc penſé qu'il gagneroit des applaudiſſements en ſe rendant l'écho des ſons bruyants de quelques tempêtes mépriſables, je laiſſe à penſer le cas qu'il doit faire de ces applaudiſſements. S'il rectifie au contraire ſon erreur à cet égard comme ſur tant d'autres, il nous prouvera que ſes réflexions ſont quelquefois philoſophiques.

FIN.

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS.

PAR MR. DE P***.

S

Rec

Cor

mie

de

qua

gar

rédu

A

resp

lin :

jet

phiq

PRÉFACE.

Si l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philoſophiques* devant une Compagnie auſſi illuſtre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raiſons pour ne jamais répondre; quand même on ſe ſeroit imaginé qu'on gardoit le ſilence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on reſpecte infiniment l'Académie de Berlin : ſi elle n'a pas déſapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philoſophiques*, j'eſpere qu'elle ne déſapprou-

vera pas non plus le projet de les juſtifier. Car enfin la défenſe eſt de droit naturel.

Le Public va être inſtruit : il pourra juger. (*)

(*) La critique que l'on ſe propoſe d'examiner, eſt intitulée : *Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philoſophiques de Mr. de P., par Dom Pernety, Abbé de Brügel, des Académies Royales de Pruſſe & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.* Elle contient, ſans compter la Préface, 133 pages.

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.

I.

LE Critique qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son Ouvrage. Cette maniere de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations; car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré; sans quoi on ne discerne plus les choses; on accorde tout à l'imagination, & rien au jugement.

Que feroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups qu'on en a eue à les porter? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires : tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son Livre; le Critique a fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce Livre, & il ne veut pas que le Public juge du Livre tel qu'il est; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroît un peu injuste.

III.

On accuse l'Auteur *d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine.* Ensuite on l'accuse, à chaque page, *d'avoir trop loué les Peuples de l'Europe.*

Ainsi les Peuples de l'Europe ne font pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage,

l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe ſur les indigènes du nouveau Monde.

Les Nations qui ont produit d'auſſi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Deſcartes, Bayle, Monteſquieu, s'Graveſend, ne ſont pas ſeulement ſupérieures, mais infiniment ſupérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne ſavent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût oſé mettre la choſe en doute, jamais ſon Ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV.

Voici les termes du Critique.

Les Sauvages de l'Amérique ſont parvenus naturellement à ce degré de Philoſophie dont les Stoïciens ſe vantoient avec ſi peu de fondement. (*)

Ainſi Marc-Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philoſophes; & les Anthropophages du nouveau Monde ſont Philoſophes.

Je conçois que le Critique a pris l'inſenſibilité brutale des Sauvages, qui eſt un effet de leur tempérament & de leur ſtupidité, pour un effet de leurs principes. C'eſt tout confondre.

V.

Mais voyons donc, après tout, s'il eſt vrai que Mr. de P. ait autant *décrié les Américains*, qu'on le dit.

Au commencement du ſeizieme ſiecle, comme l'ob-

(*) Pag. 124.

ſerve Mr. de Bougainville, les Théologiens ſoutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda ſoutint qu'on pouvoit les maſſacrer ſans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* ne ceſſe de répéter qu'on a eu tort de refuſer aux Américains le titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les maſſacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que les terribles Théologiens du ſeizieme ſiecle : il plaint le ſort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, ſur leurs malheurs; il n'y a pas un mot dans ſon Livre qui ne reſpire l'amour de l'humanité: il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accuſé les Peuples de l'Amérique les moins barbares: il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une Idole. Cependant qu'on liſe l'*Hiſtoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le Pere Touron, & on y verra que ce Religieux ne forme pas le moindre doute ſur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainſi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le Critique le dit, (*) a, au contraire, fait

(*) Pour prouver combien le Critique eſt modéré dans ſes termes & dans ſes imputations, il ſuffit de citer ici un paſſage de ſa Diſſertation, pag. 12.

„ A ce portrait, où l'on croiroit aiſément que le Peintre „ a trempé ſon pinceau dans l'humeur noire de la mélan„ colie, & délayé ſes couleurs dans le fiel de l'envie; dont „ tous les traits ſemblent avoir été placés & conduits non

tous ſes efforts pour les juſtifier ſur bien des points : il tâche auſſi de démontrer que tous les Auteurs des Relations, & tous les Hiſtoriens ont exagéré le nombre des Peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin, il a rendu la mémoire des déprédateurs Eſpagnols plus odieuſe qu'aucun Ecrivain ne l'avoit fait avant lui : il n'appelle Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand ; il aſſure que Vaſco Nunnez étoit un monſtre infame, digne du dernier ſupplice. Il eſt vrai qu'il nomme Chriſtophe Colomb un grand-homme, & il le méritoit : la ſévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit beſoin pour contenir les Eſpagnols, ſes mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau monde : plus il s'intéreſſoit à la conſervation des Américains, & plus on l'accuſoit de trahir Ferdinand & Iſabelle. Les Indiens pleurerent ſa mort : ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando, qui lui ſuccéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Caſtillans qui paſſerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un Critique viendroit l'accuſer d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois, & ſur-tout aux Hurons ? On voit par-là combien il eſt difficile, avec les meilleures intentions, de ſatisfaire tout le monde. Au reſte il me paroît peu probable que l'Auteur des *Re-*

„ par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon Ou-
„ vrage ; mais par un amour-propre offenſé, par un parti
„ pris d'humilier la nature humaine.

cherches Philoſophiques auroit envié le ſort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'AUTEUR a non-ſeulement ſoutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat; mais il a encore aſſuré que les Européans, qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent auſſi. On connoît les preuves inconteſtables qu'il a citées; & voici une nouvelle preuve, tirée d'un Ouvrage qui étoit ſous preſſe à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philoſophiques* à Berlin, ſans que les Auteurs aient été en correſpondance les uns avec les autres.

„ Dans l'Amérique ſeptentrionale les Européans dé-
„ génèrent ſenſiblement, & leur conſtitution s'altère à
„ meſure que les générations ſe multiplient. On a re-
„ marqué, dans la dernière guerre, que les hommes
„ nés en Amérique, ne pouvoient pas ſupporter auſſi
„ long-temps que ceux qui étoient venus d'Europe,
„ les travaux des ſieges, & la fatigue des voyages de
„ mer : ils mouroient en grand nombre. Il leur eſt
„ pareillement impoſſible d'habiter un autre climat,

„ ſans être ſujet à quantité d'accidents qui les font „ périr. „ (*)

Voilà donc cette dégénération progreſſive dans l'eſpece humaine, dont il eſt parlé dans les *Recherches Philoſophiques*. Comme c'eſt un fait très-important, très-ſingulier; comme c'eſt un fait qui ſert de baſe à l'hypothèſe de l'Auteur, le Critique devoit s'attacher à démontrer qu'il eſt faux, ou il devoit, ſuivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il ſemble qu'il lui ſuffiſoit de prendre la plume pour compoſer une réfutation dans les formes; mais qu'il me permette de lui faire obſerver qu'il a trop changé l'état de la queſtion, & trop peu approfondi les choſes, pour pouvoir les traiter avec quelque préciſion. Auſſi ne donne-t-il aucune obſervation ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'homme: il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raiſonnements à perte de vue.

Quand on attaque un Livre écrit ſur une ſcience, il faut ſe ſervir d'arguments tirés de cette ſcience, & non d'une autre.

(*) *Hiſtoire Naturelle & Politique de la Penſylvanie*, P. 237. Paris 1768. Cet Ouvrage n'eſt pas tiré des Mémoires de quelques Voyageurs inconnus, mais des Obſervations de deux célebres Naturaliſtes, Mrs. Bertrand & Calm.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'AUTEUR a dit que les Créoles, ou les Européans nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa-Fé, n'ont jamais écrit un bon Livre.

Pour démontrer que cette assertion est fausse, il falloit absolument citer un bon Livre écrit par des Créoles; mais le Critique s'en est bien gardé: il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore long-temps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les Lettres, & cela est d'autant plus probable que l'on a aussi-bien remarqué ce phénomène parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les Provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphère de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur Pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans

l'Amérique ſeptentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire eſt préciſément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civiliſé par les ſciences venues du midi. La cauſe de ceci eſt que les Colonies Angloiſes travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrein, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuſes; tandis que les Eſpagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures Provinces méridionales, y ont contracté toute la pareſſe des indigènes. Il eſt bien vrai, comme je le ferai voir dans la ſuite, que les Colonies Angloiſes avoient eſpéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caractères de l'abâtardiſſement des Indigènes de l'Amérique.

Les premiers Eſpagnols qui allèrent en Amérique débarquèrent, comme on ſait, dans l'Iſle de Saint-Domingue, qui ſe nommoit alors Hayti : ils furent bien ſurpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la pareſſe formoient le caractère dominant, qui étoient ſimples & ſans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain ; après avoir mangé & danſé une partie du jour, ils paſſoient le reſte du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoit ni eſprit, ni mémoire.*

Ils étoient preſque nuds, & s'enivroient ſouvent de Tabac. (*)

L'étonnement augmenta, lorſqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde, on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroiſſoient preſqu'inſenſibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une eſpèce de ſubſtance laiteuſe dans leurs mamelles; qu'ils ne pouvoient ni ſoulever, ni porter des fardeaux. La ſurpriſe augmenta encore, lorſqu'on s'apperçut malheureuſement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit ouï parler des Pays ſauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'auſſi ſauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-ſeulement pareſſeux; mais ſi ennemis du travail, que la diſette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus ſtériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur Pays; tant ils s'intéreſſoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur induſtrie. Auſſi le gibier, dit Mr. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

(*) Tel eſt le Portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans ſon *Hiſtoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; & il n'a rien dit qui n'ait été puiſé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le Critique ſe fâchera ſans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuſe l'eſprit & la mémoire à ces Indiens, ainſi que l'a fait Mr. de P.

Cette dépopulation & ces symptômes dont je viens de parler, prouvent de la manière la plus sensible, que l'espèce humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques & morales. Il étoit du devoir du Critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais existé; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'ait entrepris cette démonstration. Jamais Ecrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que, parmi toutes les Peuplades, qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les Provinces les plus tempérées de la Zone Torride; mais les Péruviens qui habitent sous la ligne, sont tous aussi naturellement imberbes. (*) Ce caractère singulier servit d'argument à ces Théologiens qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des *Hommes*. Ils n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que la Nature a donné à tous les Peuples du Monde, hormis à eux seuls.

Il faut convenir que c'est là un phénomène extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

(*) *Don Juan, Voyage au Pérou*, T. 2. p. 233.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Eſpagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage : *car comment pourrions-nous réſiſter, s'écrièrent-ils, à des hommes qui ont des cheveux dans le viſage, & qui ſont ſi robuſtes qu'ils ſoulèvent des fardeaux que nous ne ſaurions ſeulement remuer?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des Eſpagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés ; mais ils ſe détrompèrent bientôt.

Il faut obſerver que les Sauvages en général ſont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les Peuples civiliſés ; parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; & on ſait combien le travail fortifie les nerfs : je crois auſſi que la nourriture y influe beaucoup.

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

Je ferai voir dans un autre Chapitre, que le Critique n'a pas compris l'Ouvrage qu'il a attaqué ; mais ce qu'il y a de bien pis, c'eſt que quand l'Auteur cite des faits, le Criſique les altère & en déduit des conſéquences qu'on n'en ſauroit déduire. Par-là il eſt arrivé qu'il parle ſouvent du moral, lorſqu'il eſt queſtion du phyſique.

L'inſenſibilité des Américains en amour eſt un fait très-ſurprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démon-

trer

ter l'affoiblissement de la complexion de cette espèce d'hommes dégradés.

Le Critique en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi :

„ On ne voit jamais parmi les Américains cette fu-
„ reur aveugle que nous appellons amour. Leur ami-
„ tié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les en-
„ traîne jamais dans ces emportements, & ne les porte
„ pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en
„ sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occa-
„ sionné des désordres chez eux. Les femmes sont sages
„ & les maris aussi ; non par indifférence, mais par
„ l'idée de la liberté qu'ils conservent de dénouer,
„ quand ils veulent, le lien du mariage. (*)

Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions, la premiere passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes ? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie sauvage ralentit cette passion plus ou moins, suivant le climat ; comme Hippocrate l'avoit déja observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espèce, que

(*) *Dissertation sur l'Amérique, &c. Pag.* 83.

l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomènes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, *parce qu'ils savent, en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage*; c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le Critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précède le mariage; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les Pays de notre Continent, où la répudiation est établie, les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les Pays de notre Continent où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devroit pas être ainsi, suivant le Critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non-seulement une cause fausse, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les Jurisconsultes comme Charondas, ni les Casuistes comme

Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage; mais on aime éperdument: *Quis enim modus adsit amori?*

Les Loix sont des institutions humaines: ce sont les préjugés des Peuples ou ceux des Législateurs; mais l'empire de la beauté, & cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la Nature par où la société commence: ce grand principe de la sociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attendrir: ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts: ils les mépriſent & les abandonnent très-souvent, lorsqu'elles sont enceintes. Le Critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages que des associations fortuites, aussi faciles à rompre qu'à contracter; &, par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté: elles sont tellement disgraciées de ce côté-là, elles ressemblent si fort aux hommes, que, sans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé, que plus un Peuple est sauvage, plus les femmes y ressemblent aux hommes; &

sur-tout en Amérique, où ces hommes sont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il est difficile de distinguer les sexes au visage. Il n'y a donc pas là de beau sexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

„ En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi „ peuplée que l'Europe & l'Asie : elle est couverte de „ marécages immenses, qui rendent l'air très-mal sain; „ la terre y produit un nombre prodigieux de poisons; „ les flèches trempées dans le suc de ces herbes ve- „ nimeuses font des plaies toujours mortelles. La Na- „ ture enfin avoit donné aux Américains beaucoup „ moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien Mon- „ de. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beau- „ coup à la population. (*)

Ce passage de M. de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions soit fausse. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards qui y rendent l'athmosphère plus humide que dans les autres Contrées du Monde? Comment eût-il pu nier qu'il ne naisse en Amérique un nombre prodigieux

(*) *Philosophie de l'Histoire*, pag. 45.

de végétaux & de ſerpents vénimeux, puiſque ces plantes & ces reptiles ſont connus & décrits par les Naturaliſtes ?

Mr. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il aſſure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vaſtes terreins, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit ſouvent de marcher pluſieurs jours ſans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces conſidérations ont porté Mr. de Buffon à penſer que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau Continent que depuis peu. Ce ſentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, qui s'eſt fondé ſur la différence eſſentielle qu'on obſerve entre les langues Américaines & les langues Tartares : cependant ſi les hommes s'étoient introduits récemment dans ces Contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamſchatka ; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les Peuples Américains, la tradition conſtante de leur retraite ſur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchiſſe, qu'une telle tradition prouve abſolument que les Américains avoient habité ce Pays depuis une infinité de ſiecles.

Lorſque Mr. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages foſſiles, tirés des *Montagnes bleues*, qui ſe prolongent depuis le Canada juſqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant que de trouver

des coquillages autour des *Montagnes bleues*; puiſqu'ils ſavoient, par l'ancienne parole, (*) que la mer les avoit environnées. Or, ſi ces Peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclairciſſements ſur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui ſont néanmoins de beaucoup poſtérieurs à l'époque du dernier déluge, ſurvenu dans notre Continent. C'eſt à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une ſource commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoibliſſement des Nations qui y habitoient. Le Critique, qui n'a pas diſcuté les choſes, ſe contente d'accuſer l'Auteur d'avoir ſoutenu que la matière ne s'eſt organiſée que depuis peu dans l'hémiſphère oppoſé au nôtre. Je démontrerai juſqu'à l'évidence, que les *Recherches Philoſophiques* ont été entrepriſes dans la vue de détruire ce ſyſtême de l'organiſation récente; & cependant le Critique impute à l'Auteur cette même hypothèſe qu'il a combattue de toutes ſes forces. Je ſouhaiterois qu'il eût mieux compris l'Ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait obſerver que c'eſt le deſtin des Peuples Sauvages de s'éteindre, lorſque des Nations policées viennent s'établir parmi eux: cela eſt très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique: beaucoup de perſonnes aſſurent que, ſi les Anglois continuent à y étendre leurs établiſſements, on n'y verra plus de Sauvages.

(*) Ils appellent ainſi la tradition.

Car, au-lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européans, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & se replient ou vers les Assénipoils, ou vers la Baie de Hudson ; comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépériſſent & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq Nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faisoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers, dans un Pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils étoient enivrés d'eau-de-vie ou de rhum, qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solemnellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européans; mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum, & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur Pays. Plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un autre Ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé; & quand il vend sa Patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne : aussi les Dellawares & tous ceux

qui, comme eux, ont vendu de vaſtes terreins, s'en ſont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.

CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles, & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

En Europe, & dans pluſieurs endroits de l'Aſie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circaſſie, où le ſang eſt très-beau & l'eſpèce humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le ſang n'eſt pas beau, & l'eſpèce énervée, les femmes enfantent ſans douleur & avec une facilité étonnante. (*)

En prenant les Pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, ſur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une; & en Amérique, ſur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien Continent eſt fort peuplé, & le nouveau Continent eſt un déſert relativement à ſon étendue: ainſi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter, eſt accompagnée d'une grande infécondité. C'eſt donc là un dérangement dans la conſtitution du ſexe:

(*) Voyez *les Recherches Philoſophiques*, *Tom. I. Pag.* 54.

car il y a des cantons aux Indes orientales, & ſur-tout dans les Provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes ſe délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines; mais loin d'être ſtériles comme elles, leur fécondité ſurpaſſe celle des Européanes.

Ainſi l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractère d'affoibliſſement, qu'en tant qu'elle eſt accompagnée de cette ſtérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui ceſſent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux maſſacres des Eſpagnols, puiſqu'il a paſſé dans les Indes occidentales plus d'Européans qu'on n'y a détruit d'indigènes; & ſi l'on comptoit les Nègres, on trouveroit que le nouveau Continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en exiſtoit au moment de la découverte.

Le Critique dit juſqu'à deux fois, que les *Américains vivent des ſiecles.* (*) A cela je réponds, que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Diſſertation où l'on n'examine pas les choſes; mais qu'elles ne ſauroient trouver place dans un Livre où l'on s'attache à examiner les choſes.

Comme les Sauvages ne ſavent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naiſſance, & il eſt très-difficile de connoître au juſte leur âge. Chez quelques Peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un pa-

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique, Pag.* 49. & 76.

nier : c'eſt là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conſerve qu'auſſi long-temps que le Village reſte dans un même lieu : car quand la Peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jetter des cailloux ; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoiſſance intéreſſe très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, auſſi long-temps que les autres hommes : le mal vénérien n'eſt qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, leſquels parvenoient ſouvent à 80 ans, & pouſſoient quelquefois leur carrière au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raiſon ſe développe plutôt, c'eſt une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de ſorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'eſt d'après les propres expreſſions de Don Juan, qu'il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquièrent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'eſprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle ſe manifeſte plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils ſont déja aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir. Or cette obſervation de Don Juan ſur les Créoles du Sud de l'Amérique, eſt exactement conforme à l'obſervation qu'on a faite ſur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui eſt ſans doute très-étonnant.

„ Nous ne devons pas omettre une remarque ſingulière qu'on fait au ſujet des habitants de la Pen„ ſylvanie. Il ſemble que la Nature agiſſe plus rapide„ ment dans ces Contrées qu'en Europe; car l'on voit „ la raiſon devancer la maturité de l'âge. Il n'eſt pas „ rare de trouver de petits garçons en état de répon„ dre à des queſtions fort au-deſſus de leur âge, avec „ autant de juſteſſe & de bon ſens, que s'ils étoient „ déja des hommes. Il eſt vrai qu'ils ne parviennent „ pas à la même vieilleſſe que les Européans. Il eſt „ ſans exemple qu'un habitant né dans ces climats, ait „ atteint quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans. On ne „ parle ici que des hommes d'origine Européane; car „ pour les Sauvages, qui ſont les anciens habitants du „ Pays, on voit encore des vieillards parmi eux; mais „ ils ſont en bien plus petit nombre qu'anciennement.„ *Hiſt. Naturelle de la Penſylvanie*, pag. 236.

Cette précocité de la raiſon dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne ſauroient réuſſir dans les ſciences: leur entendement baiſſe à meſure qu'ils avancent: ils ont trop d'eſprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déja plus d'eſprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enſeigné dans leur jeuneſſe. Tout cela eſt un effet néceſſaire de la dégénération que l'eſpèce humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les Peuples véritablement ſauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits, (*) puiſqu'on y détruit les enfants qui naiſ-

(*) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circonciſion*.

ſent avec des défauts ſemblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de boſſus, ni des perſonnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités dans cette voirie qu'on oſoit nommer le *Lieu du dépôt*, au pied du mont Taygete.

Il eſt vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les Peuples policés; mais la raiſon n'en eſt pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord ſont moins ardents dans l'amour, & qui vivant dans un état où le travail leur eſt inconnu, ne diſloquent pas leurs membres en ſoulevant des fardeaux, en conduiſant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des Arts, ils n'ont pas auſſi les maladies des Artiſans. Les grandes courſes que les femmes enceintes y entreprennent à la ſuite des chaſſeurs, les font quelquefois avorter; mais il eſt rare que la violence du mouvement eſtropie l'embrion: nous obſervons exactement la même choſe parmi les femelles de certains animaux ſauvages, & même de certains animaux domeſtiques, comme les chiens, dont on fait chaſſer les femelles pleines, ſans qu'il en réſulte aucun accident ſenſible par rapport aux petits dont elles ſe délivrent; tandis que les vaches, qui ſe meuvent ſi lentement, produiſent fort ſouvent des veaux monſtrueux, ou difformes; & cela eſt très-rare parmi les chiens. (*)

(*) Il ſe peut bien que dans les quadrupèdes le fœtus ne ſouffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'eſpèce humaine: auſſi faut-il convenir que les femmes ſau-

Dès que les Péruviens ſont devenus ſujets de l'Eſpagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus eſtropiés qu'on en rencontre en Europe : cela eſt occaſionné d'un côté par les travaux auxquels on les ſoumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de maſſacrer les enfants, qui en venant au monde ont quelque membre de trop ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne ſauroit s'en trouver chez les Peuples purement chaſſeurs & pêcheurs, où perſonne n'aide perſonne, & où l'on maſſacre même les vieillards qui manquent de forces pour ſe nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car, pour chaſſer & pour pêcher, il faut l'uſage des yeux. Parmi les Peuples Bergers, tels que les Lappons, on rencontre fréquemment des aveugles ; mais comme il eſt très-aiſé de les nourrir de chair, ou de lait de rhenne, au fond d'une cabane, on eſt bien éloigné de les laiſſer périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne ſauroient conduire des vieillards, & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on ſacrifie, où l'on abandonne les

---

vages, dans les derniers mois de leur groſſeſſe, ne peuvent ſuivre les Chaſſeurs, & reſtent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon umbilical à leurs enfants ; ce qui m'a beaucoup étonné. Les Voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choſes curieuſes ſur les mœurs des Sauvages : ſi l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils ſe ſervent d'un ligament, ou de quelqu'autre pratique ſemblable.

personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le Critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les Nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité ; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

CHAPITRE VIII.

Du Portrait des Américains.

Le portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le Critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur les passages suivants.

„ J'ai cru reconnoître dans tous les Américains un „ même fonds de caractère. L'insensibilité en fait la „ base. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom „ d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît „ sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne „ s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jus- „ qu'à la voracité, quand ils ont de quoi se satisfaire ; „ sobres, quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se „ passer de tout sans paroître rien desirer ; pusillanimes „ & poltrons jusqu'à l'excès, si l'ivresse ne les trans- „ porte pas ; ennemis du travail ; indifférents à tout mo-

„ tif de gloire, d'honneur ou de reconnoiſſance; uni-
„ quement occupés de l'objet préſent, & toujours dé-
„ terminés par lui; ſans inquiétude pour l'avenir; in-
„ capables de prévoyance & de réflexion; ſe livrant,
„ quand rien ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils
„ manifeſtent par des ſauts & des éclats de rire immo-
„ dérés, ſans objet & ſans deſſein : ils paſſent leur vie
„ ſans penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir de l'enfance,
„ dont ils conſervent tous les défauts.

„ Si ces reproches ne regardoient que les Indiens
„ de quelques Provinces du Pérou, auxquels il ne
„ manque que le nom d'eſclaves, on pourroit croire que
„ cette eſpèce d'abrutiſſement naît de la ſervile dépen-
„ dance où ils vivent; l'exemple des Grecs modernes
„ prouvant aſſez combien l'eſclavage eſt propre à dé-
„ grader les hommes. Mais les Indiens des Miſſions,
„ & les Sauvages qui jouiſſent de leur liberté, étant
„ pour le moins auſſi bornés, pour ne pas dire auſſi
„ ſtupides que les autres, on ne peut voir ſans humi-
„ liation combien l'homme abandonné à la ſimple na-
„ ture, privé d'éducation & de ſociété, diffère peu de
„ la bête. „

Tels ſont les termes de Mr. de la Condamine, dans *ſon Voyage ſur l'Amazone, pag.* 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (*) que ce qui eſt contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le

(*) Il n'y a qu'à conſulter l'Ouvrage de Mr. de P. pour ſe convaincre qu'il a ſuivi fidélement le paſſage qu'on vient de citer, ſans s'en écarter en un mot.

Critique a pu l'accuſer devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir impoſé ſans aucune retenue, ſans aucun reſpect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui eſt tout d'imagination.

Je ſouhaiterois pouvoir juſtifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela eſt bien difficile. Au reſte, l'Auteur ſe repoſe ſur le témoignage qu'il a à ſe rendre à lui-même : il ſait que plus on lira l'Hiſtoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une ſeule propoſition ſans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, eſt d'avoir relevé avec trop peu de ménagement les erreurs où quelques Voyageurs ſont tombés; mais ces Voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages, qu'il connoiſſoit: s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les Voyageurs n'ont été ni Naturaliſtes, ni Philoſophes, on ne ſauroit aſſez ſe défier d'eux. Mr. de P. a adopté le fait rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Hiſtoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît ſur le corps des enfants ſauvages, & qui ſe déracine vers le huitième ou le neuvième jour, comme Charlevoix le dit. Cette obſervation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parce qu'il ſoupçonne que ces prétendus poils ne ſont que des *Crinons*, que les Médecins & les Naturaliſtes nomment *Vermes comedones* ou *crinones*: il eſt d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages ſont fort ſujets à différentes eſpèces de vers, & que des Voyageurs malhabiles ont pu aiſément prendre ces inſectes pour des cheveux, ou des poils;

car

car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfants en Europe, cela fait disparoître tout le phénomène. (*)

Je rapporte ce fait, pour prouver qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le Critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOYONS maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le Critique, qui y confond le physique & le moral. Voici ses termes:

„ Les Américains, loin d'être une race d'hommes „ dégradée & dégénérée de la nature humaine, *ont* „ *tout ce qui caractérise la perfection*: belle taille, „ corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveu„ gle, muet, ou affecté d'autres infirmités, si commu„ nes dans notre Continent; une santé ferme, vigou„ reuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de „ la nôtre; *un esprit sain, instruit, éclairé, & guidé* „ *par une philosophie vraiment naturelle, & non su„ bordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éduca-*

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques, pag.* 39. *T. I.*

„ *tion ; une ame noble, courageuſe, un cœur généreux,*
„ *obligeant* : que faut-il de plus à Mr. de P. pour être
„ véritablement homme ? (*)

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans Mr. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir Mr. de la Condamine d'une façon ſi formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie ſur ſa parole, & qu'on refuſe toute croyance à un Philoſophe qui a ſéjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus ? Je penſe que tout homme raiſonnable ne balancera point entre ces deux témoignages : on en croira toujours Mr. de la Condamine ; quoiqu'en diſe le Critique, (†) qui n'a été qu'aux Iſles Malouines où il n'a pu vu des Américains, ces Iſles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choſes plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *ſont affectés d'aucune infirmité*, ſuivant le Critique, ont néanmoins la lepre écailleuſe, endémique, dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui eſt endémique dans la plupart des Provinces méridionales de l'Amérique : (**) ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, ſon véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, ſont inſenſibles à l'amour, & ſujets aux vers, dont ils

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique.* 112 & 113.

(†) Je ſuis preſque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Mr. de la Condamine, ſans quoi il eût été plus réſervé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(**) C'eſt une inflammation au fondement, ou plutôt, pour parler comme le Médecin Piſon, *incendium & corruptio ani cum ulcere depaſcente, ſine vel cum ſanguinis fluxu deteriſco.* Hiſt. Nat. & Med. Indiæ, L. II. Cap. 14.

nourriſſent différentes eſpeces dans leurs inteſtins ; la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne ſont, comme on le voit, *affectés d'aucune indiſpoſition.*

On n'a pas trouvé une ſeule Peuplade en Amérique qui n'eût des Médecins, ce qui eſt fort ſingulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage ſait ſe guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne ſauroit diſconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui ſont les Médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'euſſent quelques connoiſſances des ſimples, & ſur-tout des vulnéraires & des ſudorifiques, qu'ils emploient contre le mal vénérien : ils aſſuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en obſervant les animaux malades ; mais cela paroît auſſi incertain que ce que diſoient les Péruviens ſur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils ſoutenoient, par les lions de leur Pays, qui pendant leur fièvre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina*. (*) Quoi qu'il en ſoit, les Médecins ſauvages, & ceux mêmes qui ſavoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun ſpécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains

(*) Le lion n'eſt pas ſujet, comme on l'a prétendu, à une fièvre éphémère ; il eſt vrai qu'il rugit tous les jours aſſez régulièrement aux mêmes heures, & c'eſt ſans doute ce rugiſſement qui a donné lieu à ce qu'on dit de ſa fièvre. Comme il mange beaucoup à la fois, il ſe peut bien qu'il lui ſurvient un friſſon lorſqu'il digère. Mais je ne crois pas que ce friſſon ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas.*

qui ne portent pas d'habits, & qui ſe frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graiſſe, n'éprouvent pas comme les autres une éruption ; mais une eſpèce d'effervescence, à cauſe des efforts que fait la maladie pour trouver une iſſue. La lepre écailleuſe eſt auſſi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des Miſſions.

Quant à la *philoſophie* de ces barbares, elle conſiſte à maltraiter d'une manière inouie les femmes, à s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, de guldive ; à fumer du tabac, à ſe faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs priſonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par pareſſe, à ſe tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préſerve de ces Philoſophes-là ! Le Critique aſſure, que *leur eſprit eſt inſtruit & éclairé*. Oui, ſans doute, puiſqu'ils ne ſavent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuſer étrangement des termes, pour oſer mettre en fait que de tels hommes, brutalement pouſſés par leur inſtinct animal, ne ſachant modérer ni leur voracité, ni leur inſatiable ſoif des liqueurs ſpiritueuſes, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philoſophie que les Nations policées de l'ancien Continent.

Le Critique aſſure, dans ſa Préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juſte valeur. Qui ſe ſeroit attendu alors, qu'il ſoutiendroit, dans le cours de ſa Diſſertation, que les Barbares du

nouveau Continent ſont des Philoſophes ſupérieurs aux Philoſophes de l'Europe? Voilà donc les Américains appréciés à leur juſte valeur.

Ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt que le Critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches philoſophiques* parle dans ſon ſyſtême. Il lui dit ſans ceſſe : *Vous ne devez pas penſer d'après vous-même : vous devez penſer comme moi : vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous ſoutenez que les Sauvages de l'Amérique ſont en tout inférieurs aux Européans. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde ſont très-ſupérieurs aux Peuples de l'Europe : je ne puis le prouver ; mais cela n'empêche pas que je n'aie raiſon, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention.* (*)

A cela je réponds que l'Auteur n'eſt pas opiniâtre ; mais il n'eſt pas auſſi imbécille : il ſoutiendra toujours que les Nations policées ont un avantage infini ſur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obſcures de l'Amérique, ſans arts, ſans induſtrie, ſans ſe connoître eux-mêmes, ni leurs ſemblables ; & ſans avoir une ſupériorité bien marquée ſur les bêtes, comme l'obſerve Mr. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII pourquoi on ne rencontre preſque jamais des hommes contrefaits, parmi les Peuples véritablement chaſſeurs & pêcheurs : j'ai auſſi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit eſt plus que ſuffiſant pour démontrer à cet égard les erreurs du Critique.

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 44.

CHAPITRE X.

De la diſpute entre les Miſſionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

Dom Pernety parle, en paſſant, d'une diſpute élevée jadis entre les Récollets & les Jéſuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique ; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a ſu que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit queſtion.

Les Miſſions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets François, qui firent de petits établiſſements dans l'endroit où eſt de nos jours Québec : ils en firent auſſi à Tadouſſac & chez les Hurons. Enſuite ils catéchiſèrent de leur mieux les Sauvages, & en baptiſèrent quelques-uns ; mais ils s'apperçurent bientôt que ces hommes étoient ſi abrutis qu'on les catéchiſoit en vain, & qu'en vain on les baptiſoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la conſulter ſur la conduite qu'il falloit tenir : ils demandèrent ſur-tout s'il convenoit d'adminiſtrer le Baptême à des Sauvages, doués de ſi peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être auſſi inſtruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un Néophyte en âge de diſcrétion. En conſéquence de cet ordre, les Récollets continuèrent à prêcher du matin au ſoir, ennuyé-

rent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeller à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formèrent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets ; & ils y réussirent par le crédit de Mr. de Lauzon, Surintendant & Président de la Compagnie du Commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner, sous peine d'être châtiés : ils lui intentèrent un procès ; mais ils le perdirent, & durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle-France, ils publièrent, selon leur coutume, des *Lettres édifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'assurer que les Sauvages manquoient d'esprit : ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une brochure à Bourdeaux, par laquelle ils félicitèrent Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux règne, le Ciel avoit daigné, par le ministère des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, sans même excepter les Assénipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangères, & sur-tout les Récollets, qui commencèrent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cessèrent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au Public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté : On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entièrement opposée à celle de leurs Prédéces-

seurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des Néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce Pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis, aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV fut fort irrité : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces Religieux étoient fort conséquents, & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le Catéchisme, on leur auroit dit : Que faites-vous donc en Amérique? Quand ce grand prétexte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulières de quelques Provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de St. Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces Insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en sont très-fâchés le soir; ce sont des Philosophes, selon le Critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada, ils ils ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan & de

Jacques Cartier : on ſuppoſe que ce qu'ils nomment le *Manitou Meſſou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Meſſie, & que tout leur Chriſtianiſme ſe borne là.

Le Critique aſſure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, ſont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoiſſance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'Iſle de Ceylan, & ceux ſur-tout qui connoiſſent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shaſtah de Bramah*, ſeront bien étonnés de ce que le Critique ait avancé une pareille propoſition. On n'a point trouvé parmi tous les Peuples Américains, la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah*, *Biſtnoo* & *Sich*, ſur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainſi avant Pythagore ; cela étoit ainſi lorſqu'il entreprit ſon voyage aux Indes ; cela étoit ainſi du temps d'Apollonius, & eſt encore ainſi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le ſait à n'en pas douter, de grands changements au *Shaſtah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le Critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand Eſprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand Eſprit* eſt un Manitou, un être bizarre dont le Sauvages n'ont aucune idée claire : ainſi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils diſent que ce Manitou, ou cet Atahocan, eſt dans une peau de

caſtor, tantôt dans une peau de marte ; & ils paroiſſent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aiſément inférer dans une relation des raiſonnements ſur la théologie des Iroquois ; mais on y diſtingue d'abord les idées & les préjugés du raiſonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutiſſement, ne peuvent pas même s'expliquer ſur de pareilles matières, faute d'avoir des mots abſtraits pour déſigner les êtres métaphyſiques. Il n'en eſt pas ainſi d'un Peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des Livres qui nous ſont connus, & dont nous pouvons juger ſans raiſonner. Le Lecteur ne ſera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre ſous ſes yeux un article du *Shaſtab* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il eſt queſtion du grand Etre à trois attributs.

„ Cet Etre eſt Dieu. — Dieu eſt un — Créateur „ de tout ce qui exiſte. — Dieu reſſemble à une ſphère „ parfaite, qui n'a ni fin, ni commencement. — Dieu „ regle & gouverne tout ce qui eſt créé, par une pro- „ vidence générale qui réſulte de principes fixes & „ déterminés. — Tu ne chercheras point à connoître „ la nature, ni l'eſſence de l'Eternel, ni par quelles „ loix il gouverne le Monde. — Une pareille recher- „ che eſt vaine & criminelle. — Il doit te ſuffire de „ voir ſes ouvrages jour par jour, nuit par nuit, ſa „ ſageſſe, ſa puiſſance & ſa miſéricorde. — Profi- „ tes-en. „ (*)

(*) *Evénéments hiſtoriques, relatifs au Bengale, & à l'Indoſtan, par J. Z. Holwell. T. II. p.* 38. *Paris* 1768.

Mr. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shaſtah*, obſerve très-bien que cette définition de l'Etre Suprême eſt à la fois ſimple, ſublime, & comparable à tout ce qu'on trouve ſur ce ſujet dans les Codes religieux des plus anciennes Nations de l'Aſie; mais en vérité, ce n'eſt pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions ſur la Divinité, qu'on puiſſe mettre en parallèle avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parſis dont Mr. Anquetil vient de traduire les Livres Zends.

J'ai obſervé que le Critique ne ceſſe de faire dans ſon ſtyle affecté & précieux, (*) des déclamations mille fois répétées contre les ſciences, les arts, les richeſſes, les commodités & le luxe des Peuples civiliſés: il a ſans doute prévu qu'on ne ſe donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe pluſieurs miſanthropes, qui ſe ſont déclarés hautement en faveur de la vie ſauvage contre l'état ſocial, & cependant ils ſont reſtés dans l'état ſocial; tandis

(*) On pourra juger de la manière d'écrire du Critique, par le paſſage ſuivant. " Dans notre Continent, la beauté
" riante de la terre eſt l'effet non d'une nature empreſſée,
" comme en Amérique, de ſatisfaire les deſirs de ſes enfants,
" mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulſive
" dont notre orgueil & notre amour-propre ont ſu nous ap-
" prendre à nous contenter, qui plus eſt à la trouver belle.
" Ce ne ſont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre,
" dont l'indolence mollement étendue ſur le duvet nargue
" les injures de l'air ſous des lambris d'or & d'azur; qui
" n'ouvrent les yeux que pour être éblouis, &c. &c. Pag. 15.
Ceux qui aiment le *Phœbus*, ſeront ſans doute très-contents de ce ſtyle-là.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mœvi.

que pour être conséquents, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons : mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même, que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu depuis quelques années un homme, qui ayant été persécuté par les Moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois, & comme les Iroquois : il resta assez long-temps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la dernière guerre; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement, qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend Mr. Chevreau, au Mathématicien Martial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à son retour il avoit tout oublié, & paroissoit être devenu imbécille, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

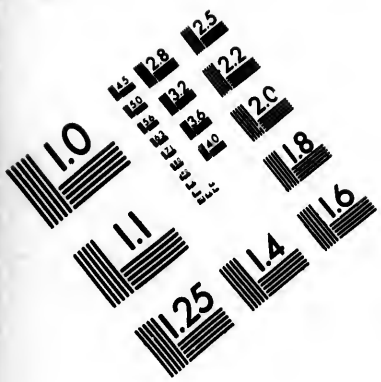
Ce n'est point seulement d'après le témoignage des Voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur Pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le Critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Au-

teur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'Histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les Pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné. Mr. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique, puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le Critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des Officiers assurèrent qu'ils feroient les Européans prisonniers de guerre; & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un Gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à Atabaliba, que non-seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit; mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser; c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis, qu'ils nommoient des chevaux.* (*)

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrèrent aucune ombre de courage, & on n'a jamais

(*) *Histoire de la conquête du Pérou. Liv. II. Chap.* 5.



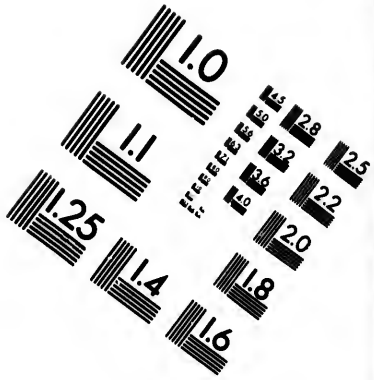
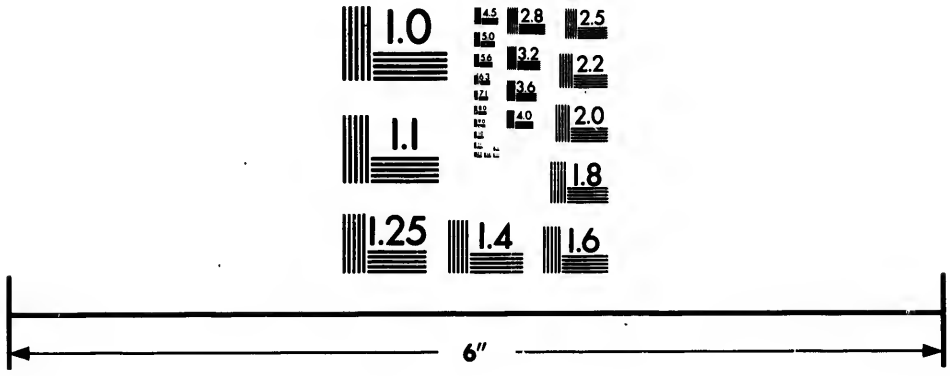
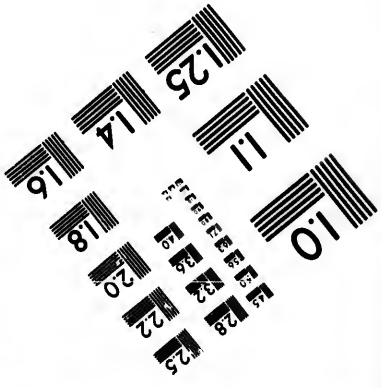


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut ſi peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race puſillanime, qu'il deſcendit de cheval, jetta ſon mouſquet, & entra l'épée à la main lui ſeul dans l'armée ennemie, où il ſe ſaiſit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chaſſa & qu'on maſſacra comme des bêtes. (*)

Le Pérou étant un Pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut ſans ceſſe paſſer & repaſſer des rivières & des torrents, dont les bords ſont fort eſcarpés & preſque coupés à plomb, on aſſure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du Pays contre l'armée la plus nombreuſe : la lâcheté des Péruviens eſt donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aiſé de diſputer ce terrein qu'ils connoiſſoient, contre quelques brigands qui ne le connoiſſoient point.

Que les femmes Américaines ſe ſoient par-tout déclarées en faveur des Européans contre leur propre

(*) Garcilaſſo aſſigne cinq cauſes, qui, ſelon lui, ont rendu la conquête du Pérou ſi facile, qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La reſſemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Eſpagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Hiſt. des Guerres civiles des Eſpagnols aux Indes. Traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna eſt une fable; on peut dire encore que la reſſemblance entre les Eſpagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimère, & que les cruautés d'Atabaliba ſont des fauſſetés, inventées par les Eſpagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont ſi inhumainement traité.

Nation, (*) c'eſt ſans doute un fait bien étonnant; mais la manière horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible averſion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce ſincère attachement qu'elles montroient aux Eſpagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient ceſſer une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorſqu'il ſe répandit un eſprit de vertige ſur les conquérants: leurs haines & leurs jalouſies, qu'ils avoient ſu cacher juſqu'alors aux yeux du Peuple vaincu, éclatèrent; & on vit les Eſpagnols livrer bataille aux Eſpagnols à Chapas, près de Quito, aux ſalines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un Pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils euſſent ſans peine maſſacré, pendant cette horrible diſcorde, juſqu'au dernier des Caſtillans: mais ces hommes, auſſi foibles qu'abrutis, allèrent ſe faire eux-mêmes goujats, ou eſpions dans les petites armées Eſpagnoles, occupées à s'entre-détruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire; & le Pérou reſta à l'Eſpagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui réſiſter à Pontoncha & à Tlaſcala: le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces maſſacres, épouvanta tellement l'Empereur Montezuma, que, dans la conſternation générale, il perdit

(*) Voyez les *Recherches Philoſophiques*. T. I. p. 69. 170. & T. II. P. 181. & 182.

juſqu'à l'eſpoir de pouvoir vaincre, & ſe laiſſa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il ſe démit de tous ſes Etats, reconnut le Roi d'Eſpagne pour ſon Souverain; & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ſes Sujets qui paroiſſoient vouloir ſe révolter contre les Eſpagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penſer en homme?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzième ſiècle, il eſt certain que, ſi l'on y avoit trouvé des Peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu, en ſi peu d'années, ſoumettre une moitié du Monde, & former des établiſſements depuis la Baie de Hudſon juſqu'à l'Iſle de Chiloë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique; quoique les Européans l'aient tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces Contrées avoient auſſi peu de connoiſſance de la poudre à canon, lorſqu'on les attaqua pour la première fois, que les Américains lorſqu'on les attaqua pour la première fois : auſſi les Eſpagnols ne faiſoient-ils aucun cas de leur artillerie comparaiſon de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repouſſés dans aucune action, parce qu'on n'a pas rencontré un Indien qui eût aſſez de bravoure pour terraſſer ces animaux : ils les tuoient quelquefois de loin avec des flèches; mais quand ils ſe laiſſoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morſure leur faiſoit une plaie; & n'oſant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Eſpagnols & tous les Européans en général, de laiſſer croître

re leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient supporter la vue, ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'osoient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers éléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom ; & ils les prirent pour une espèce particulière de bœufs ; (*) mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur Pays fut achevée, continuèrent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que seroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des éléphants ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le Critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la dernière guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François ? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un

(*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colomne rostrale de Duillius, on nomme encore les éléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun Antiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des éléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le Consulat de Duillius*.

coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec? Non sans doute : que peut donc servir une pareille objection ? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Bradock fut l'effet de son trop d'ardeur ; il se renferma dans un terrein qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On sait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employèrent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espèce humaine au nouveau Monde, comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'Histoire de la Pensylvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européans nouvellement débarqués, qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagène des Indes par Mr. de Pointis : il enleva cette Place aux Espagnols sans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque ; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'Isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de

petites Peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les fraix qu'il faudroit faire pour les battre? Leur misère profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européans ont tant de terrein dans ce Pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la millième partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les Colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs, qui, ayant bâti dans les campagnes, souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet, (*) la sécurité a beaucoup augmenté; & ce fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la Ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu, & la réduisirent en cendre. Quand ils sont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils assomment ceux qui se sauvent des flammes, & exercent des cruautés

(*) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés : la plupart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

inouies : ces barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers; qui a souvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européan égaré, que les Sauvages avoient mutilé, & découpé avec leurs scalpels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi fort souvent le crâne, & fuient aussi promptement & vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, le Chevalier des Marchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on considère l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces Religieux ne sont pas les seuls qui aient subjugué de la sorte des Peuplades entieres; les Dominicains, & beaucoup d'autres Moines, attirés dans ces Contrées par la soif des richesses, en ont fait tout autant : si les Américains avoient donc eu quelqu'espèce de courage, ils ne seroient jamais tombés sous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de son état actuel.

Il ne faut point confondre les époques, ni juger du siècle de Henri l'Oiseleur par le siècle de Louis XIV. Le Critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette première faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européans. Le terrein exploité est au terrein non exploité comme deux mille sont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun Pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de temps.

Le Critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude; pourquoi l'espèce humaine y étoit si foible, si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cents lieues sans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouvèrent le nouveau

Monde sur la fin du quinzième siecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le Critique ayant entiérement changé l'état de la question, a par-là tellement obscurci ses propres idées, que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrein cultivé depuis près de trois cents ans. Cependant le Lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé ; & Mr. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période : si cette maladie avoit conservé sa premiere violence & ses premiers symptômes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique : car chaque Voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparoître de dessus notre Continent des Nations entières. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinzième siècle, & que Margarita & le Moine Buellio, de l'Ordre de Benoit, en rapportèrent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements, dont je parlerai beaucoup dans les Chapitres suivants.

L'observation d'Oviedo sur les arbres à noyau, a

été faite du temps d'Oviedo, & elle eſt fort juſte : auſſi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croiſſent ſans qu'on y puiſſe extraire de l'huile des olives : il y a encore des Provinces entières, comme la Penſylvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire proſpérer, comme je le dirai dans la ſuite. Plus les Colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plupart des établiſſements on a détruit de plus en plus les inſectes : il eſt vrai qu'on n'y a point ſi bien réuſſi dans d'autres ; car au Bréſil les fourmis continuent leurs ravages, ainſi que les vers ſabivores dans les poſſeſſions Angloiſes, (*) les kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-bello. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux ſerpents dont on a éclairci toutes les eſpèces, en leur faiſant une guerre continuelle, ainſi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus ſaines, à meſure que le travail des hommes force les rivières à couler dans un lit plus étroit, & ſur un terrein moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus expoſées aux rayons du ſoleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquièrent plus de légéreté, nourriſſent moins d'inſectes, dont les œufs ſont entraînés ; & ne forment plus de marais ſur les rives, qui ſe deſſèchent à proportion que le lit ou le baſſin ſe creuſe. Mr. Linnæus a très-bien obſervé que, dans tous les Pays incultes & ſauvages, les rivières ſont,

(*) C'eſt le *Bruchus Americæ ſeptentrionalis*. Il n'exiſte pas dans notre Continent ; mais un malheur ſingulier a manqué de la tranſplanter en Europe.

respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges que dans les Régions habitées depuis long-temps par des Peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Mr. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un Pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européans ont déja beaucoup fait en abattant les forêts : par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation, que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les Auteurs que le Critique cite, dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels Livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique; tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire, en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria & Vespuce, jusqu'à nos jours : mais dit le Critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant. A cela je lui réponds, qu'on n'est pas soupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.

CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

Quand le Critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe

& le reſte du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a obſervé dans les Colonies Angloiſes, que l'air s'eſt beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois : ainſi le climat de ces Provinces, tel qu'il eſt aujourd'hui, n'eſt pas le climat de ces Provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien diſtinguer ces choſes, ſans quoi on ne pourroit jamais ſe faire des idées claires là-deſſus.

L'air de cette partie du Pérou, qui eſt la plus voiſine de la ligne équinoxiale, n'eſt plus ſi funeſte que du temps de Zarate, qui en donne une deſcription effrayante. *Les Peuples*, dit-il, *qui habitent ſous l'Equateur & aux environs, ont le viſage bazané ; ils parlent de la gorge ; ils ſont fort adonnés au péché contre nature, c'eſt pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas ; ils ſe coupent les cheveux, & ſe font des couronnes à la tête à peu près comme les Moines. Ce Pays eſt fort chaud & fort mal-ſain : on y eſt particuliérement ſujet à de certaines verrues, ou eſpèces de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au viſage & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes, & ſont plus à craindre que la petite vérole, & preſqu'autant que des charbons de peſte.* (*)

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Eſpagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien, qui, au commencement de ſa tranſplantation en Europe, y pro-

(*) Liv. I. Chapitre 4.

duiſit exactement les mêmes ſymptômes, comme on peut le voir par un paſſage du Poëte le Maire, qui le premier fit des vers François ſur ce fléau, comme Fracaſtor en compoſa enſuite en Latin ſur le même ſujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
Il leur naiſſoit de gros boutons ſans fleur,
Si trez hideulz, ſi laits & ſi énormes,
Qu'on ne vit onc viſaiges ſi difformes;
N'onc ne receut ſi trez mortelle injure
Nature humaine en ſa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
Ne ne ſceut onc lui bailler propre nom,
Nul Médecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *Sabafaii* nommer
En Arabie; l'autre a pu eſtimer
Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole groſſe*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne croſſe.
. . . . . .
Et dit-on plus que la puiſſante armée
Des fors François à grant peine & ſouffrance
En Naples l'ont conquiſe & miſe en France. (*)

Telle étoit dans ſon origine cette maladie affreuſe, qui ſe répandit de l'Amérique ſur l'ancien Continent.

Dans les Iſles, & en général dans toutes les Provinces du nouveau Monde les plus fréquentées par les Européans, le labour, les abattis, le ſaignement

(*) Voyez les *Contes de Cupido & d'Atropos*. Il eſt poſſible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracaſtor l'idée de ſon beau Poëme, intitulé *Syphilis*.

des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la conſtitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger ſenſiblement la malignité du climat ; & cela eſt vrai par rapport à l'Iſthme de Panama, & ſur-tout par rapport au terrein où ſont ſitués Carthagène & Porto-bello : j'ai comparé une deſcription de ce Pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis aſſurer qu'on y trouve préciſément les mêmes ſymptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y déſolent les maiſons, comme cela arrive auſſi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux auſſi peu ſalubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-bello eſt le plus mal-ſain qu'on connoiſſe dans le Monde, & ſur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, ſix cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple eſt unique, & que ſi l'on n'avoit pas mieux réuſſi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il ſeroit inſupportable aux Européans, qui ne laiſſent pas de ſouffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam, & dans pluſieurs autres établiſſements.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau Continent que dans l'ancien.

On a cité, dans les *Recherches Philoſophiques*, les expériences faites au thermomètre dans les deux Continents, par leſquelles il eſt avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde ſous les mêmes latitudes. Le Critique, qui ne cite abſolument aucune expérience dans toute ſa Diſſertation, révoque ces obſervations en doute, & accuſe l'Auteur de n'avoir ſu ce qu'il diſoit. (*)

En vérité, on eſt étonné que ce Critique n'ait pas été mieux inſtruit ſur un phénomène généralement re-

(*) *Ses obſervations ſont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, ſi différent en Amérique en deçà de l'équateur, & ſous le même parallèle de notre Continent? Il l'ignore : mais je ſais qu'il n'eſt pas vrai, &c.*

Tels ſont les termes du Critique, pag. 73. On voit bien qu'il accuſe l'Auteur de n'avoir ſu ce qu'il diſoit; puiſqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes obſervations qu'il a citées. Cela eſt bien merveilleux. Si ce Critique avoit été tant ſoit peu verſé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *ſous le même parallèle*; ce qui rend ſon objection ſi obſcure qu'on n'y conçoit rien : il falloit abſolument parler au pluriel, & dire *ſous les mêmes parallèles.*

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matières, je donnerai dans la ſuite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le Critique cite un certain Guiot, abſolument inconnu dans la République des Lettres; & qui croiroit qu'on ſe moque de lui, ſi on le prenoit pour un Phyſicien. Je lui oppoſerai des Ouvrages connus & des Auteurs connus.

ce ..., & qu'on enſeigne aux enfants en Géographie: s'il n'a pas daigné conſulter des Livres, il n'avoit qu'à ouvrir ſon Almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les obſervations de Mr. Francklin ſur le degré du froid dans les deux Continents.

L'Auteur ayant ſous les yeux les Tables météorologiques faites dans différentes Provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémiſphères, & il a cru pouvoir aſſurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les Pays l'un portant l'autre, & la Côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort*; car à Philadelphie, au quarantième degré de latitude Nord, le thermomètre ne monte en été qu'à 33 degrés, & dans notre Continent il monte à 33 degrés ſous le ſoixantième parallèle de latitude Nord: ainſi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette obſervation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que Mr. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé: c'eſt que les étés dans l'Amérique ſeptentrionale ſont preſque toujours les mêmes, & que le thermomètre monte au même point, qui eſt, pour une partie du Canada, la Nouvelle-Yorck, l'Albanie, la Penſylvanie, comme je l'ai dit, de 33 degré; (*) pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermomètre n'atteint pas à ce point ſous le ſoixantième parallèle; mais de

(*) Je parle du thermomètre de Celſius.

trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont Mr. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermomètre; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont Mr. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matière étrangère, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux Continents, est la chose du monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes. (*)

Notre Continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on sait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air : (†) on sait que les

(*) On peut voir, dans le *voyage de Mr. de Chabert, fait par ordre du Roi en* 1750 *&* 1751, *dans l'Amérique septentrionale*, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. Mr. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomène à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son Ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(†) Le Pape Benoit XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leurs foyers, devoient diminuer les exhalaisons : mais comme on dispersa trop ces faucilles, au-lieu de les réunir sur un même terrein, l'*aria* les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

troupeaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid : on n'a plus en Europe des marais d'une étendue considérable : on n'y a plus des forêts qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémisphères. Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaison Québec & Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses Ouvrages.

Quant au terrein compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige ; enfin, il ne ressemble en rien aux Pays situés dans la Zone Torride de notre Continent : aussi y a-t-il eu des années où le thermomètre de Réaumur est parvenu au septantième degré en Afrique sous la ligne équinoxiale ; tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'atmosphère, a dû influer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le temps entiérement de face. Mr. Bertrand a déja observé que les rivières du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les

anciens moulins que le courant ne fait plus marcher; ce que ce Naturaliſte attribue, avec beaucoup de raiſon, aux abattis & au ſaignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immenſe quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup ſi l'on abattoit les immenſes forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le ſein du Continent juſqu'à l'Iſle de Marayo. Ce qui eſt vrai par rapport aux rivieres, eſt auſſi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomène, auſſi ſurprenant que celui dont je viens de parler, c'eſt que pluſieurs plantes du genre des *Aſtres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des ſemences fécondes. (*) Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que, dans les parties ſeptentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des Colonies Angloiſes. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée, & la dégénération dans le bétail d'origine Européane eſt encore fort ſenſible, ainſi que la dégénération dans l'eſpèce humaine.

La Nature ne peut ſans doute opérer de grands change-

(*) Ces plantes ſe perpétuoient par les racines & par les boutures; & la ſeve, au-lieu de produire dans la fleur, produiſoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au-lieu de donner des ſemences.

changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des Naturalistes laissent des observations, qu'on compare ensuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs il reste autour des Colonies d'immenses terreins incultes & noyés; de sorte que l'air n'est pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'observations, & plus je m'apperçois que le Critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit : car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau Continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes, il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la géométrie sans savoir l'arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyerent les premiers Européans qui pénétrèrent en Amérique.

QUAND le Critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenus. Cette manière de critiquer est non-seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer : car alors le Lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit est tel.

Les premiers Européans, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établiſſements en Amérique, furent tous, ſans en excepter aucun, perſécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diegue Almagre, lorſqu'il voulut pénétrer au Chyli; à Orellana ſur le Maragnon, à Gonſalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louiſiane, à Barthélemi Colomb dans l'Iſle de St. Domingue : dès l'an 1494, dit Oviedo, les Eſpagnols eſſuyèrent une telle famine, qu'ils mangèrent juſqu'aux quatre ſeules eſpèces d'animaux quadrupèdes qu'il y eut dans cette Iſle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce Pays qu'on a appellé enſuite la Caroline, à la Colonie conduite par Greenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célèbre, ſelon Pierre d'Angleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle Colonie Eſpagnole, conduite par Nicueſa à Beragua. De ſept cents ſoixante-dix hommes on n'en put ſauver quarante : les vivres ayant entiérement manqué ſur un terrein dépourvu de tout, les Colons voulurent gagner la côte des environs de Porto-bello; mais la diſette augmenta tellement, qu'ils commencèrent par manger leurs chiens, enſuite des hommes ſauvages : les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrèrent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils ſe nourrirent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais, & par s'entre-dévorer. La même choſe arriva auſſi aux compagnons de

Ribaud, qui se voyant dans la dernière des extrémités, jettèrent au sort pour savoir lequel d'entr'eux seroit mangé le premier; le sort tomba sur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites armées en Amérique, au commencement du seizième siècle, les Chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La Colonie Angloise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres: celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entiérement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte: les Européans n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des Peuples cultivateurs; mais dans un Pays absolument inculte, & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le Critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau Continent à la fin du quinzième & au commencement du seizième siecle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphère ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la bousole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrèrent sans se munir de bousoles, s'y perdirent, ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis

dans les forêts du Bréſil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on déſeſpéra d'en voir l'iſſue, qu'on ſuppoſoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairières. Dans le Nord de l'Amétique, il y avoit & il y a encore des forêts qui couvroient, ſans aucune interruption, des terreins plus grands que les Pays-Bas & l'Allemagne enſemble. On peut donc aſſurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un déſert affreux, tandis que notre ancien Continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes Villes, & habité par des Peuples policés.

Si le Critique eût penſé en Philoſophe, il auroit ſans doute avoué que rien n'eſt plus ſurprenant que cette différence entre les deux hémiſphères d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'hiſtoire du genre-humain, un phénomène comparable à celui-là; mais le plaiſir de noircir l'Auteur par des imputations odieuſes, l'a emporté chez lui ſur le plaiſir de conſidérer les plus étonnants effets de la Nature.

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

Le Critique toujours occupé à faire des imputations, accuſe l'Auteur d'avoir ſoutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres ſont d'une ſtérilité ſingulière; mais c'eſt une pure imagination de ſa part. L'Auteur

a dit qu'avant l'arrivée des Européans, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaut à la ſtérilité. Voici ſes termes:

„ Les troncs & les touffes de ces arbres y nourriſ-
„ ſoient une multitude de végétaux implantés & pa-
„ raſites, des polypodes, des guis, des agarics, des
„ champignons, des cuſcutes, des mouſſes & des li-
„ chens, provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que
„ la végétation y pompoit de cette terre, qui n'avoit
„ jamais été émondée par l'induſtrie, & où la Nature,
„ faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuc-
„ comboit ſous ſes propres efforts. „ (*)

L'Auteur a donc ſuppoſé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y ſeroit pas à pure perte: il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le Critique parle d'une époque poſtérieure de plus de deux ſiècles & demi à celle-là: non-ſeulement il confond les temps, mais il confond auſſi les lieux; & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne diſtingue pas les Provinces d'avec les Provinces: cependant il ne faut pas juger du Canada par le Bréſil, ni du Bréſil par le Pérou, *où il y a fort peu de bonnes terres: il ne croît point de mayz dans tout le Pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cauſe du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chillca, on n'engraiſſe les terres qu'avec une prodigieuſe quantité de têtes de Sardines: les habitants ont beau-*

(*) *Recherches Philoſophiques.* Pag. 9 & 10. Tom. I.

coup de peine à y faire leur récolte, à cauſe de la diſette d'eau; car il y a plus de ſept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne ſont arroſées d'aucune rivière: la terre y eſt ſablonneuſe & brûlante. (*)

J'obſerverai qu'il eſt d'autant plus ſurprenant que le Pérou, ſitué dans la Zone-Torride, ait des Provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réuſſir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyères défrichées de la Poméranie. Ce froid eſt produit par l'élévation du terrein.

Si les terres ſont, de l'aveu de tout le monde, mauvaiſes au Pérou, que peut-il donc ſervir au Critique de rapporter l'obſervation du Pere Feuillée, ſur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit? Il ſeroit aiſé d'expliquer ce phénomène; mais ce phénomène, ni les vers de Virgile, que le Critique cite, ne rendent pas le terrein au Pérou, meilleur qu'il ne l'eſt en effet.

Je dis qu'il eſt abſolument néceſſaire de diſtinguer les Provinces, puiſqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité ſoit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jéſuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve ſans doute que ces Contrées valent infiniment mieux que la Côte des Patagons & le Canada, où la France, lorſqu'elle en étoit encore en poſſeſſion, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois; & on ſait bien que la France n'a jamais fait ſon grand & préjudicia-

(*) *Hiſtoire des Incas.* Pag. 85, 86. 87. Tom. II.

ble commerce de ſalaiſons avec l'Irlande, que pour avitailler ſes Colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures ſecondaires, comme celle de l'indigo, du caffé, du ſucre, ne pouvoient ſe procurer leur néceſſaire phyſique : ſi la terre étoit donc auſſi incroyablement fertile au nouveau Monde que le Critique l'aſſure, les Colons ſe ſeroient trouvés dans un ſuperflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs proviſions de l'Europe ; & cela ſeroit arrivé, malgré les précautions priſes par les Métropoles pour tenir leurs établiſſements dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long dans un Chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui auſſi beſoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut préciſément qu'en raiſon du nombre des Nègres qu'elle poſſède.

Quand les Européans entreprirent de former des établiſſements réguliers dans le nouveau Continent, ils commencèrent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit ſouvent des lits entaſſés à la hauteur de quatre à cinq pieds ; l'humidité y ſéjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle ; les lits inférieurs ſe corrompoient & ſe convertiſſoient en fumier, à meſure qu'il s'en formoit de nouveaux à la ſurface. Quand ce terrein, ainſi engraiſſé par ſes propres productions, fut dégarni de ſes arbres pour la première fois, & couvert de cendres, on vit dans pluſieurs endroits de certaines plantes croître & s'élever d'une manière étonnante, comme cela arrive ordinai-

rement dans les terreins à bois qu'on défriche par le feu; mais dans la ſuite cette grande fertilité ceſſa par degrés, parce que la terre s'épuiſoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture eſt devenue plus pénible, ainſi qu'on s'en eſt apperçu à la Barbade & dans pluſieurs autres Colonies: mais à meſure que la culture eſt devenue plus pénible, l'air s'eſt corrigé, & les exhalaiſons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je penſe que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit ſi froide à l'intérieur, qu'elle faiſoit mourir les graines ſemées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le ſol plus meuble, font que les rayons du ſoleil y pénètrent davantage. (*)

Il eſt ſurprenant que le Critique ne veuille point admettre, que les eaux ſtagnantes étoient extrêmement nuiſibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte; cependant cela eſt très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait ſeulement mis en doute. On a été long-temps avant que de ſa-

(*) Rien n'eſt plus ſingulier que ce grand froid de la terre en Amérique, & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le Naturaliſte Piſon,

Quæcumque profondius & quo radii ſolares non pertingunt, inhumant, in vitæ diſcrimen ea incurrunt; quod ſub cute ſuâ intenſe frigida terra, præcipua æſtate, talcas & ſemina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non ſine magnâ jacturâ fecerunt.... Indicarum arborum radices adeo à frigore ſubterraneo abhorrere deprehenduntur, ut nonnumquam ſolis deſiderio foras prorumpentes terrâ ſe condi vix patiantur. De Aëre & Locis, Lib. I.

voir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir ; & les Européans, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire par les personnes qui avoient déja fréquenté le Pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans.* Il en étoit de même des fruits; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir bequeter; mais cette observation les a souvent trompés: car il y a des végétaux, vénimeux pour l'homme, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame, qui ne tue pas les cochons: il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes amères qui tuent différentes espèces d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'hippopotame. D'un autre côté, les Européans ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui dans presque toutes les Provinces de la Zone Torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux, & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs;* & cela étoit absolument nécessaire : aussi les premiers Européans, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si mal-sains, il y a de certains mois de l'année où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

La France a cédé la Louisiane à l'Espagne : donc, conclut le Critique, la Louisiane est un excellent Pays. La conséquence pourroit être juste ; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le Critique ne fait jamais ; il évite soigneusement les discussions, & n'emploie que des arguments vagues, qu'on pourroit employer pour attaquer tous les Livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu Mr. des Landes, Inspecteur de la marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette Province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux malsaines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon Pays. Cette assertion de Mr. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par Mr. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. Mr. le Page fut à son tour critiqué par Mr. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti, jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissements formés par la France dans la Louisiane ont manqué ; soit qu'ils aient été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait

accordé des conceſſions particulières. On perſuadoit toujours aux intéreſſés & à la Cour, que la terre n'y étoit pas mauvaiſe; & les établiſſements languiſſoient ſinguliérement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Nègres au travail : on a vu des temps où les exportations ſe réduiſoient aux cuirs verds, & à des peaux de chevreuils, qu'on déguiſoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne ceſſoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais aſſez tiré de la Louiſiane pour en faire cent livres de bougies; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour ſe procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres Pays : ainſi cette production de la Louiſiane étoit plutôt une curioſité qu'un effet de commerce; ſoit qu'on en ignorât la manipulation, ſoit qu'on n'eût pas aſſez multiplié les arbres qui produiſent cette drogue. Enfin le dégoût ſuivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette Colonie : on changeoit ſouvent les Directeurs; les uns faiſoient plus, les autres moins, & la Province n'a jamais fleuri, de ſorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde ſait.

Faut-il donc conclure néceſſairement que la Louiſiane eſt un excellent Pays? Voilà de quoi je laiſſe juger le Lecteur. C'eſt un Pays comme tout autre; il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Nègres, & ſe bien garantir des bêtes venimeuſes, & ſur-tout des ſerpents à ſonnettes; car, quoiqu'on en ait déja détruit un nombre incroyable,

l'eſpèce eſt ſi peu éteinte, qu'on riſque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne ſuis entré dans ces détails, que pour prouver combien il eſt néceſſaire, dans ces ſortes de matières, de diſcuter le pour & le contre; car l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a parlé de la Louiſiane ni en bien, ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque choſe, il eût ſans doute ſuivi les relations qu'il avoit ſous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité poſſible.

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux tranſplantés en Amérique.

Mr. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre Continent conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-deſſus Dom Pernety aſſure que cela n'eſt point vrai : à l'entendre parler, il ſemble ſe donner pour un Naturaliſte, beaucoup mieux inſtruit que l'illuſtre Mr. de Buffon; mais ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que, quand il parloit de la ſorte, il ne connoiſſoit pas ſeulement les premiers principes de la zoographie, ni les eſpèces animales, ni les noms de ces eſpèces. J'indiquerai ſes erreurs dans les Chapitres du Puma, du Jaguar & du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'Ouvrage même de Mr. de Buffon : on y verra, à l'article des *Chevaux*,

s'il n'eſt pas vrai que les premiers qu'on a tranſportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On ſait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines Provinces, influé ſur les eſpèces animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Auſſi l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles eſſuient, eſt moindre aujourd'hui qu'au commencement du ſeizième ſiècle. (*) Mais que le Critique me permette de lui faire obſerver, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait ceſſé, puiſqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces Voyageurs & de ces aventuriers, qui n'étoient ni Philoſophes, ni Naturaliſtes, & qui déraiſonnent ſur des choſes qu'ils n'ont pas connues, & qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'Hiſtoire naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des Naturaliſtes. J'ai déja cité Mr. Calm ſur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore ſur celle des bêtes; pour que le Critique n'impute plus aux autres ſes propres erreurs.

„ Tous les animaux domeſtiques qu'on voit ici, y „ ont été portés par les premiers Européans qui y ont „ abordé. Les Sauvages naturels n'en avoient point, „ & même à préſent ils ſe ſoucient peu d'en élever.

„ Tout le bétail dégénère peu à peu, & devient „ beaucoup plus petit qu'il ne l'eſt en Angleterre; „ quoique les premières races aient été apportées de „ ce Royaume. Dès la première génération, les

(*) *Recherches Philoſophiques, tom. I. pag.* 25.

„ bœufs, les chevaux, les brebis & les cochons, „ perdent quelque choſe de leurs peres : & à la qua- „ trième, il n'y a preſque plus de comparaiſon à faire „ entre les enfants & les ancêtres, pour la groſſeur „ & la force. C'eſt vraiſemblablement dans le climat, „ dans la nourriture, & dans les qualités du ſol, qu'on „ doit chercher la ſource de cette dégénération.„ (*)

Il ne s'agit pas ici d'une ſeule eſpèce de quadrupèdes, mais tout au moins de quatre ſortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents : il ne s'agit pas ici d'un affoibliſſement ſubit dans la première, ou la ſeconde génération, & produit par un changement ſubit de climat ; mais il eſt queſtion d'un effet progreſſif, qui ne ceſſe qu'après avoir dégradé toute l'eſpèce, en la réduiſant à un état où elle eſt preſque méconnoiſſable, & d'où elle ne ſe relevera qu'avec le temps. J'obſerverai ici en paſſant, que quatre générations paroiſſent être la durée du temps que la Nature emploie pour opérer de certains changements dans les eſpèces animales : il faut quatre générations de races croiſées pour blanchir un Nègre : il en faut tout autant pour noircir un Blanc ; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaiſſement ſurvient dans le bétail de la quatrième portée.

Il eſt arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même choſe qu'aux hommes qui, dans chaque Province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funeſtes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués ſont ſujets à une ſueur extraordinaire ; à Pa-

(*) *Chapitre IV. Paragraphe* 3, *pag.* 86 & 87.

uama, ils prennent la chaperonade; au Bréſil, le mal de Siam, &c. &c.

Les chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en ſont pas attaqués dans les Provinces ſeptentrionales; les cochons, qui ſe rabougriſſent en Penſylvanie, changent dans d'autres endroits de forme, ſans perdre leur taille: dans les Colonies Angloiſes de Terre-Ferme, les brebis d'Europe deviennent plus petites, ſans perdre leur laine: dans pluſieurs Colonies Angloiſes des Iſles, comme à la Jamaïque, les brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne ſauroit employer dans les étoffes les plus groſſières. Le caractère de la métamorphoſe ou de la dégénération n'eſt pas le même dans les mêmes eſpèces; parce que l'air n'eſt point par-tout également mal-ſain, ou qu'il eſt plus purifié dans un endroit que dans un autre par le travail des hommes. Je penſe que le froid doit être regardé comme une des cauſes principales qui dérange la conſtitution du bétail venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la Terre-Ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on obſerva que de certaines eſpèces animales, tranſplantées, furent long-temps ſans pouvoir y engendrer: cependant dans la ſuite elles commencèrent inſenſiblement à ſe propager là même où l'on avoit déſeſpéré de voir leur poſtérité, comme cela arriva aux poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans ſans pouvoir couver, c'eſt-à-dire, qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le Pays; tandis que

les poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couvèrent dès la première année de leur tranſmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Aſiatique ou Africaine, tels que les chameaux, qui n'ont pu abſolument réſiſter contre le climat de l'Amérique, même ſous l'Equateur, & ils ſe ſont éteints ſans laiſſer aucune trace de leur apparition dans le nouveau Continent.

Le Critique peut-il donc nier ces faits, que perſonne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un ſeul Naturaliſte, dont le témoignage ſoit en ſa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun dans toute ſa Diſſertation; & il avoit néanmoins bien beſoin de s'appuyer ſur des autorités d'Ecrivains connus: ce qu'il faut toujours faire lorſqu'on parle d'une ſcience qu'on n'a pas cultivée, & où on eſt entiérement aveugle. Il croit qu'en parlant des taureaux du Bréſil, il détruit toute l'hypothèſe des *Recherches Philoſophiques* ſur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit inſtruit dans les Ecrits des Naturaliſtes, il auroit trouvé que nos premiers bœufs, conduits dans cette Province de l'Amérique, y ont éprouvé une ſorte d'altération bien ſenſible: auſſi Piſon les compte-t-il parmi les eſpèces qui, par leur tranſport au Bréſil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe. (*) Il eſt

(*) *Inter alia animadverſione digna circa quadrupeda, non prætereundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias invecta, præſertim Oves*, Boves, *Arietes etiam ſi ob aëris temperiem calidiorem ſatis prolifici; tamen macriores utique reperiantur, earneque minus ſuccidâ & tenerâ quam in natali quondam ſolo; vel quia ex inſueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiarit terræ genius reſultans, ſicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibuſdam animalibus exoticis minus faveat.* Hiſt. Naturalis Braſiliæ, Sectio III. pag. 97.

eſt ennuyeux de devoir ſans ceſſe mettre ſou s yeux du Critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de compoſer ſa Diſſertation. Il aſſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a conclu du particulier au général ; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les Provinces ſeptentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les taureaux du Bréſil, de St. Domingue, & les nôtres, c'eſt que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils réſiſtent moins dans les attelages, & que leur chair eſt plus mauvaiſe, plus coriace, & ſur-tout à St. Domingue ; auſſi faut-il y porter des ſalaiſons d'Irlande. L'Europe envoie une immenſe quantité de viandes de bœuf fumées & ſalées dans la plupart des établiſſements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaiſſeur & la dureté de la peau paroît être une qualité qui caractériſe & diſtingue les animaux ſauvages d'avec leurs analogues ſoumis depuis long-temps à la domeſticité : comme on le voit par le ſanglier & le cochon, qui ne ſont qu'une ſeule & même eſpèce d'animaux dans deux états différents ; comme on le voit par l'urus ou l'aurochs des Allemands, & le bœuf domeſtique. Cet effet s'étend même juſqu'aux hommes, ainſi que je l'ai dit en parlant de ces Sauvages qui vont toujours nuds, & que la petite vérole tue d'autant plus aiſément que leur peau eſt plus épaiſſe.

Quant aux biſons, ou aux taureaux indigènes de l'Amérique, ils ſont, comme l'obſerve Mr. Briſ-

ſon, (*) beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais inſtinct : on ne peut que difficilement les ſubjuguer. Lors même qu'ils ſont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractère fougueux & revêche, ſecouent le joug, & retournent, à la premiere occaſion, dans les bois. Ce génie indiſciplinable eſt celui de preſque tous les animaux naturels de l'Amérique, ſi l'on en excepte le glama, qui n'a pourtant point la patience du chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne ſauroit obſerver ſans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y exiſtoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupède; car outre le rhinoceros & l'hippopotame, il y manquoit les chevaux, les ânes, les bœufs, les chameaux, les dromadaires, les girafes & les éléphants: c'eſt-à-dire, ſept eſpèces principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoiſées & ſoumiſes à la domeſticité dans notre hémiſphère, ſi l'on en excepte le ſeul éléphant, qui ſe laiſſe très-aiſément apprivoiſer, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il ſoit jamais devenu domeſtique : on ne peut ſubjuguer que des individus, & non l'eſpèce.

Le Critique, au-lieu de parler d'Ulyſſe & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence ſi ſenſible entre le règne animal de notre Continent, & celui du nouveau Monde : mais il a évité ces

(*) Voyez ſon *Règne animal*. Le biſon engendre avec nos vaches.

difficultés ; & quand il eſt dans la plus grande impuiſſance d'examiner les choſes, c'eſt alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le tapir étoit le plus grand de tous les quadrupèdes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les Articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

Il eſt naturel, quand on veut écrire ſur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les eſpèces & les noms des eſpèces. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au Lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il ſe contente de dire qu'il y a au Pérou & ſur les frontières du Chyli, *un animal moins fort, moins courageux que le lion.* (*) S'il avoit ſu le nom de cet animal, il l'eût ſans doute nommé, & ce n'étoit pas encore aſſez de le nommer, il falloit ajouter la phraſe par laquelle les Naturaliſtes le définiſſent : cependant il eſt très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturaliſtes, (**) qui eſt

(*) Diſſertation ſur l'Amérique, Pag. 129.

(**) *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens : cauda non floccoſa, parva. Pilis magis luteſcentibus quam fulvis : corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Aſiatici. Arbores ſcandit : ab homine fugatur, pecori infeſtus.* Telle eſt la phraſe qui convient au Puma.

le seul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de lion : il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les Ouvrages de Mr. de Buffon. (*)

Comme le Critique assure ensuite, d'un ton imposant, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que les lions Américains sont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'ai jamais vue; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité; mais Acosta & Oviedo se distinguèrent parmi les premiers qui en publièrent, parce qu'ils donnèrent des observations sur le règne animal. Oviedo ne put, dans l'Isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés lions d'Amérique; parce qu'il n'en existoit pas dans cette Isle : mais Acosta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre Continent; Il s'explique là-dessus d'une manière si claire, qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot.

(*) Voyez à la suite de l'*histoire du Lion de notre Continent.*

Il y a en Amérique des lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. (*)

Qu'on lise toutes les Relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acosta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit Mr. de la Condamine, *que dans la Province de Quito, & non sur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue* Puma, *& les Espagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne sais s'il mérite ce nom: le mâle n'a point de crinière, & il est beaucoup plus petit que les lions Africains.* (†)

Le Critique croit qu'on trouve dans le Brésil des lions à crinière, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique; mais c'est encore une pure imagination de de sa part: il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des observations; lorsqu'il lui étoit si facile de consulter les Ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus, & des Naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave & Pison: il y auroit vu que dans tout le Brésil il n'existe pas de grands lions à crinière, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un lion dégénéré: il ne seroit pas impossible, dit Mr. de Buffon, que le climat de l'A-

(*) *Sunt in hâc nostrâ Americâ ejusmodi feræ non paucæ: sunt Leones, tametsi magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI. pag. 55.

(†) *Voyage sur le fleuve des Amazones.*

mérique l'eût ainſi dégradé, en réduiſant ſa taille, en le dépouillant de ſa crinière, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'eſt une bête d'une nature particulière, qui ne produiroit pas même de mulet avec la lionne d'Afrique, laquelle auſſi n'a point de crinière, le caractère diſtinctif du mâle : d'ailleurs les mœurs du puma diffèrent de celles des lions de notre Continent ; il grimpe ſur les arbres, & on peut aiſément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur Pays, que les Nègres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais lions & les vrais tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le Critique, faute de conſulter les Auteurs qui ont écrit ſur l'Hiſtoire naturelle, eſt tombé dans une erreur bien ſingulière, lorſqu'outre le puma, il place encore en Amérique d'autres lions à crinière, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a pas d'autres que le puma, qui paroît s'être répandu dans différentes Provinces de la Zone Torride : Mr. Frézier dit qu'on en voit juſques ſur la Côte de Cobija, (*) où ils ſont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'obſerve auſſi parmi les lions de notre Continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de Bonne-Eſpérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déſerts du Zara & de la Biledulgerid. (**)

(*) *Voyage de la Mer du Sud.*

(**) Les plus grands lions d'Afrique ont 5 pieds de haut, & 9 pieds de long : les plus petits lions d'Afrique ont trois pieds & demi de haut ſur cinq eſt demi de long, juſqu'à l'origine de la queue.

Au reſte, Don Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il eſt tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les Voyageurs Naturaliſtes qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la deſcription du lion de ce Pays; & enſuite il auroit vu que cette deſcription convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres Provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'eſt en ce ſens que Garcilaſſo a pu dire, que parmi les lions du Pérou il y a juſqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces lions n'a ni la grandeur, ni la force des lions d'Afrique. (*) En effet, le puma ne ſauroit ſe ſervir de ſa queue comme d'une arme; tandis que les lions de notre Continent terraſſent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon eſt comme une mêche qui enlève la peau, & briſe ſouvent les os.

CHAPITRE XX.

Du Jaguar & du Couguar.

QUAND le Critique a parlé des tigres de l'Amérique, il n'a pas ſu qu'il y a au nouveau Monde deux eſpèces d'animaux très-différentes, auxquelles on a indiſtinctement donné le nom de *tigre*. Le premier eſt le Jaguar, qui, ſelon M. Linnæus, & preſque tous les

(*) Tom. II. pag. 267.

Naturaliſtes, eſt une ſorte particulière d'once : (*) l'autre eſt le couguar. Or il étoit abſolument néceſſaire de diſtinguer ces animaux ; & faute de les avoir diſtingués, on ne conçoit pas du tout ce que le Critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à conſulter les Nomenclateurs du règne animal, & y joindre la lecture des Ouvrages de M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les eſpèces, il y auroit appris que le vrai tigre, & ſur-tout le tigre royal, n'exiſte pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puiſſe comparer à celle de ce tigre royal, qui a preſque la taille du cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ſes propres lumières tant de confiance, que de ſe croire diſpenſé d'ouvrir un ſeul Livre d'Hiſtoire naturelle. Si Dom Pernety avoit ſeulement jetté les yeux ſur quelques Ouvrages fort répandus, & qui ſont preſqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris que ce qu'il a dit des lions & des tigres Américains, ſont des erreurs palpables. Au-lieu de recourir aux œuvres des plus célèbres Zoographes, il cite les Lettres d'un Jéſuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la ſuite de la mépriſable Hiſtoire du Paraguai, attribuée à Muratori ; laquelle cependant n'eſt

(*) *Onca Jaguara.* Marcgr. Braſ. 235. *Habitat in Americâ meridionali. Corpus luteſcens, maculis ocellaribus nigris ſæpe pupillâ nigrâ unâ alterâve inſtructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syſt. Nat. Editio XII. T. I. pag.* 61. *Mammalia. Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

pas de Muratori, quoiqu'en dise le Journal de Trévoux. (*)

Il ne faut pas croire qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision : cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie; au point que les Savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mystères de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carrière, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, Mr. de la Condamine, & tant d'autres, nomment des *tigres Américains*, sont les jaguars, dont les plus grands ont à peu près la taille ordinaire du tigre Africain, mais non pas celle du tigre royal. La robe du jaguar est mouchetée, *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de tigre parmi des peaux de panthères, d'onces & de léopards : il n'y a rien de plus commun que de s'y méprendre; au point qu'on a démontré, que les Fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce. (†) Je laisse à juger, après cela, quel fond on

(*) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette Compilation, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paraguai*; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

(†) Les Fourreurs appellent *peau de tigre commun*, la robe de l'once : ils appellent *peau de tigre d'Afrique* la robe du léopard du Sénégal. La peau du tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre : ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du léopard.

peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les Ouvrages de Mr. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable tigre. Quant au couguar, qu'on nomme tantôt *tigre poltron*, & tantôt *tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien Continent : il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangères : il avoit la tranquillité d'un chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue : il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte : ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, & on le conduisoit en lesse : le nom de *tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux qui connoissent le vrai tigre de notre Continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le dompter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amène en Europe : aussi Mr. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie ; lui qui a passé presque tout

le règne animal en revue, en faisant venir des extrémités de la terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de transporter une bête aussi formidable que le tigre, qui rompt, dit Bontius, de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire, l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le lion & le léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser, & dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchants : on les dompte & par la faim & par les coups souvent répétés, ce qui les fait ou ressouvenir de la supériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les caresses l'irritent ; & celui qui le nourrit est son premier ennemi. Dans son état de liberté, il attaque tout ce qui respire dans la Nature, en commençant par l'homme : il s'essaie avec les crocodiles, ne recule pas devant l'éléphant, ne craint point le rhinoceros, brave le lion, & emporte un bœuf avec autant de facilité que le loup enlève un agneau. (*)

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile est : nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circa silvas insulas & desipulas Tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu suo. Tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à se invicem divulsit ac evasit.* Bontius Historia Naturalis Indiæ Orient. pag. 53. Cap. de *Tigride.*

Il n'est question dans ce passage que du tigre ordinaire de Java ; car le grand, qu'on nomme le royal, est encore bien plus fort & plus terrible.

Ce n'eſt pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils ſont repus, & un ſeul chien ſuffit alors pour leur donner la chaſſe; (*) mais les Sauvages, naturellement poltrons, redoutent toujours leur rencontre; parce qu'ils s'imaginent que ces bêtes préfèrent leur chair à celle des Européans; ce qui peut provenir, comme il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, des drogues avec leſquelles ces Sauvages ſe graiſſent tout le corps, & dont l'odeur inſupportable les fait éventer de loin.

C'eſt dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les cauſes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre Continent: car on ne ſauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique y augmente la ſoif du ſang dans les tigres & les lions; au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de Bonne-Eſpérance, ou ſur les montagnes, où l'air eſt moins brûlant que dans les plaines ſablonneuſes, paroiſſent à demi-apprivoiſés, en comparaiſon de la fureur & de l'im-

(*) *Hominibus æque ac beſtiis infeſtæ, cum famelicæ ſunt; alias enim à gregariis canibus, imo vel ſolo accenſo rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hiſt. Nat. Braſiliæ. pag. 103.

Voyez auſſi ſur le Jaguar ou cette eſpèce de Tigre Américain, Mr. de Buffon, & Mr. de Valmont, T. III. p. 120, au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez, p. 498, eſt une eſpèce de léopard. Geſner paroît être le premier Naturaliſte qui ait ſu diſtinguer le tigre d'avec les onces & les panthères. On doute que Pline ait connu le tigre: auſſi Bontius l'accuſe-t-il de s'être manifeſtement trompé, lorſqu'il aſſure que cet animal eſt ſi léger à la courſe: le vrai tigre ne court pas vîte.

pétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opère avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce Pays, y produise un effet contraire dans les hommes : car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux : ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes : non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a observé dans les vaisseaux Négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique ; dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir : tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des espèces animales qui habitent dans les deux Continents : celles de l'Amérique sont généralement plus petites ; & je sais bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans Mr. de Buffon l'histoire des chats-cerviers, celle des loups-cerviers, celle des loups ordinaires, & celle des ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les ours de l'A-

mérique ſont d'une grandeur effroyable : à quoi je réponds, qu'il a encore été auſſi mal inſtruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des tigres, dont il n'a pas ſeulement connu les eſpèces & les noms.

Voici les propres termes de Mr. de Buffon : *Les ours des Illinois de la Louiſiane paroiſſent être les mêmes que nos ours ; ceux-là ſont ſeulement plus petits & plus noirs.* (*)

C'eſt un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par perſonne, que la plus grande eſpèce d'ours ſe trouve non pas en Amérique, mais en Moſcovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le Critique ayant ignoré l'hiſtoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puiſé dans les Ecrits des Naturaliſtes les plus eſtimés.

CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

RIEN n'eſt plus inconcevable que la manière dont la Nature a réparti & diſtribué les eſpèces animales ſur le Globe : il paroît qu'on devroit trouver les mêmes eſpèces ſous les mêmes latitudes, & cependant cela n'eſt pas : il y a des quadrupèdes qui ne ſont affectés qu'à de petites Contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en ſe formant en ſociété, en

(*) Voyez ſon *Diſcours ſur les animaux communs aux deux Continents.*

détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuient pas : trop d'obstacles les arrêtent, une rivière peut les arrêter ; ils restent constamment dans les mêmes régions ; & soit par une providence particulière, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale : on peut dans une Isle, se délivrer des loups ; mais on ne sauroit s'y délivrer des souris, des grenouilles, des taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules-César, il n'y ait eu en France & en Allemagne, des espèces animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi resserré d'autres espèces dans des Isles, dans des pointes de Péninsules, d'où elles ne peuvent plus sortir : on conçoit bien qu'on n'a pas été porter des serpents venimeux & des tigres à Java & à Madagascar ; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du Continent, & en a fait des Isles : il est bien certain, que c'est là l'origine commune de toutes les bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques serpents de la petite espèce, qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont passé à la nage dans des Isles peu éloignées du Continent ; c'est un fait, que les couguars ou les tigres poltrons dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques Isles où les Européans avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphère ; d'où on peut inférer

que les deux Continents ne ſe ſont pas touchés ſous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barrière inſurmontable, qui a empêché nos animaux indigènes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obſtacle, qui ait prévenu cette confuſion; ſans quoi elle ſe ſeroit faite : car ſi l'eſpace de mer entre la Guinée & le Bréſil eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémiſphères, ſe ſeroient trouvés ſur un même Continent. Il ſuit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui ſont affectés, ſans qu'ils ſoient deſcendus les uns des autres, ſans que les fourmilliers de la Guiane viennent des fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux abſolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au règne minéral : plus on fait des recherches, plus on découvre que les métaux & l'arrangement des couches terreſtres ſont les mêmes en Amérique que dans notre Continent ſous les mêmes latitudes; au point que Mr. Guettard a prouvé que, dans le Canada, la diſpoſition intérieure de la Terre eſt préciſément comme en Suiſſe, (*) tant pour les minéraux que pour les autres lits de matières pierreuſes & terreuſes. On ne ſauroit douter que le centre de l'Afrique, qui correſpond au Pérou, ne renferme des

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

des dépôts d'or & d'argent auſſi conſidérables que le Pérou ; car l'immenſe quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'eſt encore la même choſe par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre Continent ſont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomal & abſolument inconnu dans l'ancien Monde : c'eſt l'Or blanc de Choco ou la Platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir aſſurer que la Platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que ce ne ſoit pas une concrétion fortuite, ou un Or aigri par une eſpèce particulière d'éméril.

Quoi qu'il en ſoit, la Platine n'a pas empêché que les connoiſſances, qu'on avoit acquiſes dans la Métallurgie, n'aient ſuffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde ; mais les notions qu'on avoit acquiſes dans l'hiſtoire des plantes & des animaux de l'ancien Continent, ont été abſolument inſuffiſantes pour nommer & ranger en claſſes les nouvelles eſpèces qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante eſt le Tapir ; car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas ſoupçonné l'exiſtence, a dû produire parmi les Naturaliſtes une grande variété d'opinions ſur le genre auquel il faut le rapporter ; & ce qui prouve

combien peu on a été d'accord, c'eſt qu'on en a fait un bœuf, un âne, & finalement un hippopotame: il exiſte déja des nomenclatures imprimées, où le tapir eſt titré hippopotame terreſtre : mais en voulant introduire de nouvelles eſpèces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choſes qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'eſt fondée que ſur des apparences trompeuſes. Mr. Briſſon a été le plus raiſonnable des Méthodiſtes, il a fait du tapir un genre qui ne renferme qu'une ſeule eſpèce, & qui par-là eſt très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne ſont pas eſſentiellement différents de ceux de notre hémiſphère; mais tellement métamorphoſés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce ſentiment par la grande analogie du glama du Pérou avec le petit chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroiſſoient être qu'une ſeule eſpèce; mais en faiſant des recherches ultérieures ſur le tapir, je me ſuis bien déſabuſé : en 1762, je prenois encore cet animal pour une ſorte d'hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturaliſtes ont été auſſi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, ſelon moi, qu'on ne ſoutienne cette opinion.

Le tapir a une trompe, par laquelle il reſpire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muſcle très-fort: l'hippopotame n'a pas de trompe, & reſpire par la gueule & les naſeaux. Le tapir a quatre dents de moins que l'hippopotame, & il lui manque aux pieds de derrière une diviſion, n'ayant à ces pieds que trois doigts,

& l'hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon. (*) Ces caractères si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramydale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert, aussi-bien en Afrique qu'en Amérique, à faire des boucliers impénétrables aux flèches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet : ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Ross & du Phoca. (**)

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupède de leur Zone Torride : car le tapir étant fugitif, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail : cela lui est commun avec l'hippopotame, le seul de tous les grands quadrupèdes de notre Continent dont on

(*) Je sais bien que M. Klein, en prenant les caractères par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste ? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines espèces, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipèdes.

(**) La meilleure figure qu'on ait du tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne ressemble en rien à celle de Pison ; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différents. C'est encore bien pis par rapport à l'hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

ne puiſſe tirer aucun ſervice; tandis que le cheval, le bœuf, la giraffe, le chameau, le dromadaire, l'éléphant, qui tiennent un rang ſi diſtingué dans le règne animal, ſont tous ſoumis au travail, & aſſiſtent l'homme dans les beſoins de la ſociété. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laiſſé en Aſie le rhinocéros dans ſon état ſauvage, ſans l'employer à aucun uſage; tandis qu'il eſt ſoumis en Abyſſinie, & y ſert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'éléphant: auſſi les Portugais nomment généralement le rhinocéros Aſiatique, *le Moine des Indes*; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre ſon garrot, imite aſſez bien un capuchon.

Quand on conſidère, que tous les plus grands quadrupèdes qui exiſtent ſur le Globe, ſont tombés ſous le joug de l'homme, on s'imagine que cette ſervitude eſt un effet de notre ſeule induſtrie & de notre ſupériorité ſur les bêtes, quelque robuſte qu'elles ſoient; j'avoue que l'induſtrie y a eu beaucoup de part, mais il eſt certain auſſi que cela eſt entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifeſtement par le chien, le ſeul de tous les animaux carnaciers avec le chat, que nous ayons pu rendre domeſtique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, eſt dans ſon inſtinct, & non pas dans un caractère que nous lui ayons imprimé; ainſi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées: les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la ſervitude, ne ſeront jamais ſubjugués par toute l'induſtrie humaine; & les animaux qu'elle a formés pour la ſervitude, ſeront ſubjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du tapir & de l'hippopotame d'autant plus remarquable, c'eſt qu'ils ſont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers; & les animaux que nous avons ſoumis, en exceptant toujours le chat & le chien, ſont tous frugivores, depuis la brebis juſqu'à l'éléphant. (*).

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des Inſectes au nouveau Monde.

Dans les Pays incultes, marécageux, couverts de bois, les inſectes ſe multiplient; parce qu'ils envahiſſent, ſans obſtacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on ſait, le degré de la fécondité à proportion de la petiteſſe des animaux. Pour peu que la préſence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matière animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les eſpèces d'inſectes viennent s'y accumuler d'une manière effroyable : comme l'ont vu les premiers Européans qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faiſoient à chaque pas lever des tourbillons

(*) Il ne faut pas confondre les animaux ſoumis au travail & les domeſtiques avec les animaux ſimplement apprivoiſés, comme les cenettes, les rats de Pharaon, les ſinges, &c. Quoique l'éléphant ne ſoit pas domeſtique, il eſt néanmoins ſoumis. On ne ſait pas ſi le rhinocéros eſt domeſtique en Afrique.

de cousins & de mouſtiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le Critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce Pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce Pays étoit reſté inculte depuis un temps immémorial, puiſque cette multiplication d'inſectes eſt un effet néceſſaire, & qui arrive dans tous les endroits de la terre qui ne ſont pas habités par des hommes, ou qui ne ſont habités que par des Sauvages. Si ces déſerts ſe trouvent ſitués ſous un climat chaud, ou ſeulement ſous un climat tempéré, alors les ſerpents & les lézards ſe joignent aux inſectes.

On prétend que, ſi l'Egypte reſtoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applaniſſant ſes digues, en feroit un prodigieux marais, où les grenouilles, les crapauds, les ſcinques, les caméléons, les croc[illegible]s, les couleuvres, ſe multiplieroient à l'infini : car [illegible]gé la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que ſeroit-ce donc, ſi cette Contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants, comme les Américains du Nord, qui étant pareſſeux & dépourvus d'inſtruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture? ils n'oſoient pas non plus mettre le feu aux bois, de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les zibelines à pluſieurs lieues à la ronde. Il ne reſtoit aux Américains d'autres reſſources, que de couvrir leur peau

d'une couche de graisse, & de fumer du tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le Critique: mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne sauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le Pays le plus dépeuplé de la terre, où les hommes étoient aussi rares que les fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espèce humaine & aux animaux quadrupèdes: aussi n'en existoit-il aucun de la première, ni de la seconde, ni de la troisième grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer de l'objection qu'on a faite, une objection contraire; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le Critique en admettant l'existence des Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une chenille à Surinam, ou une grenouille dans les marais de la Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baie Grégoire, ou à la baie Famine: il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Mr. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des Pays cultivés; cependant les Lappons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des vé-

gétaux décomposés dans des terreins ombrages & humides, favorise la propagation des insectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'athmosphère sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes; tandis que la rive opposée en est entiérement remplie; parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche; & à peu près comme les chauve-souris tombèrent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja: les bœufs les plus puissants, ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'Histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arrive dans les Pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années; mais il n'y a pas de doute, que de certaines espèces n'y grandissent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la Nature sauvage, & à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nourrissent; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occasion omettre une observation assez singulière : c'est que, parmi tous les quadrupèdes à

poil, il n'y a qu'une seule espèce qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune autre nourriture : cet animal singulier, qui n'a pas des dents, est le fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fût placée dans les endroits de la terre où les fourmis abondent le plus : elles abondent plus dans le Brésil, & dans le Congo, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; & c'est aussi précisément dans ces deux Pays-là, que l'on trouve le fourmillier, comme si la nature avoit craint que, sans eux, les fourmis ne multipliassent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres ; (*) & cela aussi-bien dans le nouveau Continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques serpents, & à quelques lézards, auxquels la Nature a accordé une longue vie ; parce qu'ils sont longtemps à croître, tellement que, dans de certaines espèces, la grandeur augmente avec l'âge : au contraire des quadrupèdes à poil, où le terme de la vie est d'au-

(*) Il y a jusqu'à quatre espèces de ces myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les fourmilliers : & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, sorte de fourmis Africaines.

tant plus court, que celui de la croiſſance eſt moins long; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas poſitivement aſſurer qu'on ait trouvé au nouveau Monde des ſerpents plus grands que ceux que Mr. Adanſon a vus dans les déſerts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuſe, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on déſeſpéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquèrent avec tant de fureur la Colonie naiſſante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois ſur le point de l'abandonner.

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a parlé de ces temps-là, & ſi le Critique eût lu plus attentivement l'Ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il ſeroit reſté dans les bornes de la queſtion. Car qui doute que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette Iſle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y ſont établis, au moins la millième partie de toutes les eſpèces de reptiles qu'on y trouva au commencement du ſeizième ſiècle? Cependant il en reſte encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des Planteurs; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel ſerpent vivipare de la Martinique, qui produira en une ſeule année ſoixante-dix ſerpenteaux; les eſpèces ovipares ſont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux tranſplantés en Amérique.

PArmi les plantes étrangères portées par les Européans au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, ſans que le changement de climat les ait affectées. Tel eſt ſur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les Colons de la Caroline ont fort étendu les rizières; mais c'eſt la plus mauvaiſe culture qu'ils pouvoient embraſſer, ou la moins propre à purifier le climat. On ne ſait pas encore quelles ſont les précautions qu'emploient les Chinois, les premiers Agriculteurs du monde, pour n'être pas ſujets aux grands inconvénients qu'occaſionne en Europe l'air des rizières : tous les Payſans qui y travaillent dans le Milanez, prennent une eſpèce d'hydropiſie; & en France, il a fallu ſévérement défendre cette culture, à cauſe des maladies qu'elle produiſoit. Il ſe peut que, dans les Pays chauds de l'Aſie, le deſſéchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été ſubmergées, il en ſorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuiſibles.

Quant à notre froment, ſemé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premières années qu'une herbe épaiſſe & ſtérile, parce qu'il puiſoit trop de ſuc : il a fallu dans la ſuite y diminuer les efforts de la végétation par le ſable, ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'Iſle de Saint-Domingue &

aux Antilles. Le froment & le ſeigle n'ont pas eſſuyé de tels accidents dans les Provinces ſeptentrionales, où ils ont donné d'aſſez bonnes récoltes; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'induſtrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameubliſſant les autres : ces cauſes, qui ont déja tant agi, agiront encore de plus en plus; de ſorte qu'au bout de trois cents ans, l'Amérique reſſemblera auſſi peu à ce qu'elle eſt aujourd'hui, qu'elle reſſemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques Provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les ceriſiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le ſeizième ſiècle, on eſt enſuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrein. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent auſſi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils ſont fort multipliés; quoiqu'on faſſe d'ailleurs peu de ſoie en Amérique : on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les Contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages; ce qui prouve évidemment que ces inſectes n'aiment pas les Pays humides.

(*) Il eſt ſurprenant que les arbres à noyau, tranſportés d'Europe en Amérique, aient d'abord moins crû & moins produit que les autres eſpèces à pepins ou à oſſelets.

On voit par un paſſage de Garcilaſſo, qu'il ne croyoit pas que les ceriſiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En* 1580, dit-il, *un riche Marchand Eſpagnol, nommé Gaſpar Dalcocer, apporta des ceriſiers au Pérou; mais ils n'ont pu réuſſir.* T. 2, pag. 334.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés, c'est que, dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des Colonies Angloises dit que, dans aucun de ces établissements, les vignobles n'ont prospéré, non plus que dans la Louisiane ; & cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France : les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : aussi les Colons sont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madère, qui est, comme on sait, une Isle seulement défrichée depuis l'an 1430. (*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne ni le bled, ne veulent pas se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu salée. Enfin on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui est non-seulement inférieur, mais pas même comparable aux espèces médiocres de notre Continent : celui de Loretto & Saint-Lucar passe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement exposés, que les vignes y produisissent une liqueur plus vineuse qu'en Pensylvanie ; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

(*) Il est vrai que Madère fut découverte en 1420. Cette Isle étoit inhabitée, & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu ; & tous les Auteurs disent que les forêts brûlèrent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrein, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

Dans les Provinces où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes qui viennent ravager les raisins : les fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil ; & si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaîne fort épaisse, que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre que du vin.

La grande humidité de l'air au nouveau Monde, est sans doute une des principales causes du peu de succès que les vignobles y ont eu : plus les Pays où l'on les plante sont dégarnis de bois & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait a de force : car quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards qui s'en élèvent font, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la sève aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulières qui ne concernent que quelques Provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que Mr. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec ; soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les

bois. Outre cette dégénération, le froid eſt ſi grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut aſſurer que c'eſt un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas du tout réuſſi en Amérique; car l'Angleterre, extrêmement éclairée ſur ſes intérêts, eût appliqué toutes ſes Colonies à cette culture, & ſe ſeroit ainſi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux François & aux Portugais pour leurs vins; comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau Continent ne ſeront peut-être pas encore en état, au bout de deux ſiècles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Conſtance, au Cap de Bonne-Eſpérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique, de l'aveu de tout le monde, on doit compter les Caffiers, originaires de l'Arabie: ils donnent abondamment des fèves, tant à Surinam qu'aux Iſles; mais ces fruits ſont d'une qualité ſi inférieure à ceux de l'Yemen, de Java, & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce caffé de l'Amérique: on l'a ſouvent mêlé avec celui de Moka, dans l'eſpérance de tromper les Levantins; mais on n'y a jamais pu réuſſir, & on ne le tente plus: car, outre qu'ils diſtinguent le mélange au goût, ils le diſtinguent encore à l'œil. Auſſi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une ſeule balle de leur caffé de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à ſucre: c'eſt un fait inconteſtable que celui qu'on fait aux Canaries,

que celui qui ſe fabrique à Tcheou-Fou à ſa Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, ſont ſupérieurs en qualité au ſucre du Bréſil, qui paſſe pour être le meilleur de l'Amérique. Il ſemble que la ſève des cannes de l'Aſie, eſt plus cuite & plus élaborée : le ſucre de St. Thomé, en Afrique, ſeroit comparable aux meilleures eſpèces qu'on tire d'Egypte, ſi les Portugais le rafinoient mieux ; mais ils le laiſſent à demi-brut : cependant cela n'empêche point qu'il ne ſoit préférable à tous les autres, pour les uſages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à ſucre ne produiſent preſque plus rien ſur ces mêmes terreins, où, à la première exploitation, elles ſe rempliſſoient de miellat. Ce malheur eſt arrivé à quelques Colonies Angloiſes des Iſles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'eſt d'autant plutôt épuiſé de ſes engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'eſt moins connu juſqu'à préſent que l'origine du ſel ſucreux, qui paroît être réparti ſur toute la ſurface du Globe ; au point qu'on peut aſſurer que ce n'eſt qu'un acide déguiſé par l'action du ſoleil ſur de certains végétaux : preſque tous nos pommiers à fruits aigres, tranſplantés en Eſpagne, y donnent, dès la ſeconde année, des pommes douces ; cela arrive auſſi dans beaucoup de Provinces d'Italie : cependant dans ces mêmes Pays, les Citronniers conſervent leur acide : (*) la cauſe en eſt peut-

(*) Preſque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de ſucre : les raiſins en contien-nent

peut-être dans l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

---

nent beaucoup ; mais on ne connoît pas comment un des plus célèbres Chymistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle, ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déja assez fait pour pouvoir dire que le sucre n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & cristallisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille par l'art d'une de sa partie huileuse. Or, comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de fèves d'arbres, comme les érables & les bouleaux, on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucreux, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur : aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix, n'y conserve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les Pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos Pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds ; aussi les premiers reçoivent-ils presque sous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

Un phénomène auſſi ſurprenant que ceux que je viens de rapporter ſur la dégénération des végétaux, c'eſt qu'on a remarqué, dans tous les Ports de mer, que les navires conſtruits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On ſeroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque ſecret pour garantir des vers le bois de conſtruction qu'on tire du Canada : un Conſtructeur a propoſé de le laiſſer macérer dans de vaſtes réſervoirs ; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui eſt de communiquer au bois de chêne de l'Amérique la ſolidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer ; il croît dans un Pays trop humide : & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un inſtant l'aubier, le cœur ne réſiſte pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles inſectes à tarière, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

Ne point trouver dans un Livre ce qui y eſt, & y trouver ce qui n'y eſt pas, c'eſt encore une mauvaiſe manière de critiquer un Livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en diſant quelques mots au hazard du commerce que les Européans font en

Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européans avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Nègres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent: car, si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retiroit de la Louisiane; c'est-à-dire, rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau Continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent Pays: ceux qui travaillent à ces mines n'ont pas de souliers, ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises, qu'elles ont appauvri l'Espagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au-lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout de grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre Pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir; com-

ment, dis-je, ces Eſpagnols pourroient-ils ſe déterminer à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux ſe faire hiſſer au-deſſus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il eſt vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un Peuple indolent, ne produit rien; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (*)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parce qu'on tire de la terre des ſaphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Caſtille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un Pays. Ces richeſſes ſont comme les mines; elles ne valent rien, s'aviliſſent en ſe multipliant; & au-lieu d'augmenter la population, elles la diminuent: le luxe qu'elles entraînent eſt véritablement deſtructif, &, pour ainſi dire, abſurde: auſſi voit-on à Mexico des hommes qui portent à leurs ſouliers des boucles de diamants, & qui vont le ſoir coucher ſur la paille. C'eſt ainſi qu'on trouve à Rome des Abbés ſuperbement habillés en ſoie, & qui dînent dans un Hôpital, & ſoupent dans un autre.

(*) Il n'y a que ſept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Eſpagne des diligences ou des chariots de poſtes, tant pour faciliter la communication entre les Villes du Royaume, que pour tranſporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à tranſporter les marchandiſes ſur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Eſpagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitième ſiecle, de grands chemins: tandis que l'Allemagne, & ſur-tout la Bohême, où l'on s'eſt toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richeſſe.

J'ai dit que ces richeſſes s'aviliſſent en ſe multipliant, & cela eſt ſi vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, ſe trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce ſiècle, envoyé pluſieurs caiſſes de diamants en commiſſion à des Marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jetter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir ſecrete qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des Diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la Capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe: pour juger du délabrement où les choſes y étoient, ſuivant la maxime du Chevalier Child, (*) il ſuffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 5 pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique,

(*) Cette fameuſe maxime du Chevalier Joſias Child, a été rendue en ces termes par le Traducteur François du *Traité ſur le Commerce.*

Pour ſavoir ſi un Pays eſt riche ou pauvre, dans quelle proportion il eſt de l'un ou de l'autre, quel eſt le degré de ſes connoiſſances & de ſon habileté dans le Commerce, il ne faut pas faire d'autre queſtion que celle-ci; quel eſt le prix de l'intérêt de l'argent?

Voyez auſſi ſur cette matière un Diſcours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun n'eſt, dans aucun Pays du Monde, plus bas qu'en Hollande; en Angleterre il eſt preſque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès ſi rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9; en 1600 à 8, ainſi de ſuite juſqu'à 4. En Eſpagne l'intérêt étoit monté à 10 en 1500: en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & enſuite à 4. Cela n'eſt jamais arrivé que dans ce Pays-là, par une importation ſubite d'une immenſe quantité de métal.

il s'enſuit que dans ce Pays-là, on trouve une infinité d'inſectes, ou de petites punaiſes rouges, qui, étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aiſément que cette cochenille eſt une richeſſe plus réelle que les mines & pêcheries à perles; car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, eſt pour l'Amérique, plus que pour tout autre Pays, une choſe extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raiſon.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du tabac, cela ne démontre pas encore que ce ſoit un excellent Pays: on ne dit pas que l'Europe eſt un bon Pays uniquement parce qu'il y croît de la ſauge; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européans ayant pris, on ne ſait comment, un grand goût pour le tabac, il eſt fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive, pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuſe invention de la Ferme, on faiſoit croître en France du tabac égal à celui de la Virginie. L'Eſpagne a auſſi ſévérement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez qui aient conſervé leur plantation, où ils font du tabac ſupérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'eſprit de perſonne de dire, que l'Amérique eſt une heureuſe Contrée, parce qu'il y naît une eſpèce de juſquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Euro-

péans ont aimée presqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sybérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde : il n'y a pas de comparaison entre le martre brun de Petzora & celui du Canada.

Quand les castors peuplent dans un Pays comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve que ce Pays-là est un immense désert : car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de cabanes & de républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature, abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien Continent une seule habitation régulière de castors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, ou réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses dans les Contrées habitées, & sur-tout dans celles où il y a des digues & des gabionnades le long des rivières, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup : il y a des Provinces en Allemagne où l'on paie jusqu'à onze écus à celui qui tue un castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru si je ne l'avois vu : il ruine les saussaies & les oseraies, ronge les pilotis, & perce les digues les

plus fortes; ſon inſtinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préſerver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne ſe peut multiplier que dans des régions déſertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéreſſoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivières dans des lits fixes. (*)

On ſent donc que les Pays d'où on tire les pelleteries ſont dépeuplés, parce qu'on ne ſauroit tirer des pelleteries d'un Pays peuplé.

Le caffé & le ſucre, que les Européans font croître en Amérique, formant deux prodigieuſes branches de commerce. Ces végétaux ne ſe laiſſent cultiver que dans des terres ſituées entre les Tropiques, ou voiſines des Tropiques; les Européans étant maîtres de tout le nouveau Continent, ils y choiſirent les meilleurs terreins pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni cannes à ſucre, ni caffiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du ſol, il faudroit démontrer que le caffé & le ſucre de l'Amérique ſont ſupérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien Continent: ce qui eſt bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laiſſé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne

(*) Je ferai obſerver ici en paſſant une choſe aſſez ſingulière; c'eſt que le *Caſtoreum* des caſtors d'Europe eſt beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des caſtors du Canada. *Europeum præſtantius Canadenſi*, dit Mr. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos ſaules ont un ſuc moins aqueux qu'en Amérique.

porteroit pas du ſucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine; parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera:

1. Que parmi tous les articles d'exportation, il n'y en a pas un ſeul qui concerne le néceſſaire phyſique; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'eſt point compté au nombre des produits du nouveau Continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent abſolument pas que le Pays d'où on les tire ſoit un excellent Pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le néceſſaire phyſique, le vêtement, & les beſoins qui ſuivent immédiatement les premiers beſoins, & qu'on pourroit appeller de ſeconde néceſſité: on y porte des farines, des ſalaiſons, du beurre, des huiles, (*) des vins, des eaux-de-vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des ſoyeries, du papier, des meubles, des uſtenciles de fer, du verre ſoufflé & coulé, une immenſe quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & pein-

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes ſalées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloiſes du Nord ne fuſſent ſi floriſſantes: à force de cultiver leur terrein, elles ſont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'eſt là le premier pas vers l'indépendance des Métropoles.

tes, des cotonnades ; & j'ai preſque honte de le dire, des Nègres : mais enfin ces Nègres ſont une marchandiſe auſſi néceſſaire à l'Amérique que les farines. Ce Pays eſt ſi mauvais, qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée eſt, comme on peut bien le croire, celle dont le débit eſt le plus aſſuré : auſſi tout le commerce interlope ou de contrebande ſe fait en portant ſecrétement des Africains dans les poſſeſſions des Portugais & des Eſpagnols, qui donnent en échange des articles dont la ſortie eſt prohibée. Ces Eſpagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre induſtrie que celle qui conſiſte à multiplier le nombre de leurs eſclaves. On dit que les Quakers de la Penſilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Nègres, je ne ſais ſi cette nouvelle eſt vraie ; mais je ſais bien, que ſi les Eſpagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la ſource de l'erreur où le Critique eſt tombé par rapport au commerce : il n'a pas ſu pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique eſt ſi avantageux ; tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, eſt ſi défavorable. C'eſt que l'Amérique manque de tout ; pendant que les Indes Orientales ont un immenſe ſuperflu : ainſi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européannes, qu'on reçoit en Amérique par néceſſité, ne ſont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoie dans les ſeuls établiſſements de l'Amérique Eſpagnole tous les ans pour cinquante

millions de productions de ſon terroir & de ſes manufactures, & pour une ſomme encore plus conſidérable dans les établiſſements du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux Côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en ſoldant en argent comptant les exportations qu'on en fait ; ce qui eſt une opération deſtructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend qu'on gagne ſur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire inſenſiblement ſon or & ſon argent. (*)

Si, par une eſpèce de miracle, l'Amérique parvenoit tout-à-coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigènes, de bons beſtiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle tomberoit à peu près de trois quarts. La diſette des matières œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & ſur-tout d'une population ſuffiſante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le Pays le plus malheureux du monde ; car par-là il eſt entièrement à la diſcrétion des étrangers. Suppoſons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui ceſſât ; alors on verroit clairement lequel eſt le meilleur

(*) La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottiles apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aiſément ſe le figurer ; de ſorte qu'à cet égard-là le commerce des Européans en Amérique eſt auſſi ruineux pour elle que celui de l'Aſie pour l'Europe. On voit ſouvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaiſſeau venu du Pérou, ſur un autre vaiſſeau qui part pour Canton. Cet or ne fait que paſſer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, ſinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

Pays, ou notre Continent, ou l'autre. D'abord la traite des Nègres étant interrompue, les Colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations : les huit millions d'Eſpagnols & de Portugais, créoles & autres qui ſont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premières années: leur or tomberoit au-deſſous de la troiſième partie de ſa valeur actuelle, & la moitié mourroit de faim. Tout le Bréſil, où on ne fait pas une livre de ſucre ſans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état ſauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a préciſément que les Colonies Angloiſes de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient ſe ſoutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premières années. Quant aux Iſles qui ne cultivent qu'avec des Nègres, qu'il faut ſans ceſſe recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe, au contraire, reſteroit exactement dans le même état où elle ſe ſeroit trouvée avant cette révolution; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ſes fabriques, ni à la culture de ſes terres, des bras étrangers, mais ſes propres bras. Il réſulte de ceci, que l'Amérique, vu le beſoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entiérement : la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que ſon entière indépendance eſt une choſe moralement impoſſible; mais elle ne le ſera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foibleſſe du nouveau Monde, on le

trouve dans ſa dépopulation, dans le beſoin qu'il a de Nègres, dans le beſoin qu'ont les Colonies Angloiſes d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Bavière, des Electorats Eccléſiaſtiques, plus de cinq cents mille hommes pour ſes établiſſements d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie en 1750, 51, 52, 53, aſſure que, pendant ſon ſéjour, il arriva dans cette ſeule Ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne pour être appliqués à la culture des terres en Penſilvanie.

Il y a quelques années que la Bavière & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuſes pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suiſſe pour ſes Colonies; mais ſi la Suiſſe uſe de la même précaution que la Bavière, il eſt difficile de ſavoir où l'on pourra trouver des Colons dont on a encore ſi beſoin. Lorſque Mr. Elliot, qui a ſuccédé à Mr. de Vaudreuil dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il diſoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la Cour de Londres prit alors différentes meſures pour ſe procurer cette ſomme d'émigrants, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi elle y a réuſſi ou non.

On a ſouvent agité en Angleterre cette queſtion: *Les Colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occaſionné quelque dépopulation dans la mere-patrie?* Ceux qui ſoutenoient l'affirmative, étoient bientôt déſabuſés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit ſous les yeux. Mais ſi l'on alloit chercher les Colons en Allemagne,

il eſt bien aiſé de voir que la Métropole n'en ſouffroit rien : tandis que l'Eſpagne & le Portugal ſe ſont dépeuplés par leurs Colonies. Il n'eſt pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou ſur un vaiſſeau Eſpagnol : c'eſt juſtement faire le contraire de ce qu'il falloit faire ; mais les Puiſſances minières ſont toujours jalouſes & défiantes.

On a obſervé, dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Nègres eſclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique ; puiſqu'on eſt ſi ſouvent contraint à les recruter : la même choſe n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde ; mais il eſt certain qu'elles ne propagent pas en raiſon de leur nombre, & que la deſtruction ou la mortalité eſt parmi elles plus grande qu'ailleurs : le changement de climat, la miſère, enlèvent beaucoup d'individus ; le déſeſpoir en enlève, &, comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la manière qu'on emploie pour ſe les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils ſe vendent. Les perſonnes qui ſe croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne, leur ont ſouvent repréſenté, & même démontré juſqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils ſeroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promeſſes : ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir ; ils doivent alors ſe ſoumettre à leur ſort, ou ſurmonter leur ſort par le déſeſpoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg des Evêques auſſi intolérants que Firmian,

je ne sais pas si, après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi long-temps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce Pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des Côtes de l'Afrique, la pépinière des Cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut des Monnoies chez les Peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, qu'aucun Peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute? (*)

„ Aristipe ayant fait naufrage, nagea & aborda au „ rivage prochain : il vit qu'on avoit tracé sur le sable „ des figures de Géométrie : il se sentit ému de joie, „ jugeant qu'il étoit arrivé chez un Peuple Grec, & „ non chez un Peuple barbare.

„ Soyez seul, & arrivez par quelqu'accident chez „ un Peuple inconnu; si vous voyez une pièce de „ monnoie, comptez que vous êtes arrivé chez un „ Peuple policé. „ *Esprit des Loix. Liv.* 18, *Ch.* 16.

(*) On peut voir dans la Dissertation de Dom Pernety, aux pages 100 & suivantes, ses arguments singuliers qu'il emploie contre cette proposition.

Ainſi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoiſſoient l'uſage. Mais il convient que ces Peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoies. De tout cela, il infère qu'ils ſont ſupérieurs aux Européans; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils ſont encore barbares.

Pourquoi voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas beſoin de monnoies s'en ſervent? C'eſt juſtement parce qu'ils n'en ont pas beſoin qu'ils ſont barbares. Cela eſt ſi clair, que je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus. Le paſſage de Mr. de Monteſquieu dit tout.

Teſtis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.

Quand on ſe trompe ſur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conſéquences. Le Critique, après avoir dit des choſes ſi peu réfléchies ſur le défaut de monnoie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique mépriſent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philoſophes l'ont mépriſé : enſuite il met Socrate & Bias en parallèle avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais encore une fois, c'eſt tout confondre, c'eſt confondre la plus ſublime ſageſſe avec la dernière ſtupidité.

L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes pour les Peuples qui n'ont pas de monnoie : ils mépriſent ce dont ils ne ſauroient jouir, tout comme les bêtes; mais les objets dont ils peuvent jouir, ſoit par un effet de leur imagination, ſoit par un effet de leurs beſoins, ils

les

les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux, la verroterie, les petites clochettes, les brasselets & les colliers de rassade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce sont là les objets de leur cupidité ; c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, & une partie du Commerce de Livourne consiste en la seule rassade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses, donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils paient si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie & les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes ; mais ceux qui achètent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares mépriſoient les richesses *par un principe de philoſophie*, comme le Critique le dit, auroient-ils jamais vendu leur Pays aux Européans ? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terreins au Quaker Guillaume Pen ? qui les a eus à si bon marché, qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité, c'est parler comme Sepulveda, dans son abominable Livre *De juſtis belli cauſis adverſus Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrein ;

mais les Américains ſont-ils pour cela excuſables d'avoir vendu leur Patrie, qu'ils devoient plutôt ſe laiſſer ravir mille fois que vendre une fois? N'eſt-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour ſa Patrie? Eſt-ce donc une choſe bien commune, de mettre ſa terre natale à une honteuſe enchère? Il ne faut pas être pour cela barbare, mais ſtupide; & ſi ſtupide, qu'on rend le contract qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terreins: oui ſans doute; mais des Peuples chaſſeurs, ſuivant un calcul fort juſte, ont préciſément beſoin de huit cents arpents, là où un Peuple cultivateur a beſoin d'un demi-arpent: un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cents arpents rendent à peine en gibier: il faut donc que les Peuples chaſſeurs aient de grands terreins, & les Peuples paſteurs des terreins moins grands: les Peuples cultivateurs peuvent vivre ſur le plus petit terrein. Tout cela eſt compenſé, ou plutôt tout cela eſt réglé ſur la meſure du travail. (*)

La Compagnie Angloiſe de la Baie de Hudſon, traite année par année, dix mille peaux de caſtor, que les Américains chaſſeurs viennent apporter à ſes factories, de cent & cinquante lieues de loin: ſi ces Américains mépriſoient les richeſſes *par un principe de philoſophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils reſteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils rehauſſent le prix de

(*) Les Américains chaſſeurs, après avoir vendu tant de terrein, & perdu encore tant de terrein, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le ſont pas devenus pour leur malheur.

leur marchandise : il a été un temps où ils donnoient une peau de castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau-de-vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui savent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations le titre de *Philosophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le Compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles ; mais il admira beaucoup la boutique d'un Rôtisseur à Paris : il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le Compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philosophe :* il estimoit, dit-il, les choses utiles, & non les choses inutiles. A cela je réponds qu'un loup du Canada en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont ni méchants, ni vertueux ; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philosophes*, le soient eux-mêmes.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

RÈGLE générale : les Peuples brigands, & les Peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le Critique pense que cela est au nombre de leurs vertus ; mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les Peuples errants

ne travaillent point ; & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or comme ils voyagent ſans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils ſe logent les uns les autres, ou plutôt ils ſe prêtent mutuellement très-peu de choſe ; ce qu'ils donnent n'eſt preſque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend n'eſt preſque d'aucun prix.

C'eſt ainſi que les Moines mendiants, qui ſont cenſés ne rien poſſéder, exercent continuellement l'hoſpitalité dans tous les Pays Catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes eſt ſi grande, ou la charité à donner eſt ſi immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent conſommer ; de ſorte que tout leur ſuperflu, qui conſiſte en des choſes comeſtibles qui ne ſe conſervent point, eſt diſtribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les Couvents. La pareſſe de ces Moines entretient la pareſſe des pauvres qui ne ſont pas Moines : les uns ne travaillent point, parce qu'ils mendient ; les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reſte des mendiants. C'eſt là le mal du mal : c'eſt introduire chez les Nations civiliſées les beſoins & les reſſources des Peuples ſauvages, & encore ceux des Peuples brigands. En Aſie, où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches, de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande ſans ceſſe l'hoſpitalité : auſſi n'y trouve-t-on pas des auberges, mais des caravenſeras où il n'y a rien. C'eſt par la même raiſon qu'en Eſpagne on ne trouve pas des auberges, mais des hôpitaux preſqu'auſſi vuides que les caravenſeras de l'Aſie. Tant il eſt vrai que

l'hoſpitalité, d'un ſi grand beſoin chez les Sauvages, n'eſt qu'un manque de police ailleurs.

Les Miſſionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'eſt que l'hoſpitalité parmi ces gens-là : un Voyageur y entrera le ſoir dans une cabane, & perſonne ne s'en inquiétera ; on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y aſſeoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : perſonne ne ſe leve pour lui faire place. Quand la ſagamite & les viandes ſont cuites, on les ſert : chacun va y prendre ce qu'il veut, & mange à part, *ſua cuique menſa :* (*) le Voyageur y cherche ſa portion tout comme un autre, ſans qu'on s'en informe : après le ſouper, on ſe recouche encore autour du feu, & on y paſſe la nuit. Si l'étranger reſte un jour ou deux, on ne s'en inquiète pas encore ; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il ſéjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci eſt bien dans les mœurs d'un Peuple errant, où l'on ſuppoſe que l'hoſpitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des Voyageurs ont beſoin pour ſe repoſer : cette hoſpitalité n'eſt donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les Peuples civiliſés, les affaires pour leſquelles on voyage exigent ſouvent un long ſéjour ; chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long ſéjour : un Huron qui eſt à la chaſſe, & un Tartare qui eſt en courſe, ne s'arrêtent guères au-

(*) C'eſt l'expreſſion de Tacite *de Moribus German.*

delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Miſſionnaires ne ſauroient aſſez nous dépeindre les incommodités qu'on ſouffre en logeant chez les Sauvages : leurs mêts font bondir le cœur ; leurs huttes ſont toujours remplies d'une fumée inſupportable : le chiens y foulent les gens qui couchent à terre ; ceux qui n'ont pas encore ſommeil chantent, prennent du tabac, ou ſe font entr'eux des contes ennuyeux juſqu'à ce qu'ils s'endorment. (*) Quand il ſurvient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond ſilence, ſans avertir le Voyageur, ſans même l'éveiller : le matin il eſt bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le Hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui ſont continuellement en guerre avec leurs voiſins, ces alarmes ſe donnent ſouvent : car parmi eux il eſt preſque toujours queſtion de ſe ſurprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui ſe laiſſent ſurprendre ne réſiſtent jamais, quelque grand que ſoit leur nombre, & quelque petit que ſoit celui des aſſaillants. Parmi les Tartares on n'eſt pas ſujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car quand il y a quelque choſe à crain-

(*) Mr. Adanſon dit que les Nègres du Sénégal ſe font auſſi le ſoir, dans leurs huttes, des contes juſqu'à ce qu'ils s'endorment tous, vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet uſage en Eſpagne, & que c'eſt là l'origine de ce que les Eſpagnols nomment des *Nouvelles*, qui ſont de véritables contes à dormir debout : auſſi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* eſt ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci eſt dans les mœurs d'un Peuple pareſſeux, que le travail n'endort pas, tout ceci doit auſſi être dans les mœurs des Sauvages.

dre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les Peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivières; & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons : *Ils préparent*, dit-il, *une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une feve, ils ne sentent plus de faim ni de soif.* (*)

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espèce de truffe noire & ronde, dont les Ecossois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecossois n'est que le *Lathyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espèce de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous

(*) Voyez *Jean Xiphilin, à la traduction du Président Cousin. Pag.* 408.

les temps & dans tous les Pays, les mêmes beſoins & les mêmes reſſources.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

Le Critique a beaucoup diſſerté ſur les mots numériques : (*) il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'eſt pas, dans les Américains, un effet de leur ſtupidité, comme l'Auteur le dit : il prétend enſuite que ces Peuples font de grands comptes en ſe ſervant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment eſt-il poſſible qu'il n'ait pas mieux ſaiſi le point de ma difficulté ? qui ſe réduit à ceci.

Les Américains ne ſavent compter juſqu'à vingt ſans employer continuellement des ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer aux idées des valeurs.

Les Peuples de notre Continent comptent des millions ſans employer des ſignes matériels.

Otez à un Américain ſes inſtruments, & il ne ſaura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets ſenſibles juſqu'à la millième unité ; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de ſenſations.

Le Critique s'imagine que la difficulté ne concerne

(*) Dans ſa Diſſertation, depuis la pag. 98 juſqu'à 102.

que le défaut de mots; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions; & cela eſt ſi clair, que, ſi ces Barbares avoient eu des notions préciſes des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, auſſi-bien que nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'enſuit qu'ils n'ont pas eu les notions requiſes pour cela. C'eſt une véritable ſtupidité.

Le Critique s'imagine encore que nous aurions pu nous paſſer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puiſqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au-lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, ſi nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut néceſſairement des termes; ſans quoi on ſeroit réduit à employer ſans ceſſe les ſignes matériels, & alors nous n'aurions ſur les Sauvages aucune ſupériorité. Mais comme nous avons cette ſupériorité ſur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas diſputer ſur des choſes inconteſtables.

Le Critique s'imagine encore pouvoir juſtifier les Américains, en aſſurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix ſignes, ou dix notes d'Arithmétique écrite; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous ſervons, puiſque nous avons des mots numériques pour compter une ſomme quelconque; & que les Américains n'ont pas des mots numériques. La différence qu'il y a entre eux & nous, eſt telle, qu'ils doivent chiffrer lorſqu'ils comptent juſqu'à vingt, & que nous comptons ſans chiffrer: nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons; car hors de l'opération du calcul,

nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres, que les Anciens avoient déja observé que la progression décuple, que toutes les Nations policées de notre Continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été sitôt perfectionnée, & les mots numériques sont si anciens, qu'aucun Auteur n'a jamais su ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens Livres que nous connoissions, & qui est indubitablement le *Shastah*, (*)

(*) *Paar* mille, *Lac* cent mille, Dix *lacs* million. *Paar par Paar* mille de mille. *Suttec foque* période de 32 *lacs*; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Hindous*, par Mr. Alex. Dow, aient non-seulement attaqué l'antiquité de ce que Mr. Dow nomme le *Schaster*, mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général; en soutenant qu'ils n'ont reçu leur philosophie que des Grecs, & que leur Législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ere. Tout cela est vrai, disent-ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un Peuple fort célèbre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone: ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces Savants-là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la première fois que du temps de Pythagore; c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grec-

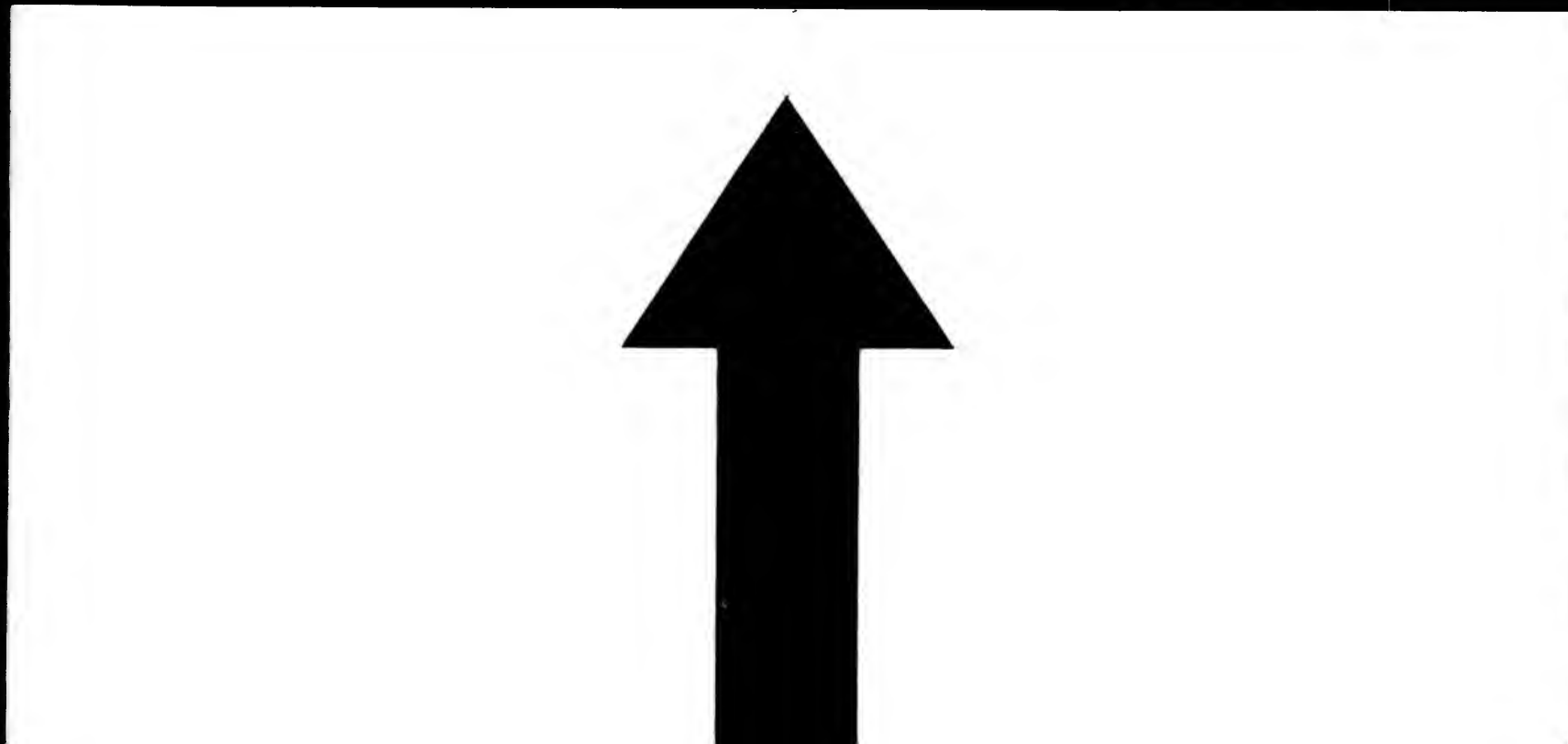
on trouve déja des mots numériques, portés au-delà du terme de *million* dans la progreſſion décuple; pendant que les Américains n'ont pas encore des mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*, dans la plupart des Provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de Mr. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernety, trop légérement: mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui ſoient plus ſûres? Non ſans doute: il n'a fait aucune, & il parle de tout ceci comme aveugle des monnoies, ſans connoître ſeulement le point de la difficulté.

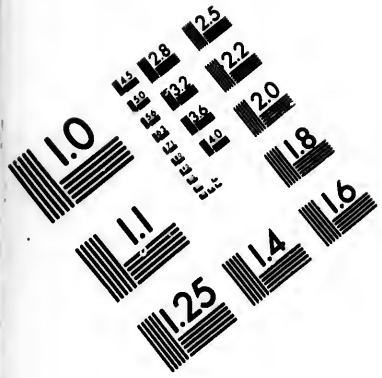
On a prétendu que la progreſſion décuple, quoique généralement ſuivie, n'eſt cependant pas celle qu'il falloit ſuivre; parce qu'elle ne renferme que deux diviſions; tandis que la progreſſion par douzaine contient quatre diviſions par 2, 3, 4, 6. Il eſt ſûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul; mais l'avantage en lui-même n'eſt pas aſſez grand, pour que jamais aucun Peuple ait été tenté de changer pour cela

---

que venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnoſophiſtes ſe tenoient déja ſur un pied, & regardoient le ſoleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces ſpéculations-là des Grecs.

Quant au Légiſlateur des Indiens, on voit clairement que les Savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ere; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il eſt étonnant qu'on ne ceſſe en Europe de diſputer aux Orientaux leur antiquité, & d'attaquer l'authenticité de leurs Livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe, en 1762, Mr. Brucker les attaqua comme des Livres apocryphes, ſans les avoir jamais vus. Au reſte, les Zends ſont bien plus modernes que le Shaſtah.





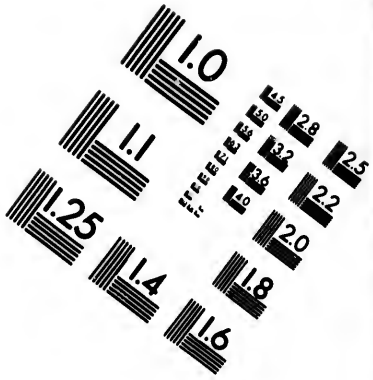
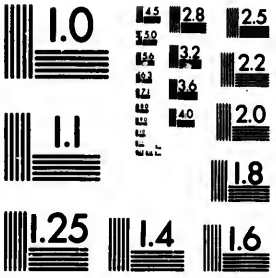
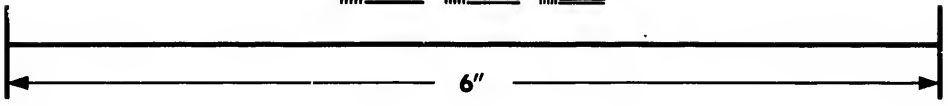
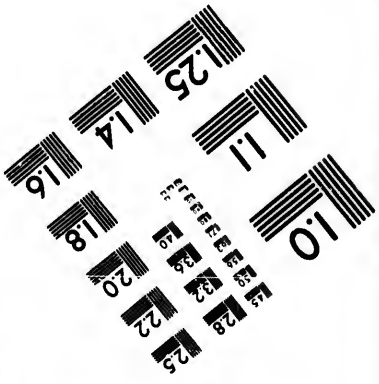


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ſa progreſſion ; ce qui ſeroit même, à ce que je crois, impoſſible.

Le Critique, ſoit par inadvertance, ſoit par quelque motif particulier, aſſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a dit que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, ſe ſervent des doigts des mains & des pieds.* Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philoſophiques :* l'Auteur ayant fait, avant que de commencer ſon Livre, quelques recherches ſur l'état de l'Arithmétique chez différentes Nations ſauvages, n'en a pas découvert une ſeule qui eût la progreſſion par vingtaine : il n'y a pas non plus, dans le Monde entier, un Peuple policé qui ſe ſerve de cette progreſſion-là ; preuve manifeſte que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds : car en ce cas, au-lieu d'avoir la progreſſion par dixaine, on auroit partout adopté celle par vingtaine. Si dans une Iſle fort éloignée du Continent, il eût exiſté une race d'hommes ſexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progreſſion par douzaine.

Le Critique ſe trompe encore, lorſqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'eſt pas vrai que ces inſtruments ſoient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas ſur le champ, ſoit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette eſpèce de regiſtre de bois : on ne peut marquer le ſigne de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton ſont exactement jointes : ſinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir ſur la moitié de ſa taille plus d'articles que

l'acheteur ; & c'eſt juſtement pour prévenir cette fraude, qu'on ſe ſert de ces inſtruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le milieu, & qu'on rejoint enſuite pour voir ſi les traits ſe rapportent avec juſteſſe, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent auſſi à l'égard des paſſeports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne ſont pas en guerre. Le paſſeport de la Hollande avec Alger, a long-temps été un vaiſſeau avec tous ſes agrêts & tous ſes cordages : on coupoit cette eſpèce d'eſtampe par le milieu ; le Corſaire en avoit une moitié, & le Marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faiſoit que joindre les parties coupées, pour voir ſi les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, ſe réuniſſoient. Les Algériens ne ſachant pas lire les écritures Européannes, & les Européans ne ſachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler ; & cette méthode eſt, ainſi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le Critique a donc eu tort de citer ces inſtruments comme des inſtruments de calcul : je ne ſais même comment l'idée a pu lui en venir ; & pour rendre l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pouſſer le calcul à des millions ; comme s'il étoit ſurprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons ? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur ſe ſervent entr'eux des mots numériques : l'un pour énoncer le total de la

dette, & l'autre pour énoncer le total du payement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable, si le besoin où sont les Américains de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des Arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur Pays.

CETTE manière de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'Auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de Villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate, dont voici encore une fois les termes:

Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens qui [illegible]orme de Ville: Cusco étoit la seule. (*)

Mais, dit le Critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui assure qu'il y a eu, dans ce Pays, une Ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui, par son emploi, étoit obligé

(*) *Chapitre IX. T. I.*

de connoître toutes les habitations du Pérou ; puisqu'il y devoit lever le tribut, à un Voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes Villes dont on ignore le nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce Pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette Ville, longue de cinq lieues, entre Callo & Lima ? Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilasso, qui auroit dû la connoître ne l'a pas connue, & cependant il étoit né au Pérou ; c'est comme si un Normand n'avoit jamais ouï parler de Rouen : Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si, à tout cela, on ajoute qu'Acosta n'a pas connu cette Ville, plus grande que Paris, entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme, qui cultivoit des Sciences utiles ; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les Ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césaréens*, & de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'Histoire naturelle.

Quand le Critique parle des Arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera ſans doute qu'ils étoient à de certains égards bien ſupérieurs aux Iroquois ; mais ſi on les compare aux Peuples de l'Europe du ſeizième ſiècle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni induſtrie, ni arts, ni ſciences. Ils ne ſavoient ni lire, ni écrire : ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer ; *mais*, dit le Critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé ?* A cela je réponds, qu'il faut être peu verſé dans l'hiſtoire du Pérou, pour faire de telles objections : voyons donc ſi les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilaſſo.

„ Les Indiens du Pérou n'avoient point de con-
„ noiſſance dans les arts, & ſe trouvoient privés de
„ pluſieurs choſes néceſſaires à la vie : ils avoient beau-
„ coup de forges, où l'on travailloit ſans ceſſe ; cepen-
„ dant ils mettoient mal en œuvre les métaux. Quant
„ au fer, ils en avoient pluſieurs mines ; mais ils ne
„ ſavoient pas en faire uſage ; au-lieu d'en faire des
„ outils, ils en formoient des pierres fort dures. „ (*)

Ils avoient donc du fer ; mais ils étoient ſi éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient juſqu'au moyen de le purger de ſes ſcories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte : car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des maſſes de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand uſage que les cailloux ordinaires.

Si

(*) *Chapitre VI. T. II. Pag.* 60 & 61.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espèce de société, n'aient pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver : car toutes les Nations de notre ancien Continent ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger ; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer, sans pouvoir le fondre ; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre Continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet Art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la Tradition sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siècle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les Peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre : non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier ; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'exis-

tence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivières, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrèce, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivières avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils aient été quelque chose de plus que sauvages : aussi toutes les peintures que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espèce humaine puisse être réduite; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siècle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses; & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guères, dans le Pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les Peuples : cela eſt abſolument abſurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur ſiècle de cuivre.

Les Chinois connoiſſant déja le fer & la caſtine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorſque de certains Peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur ſiècle d'or. Hérodote aſſure que de ſon temps il y avoit une immenſe quantité d'or dans ce Pays qu'il appelle le Nord de l'Europe : (*) ce qui ſeroit étonnant, ſi Hérodote avoit été bien inſtruit ; mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Eſpagne, qu'il ne connoiſſoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries, qui, en raiſon du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laiſſent pas de rendre ; mais c'eſt une mauvaiſe occupation.

J'eſpère qu'on me pardonnera cette longue digreſſion. Je reviens aux Péruviens. Si le fer ſeul leur eût manqué, & que l'eſprit & l'intelligence ne leur euſſent pas manqué, ils ſe ſeroient élevés, indépendamment de ce ſecours, à un certain point dans les ſciences ; mais leur peu de progrès dans les ſciences eſt atteſté par le défaut des mots néceſſaires pour exprimer les notions morales & métaphyſiques : ainſi que leur peu de progrès dans la légiſlation & la police, eſt atteſté par le défaut de la monnoie.

(*) *Libro III.*

Si, après tout cela, on considère l'état des arts & des sciences chez les Peuples de l'Europe & de l'Asie au seizième siècle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux Nations policées de notre Continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son Livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits favorables aux Péruviens. (*) Je réponds que cela n'est pas vrai; & d'ailleurs, quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoient ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots dans leur langue pour exprimer l'*espace*, la *durée*, la *matière*, &c. & qu'ils ne savoient compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphère, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient néanmoins infiniment plus

(*) Je ne conçois rien aux imputations du Critique : il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce Peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une Nation aussi abrutie que les Péruviens. Ou le Critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'Ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc, si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus ? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

ſtupides, infiniment moins induſtrieux, infiniment moins inventifs que les habitants de notre hémiſphère, qui ſavoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui ſavoient encore mieux qu'eux, ces choſes mêmes qu'ils ſavoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallèle ces deux eſpèces d'hommes, puiſque tout l'avantage eſt d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureuſement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foibleſſe, ni tant de courage contre tant de puſillanimité. En vain le Critique ſe tourmente-t-il à objecter ſans ceſſe que les Américains devoient ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fuſils, nos canons, nos vaiſſeaux de guerre, nos fortifications, nos méchaniques. Oui ſans doute, c'eſt préciſément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européans. Ainſi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on eſt parti; & la difficulté conſiſte toujours à ſavoir, pourquoi les Peuples de notre Continent avoient tant d'induſtrie, pendant que les Américains en avoient ſi peu, ou preſque pas du tout. Or comme la difficulté eſt toujours la même, la ſolution eſt auſſi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'eſpèce humaine, ce qui étoit poſſible aux Européans, étoit impoſſible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus, dans leurs canots, attaquer l'Eſpagne, comme les Eſpagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes euſſent été exterminés juſqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les Ecrivains Eſpagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mé-

morable, le plus grand événement de l'hiſtoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand enſuite ils ont réfléchi à la foibleſſe où l'Eſpagne ſe trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & & exécuta ſes immenſes conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des cauſes ſurnaturelles : ils ſemblent n'avoir plus admis la puiſſance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agiſſoit que de la deſtruction de quelques Monarchies, ils n'en ſeroient pas ſurpris, diſent-ils; mais que quelques Européans aient conquis & conſervé juſqu'aujourd'hui ſous leur joug une moitié du Monde, cela n'eſt pas, ſelon eux, dans l'ordre des événements que nous connoiſſons depuis que l'hiſtoire eſt écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui ſans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une ſeule fois, & en ce ſens il n'eſt pas dans l'ordre de ceux que nous connoiſſons; car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puiſſe oppoſer ou comparer ſeulement à la découverte du nouveau Continent? Mais d'un autre côté, il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes ſeroient innocents; & la Divinité coupable : comme ſi ce n'étoit pas une abſurdité impie de croire que le Ciel eût inſpiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez ſur le Trône enſanglanté de Montezuma, par une ſuite de crimes ſans exemple. C'eſt encore une autre abſurdité, de ne pas s'étonner de la deſtruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la deſtruction d'une moitié du Monde.

Il faut obſerver que les Peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou abſolument aucune, à la découverte du nouveau Monde ; & cependant ils ſont parvenus aujourd'hui au plus beau ſiècle dont leur hiſtoire faſſe mention depuis *Thuiſton* & *Man* : les arts & les ſciences y fleuriſſent à l'envi ; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Bréſil, n'ont pas fait fleurir les arts & les ſciences en Eſpagne & en Portugal : ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaiſe conduite de Philippe II. Cet homme dépenſa d'une manière inconcevable, des richeſſes inconcevables : il pouvoit tout créer chez lui, & il détruiſit tout : l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des ſciences actuellement ſubſiſtantes en Europe : s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'eſt que grand & maſſif, il ne ſeroit reſté en Eſpagne aucune trace des tréſors qu'il diſſipa, ſans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après ſa mort, la foibleſſe de l'Eſpagne alla en augmentant juſqu'en 1681 : cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ſes Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou ne put plus payer ſes domeſtiques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ſes gages pendant deux ans, déſerta le Palais de Madrid, & il n'y reſta pas même un ſeul Palfrenier pour panſer les chevaux : la table des Gentilshommes, qui eſt la ſeule que le Roi Catholique entretienne, manqua abſolument : la Reine n'avoit ni argent pour payer ſes domeſtiques, ni pour faire des aumônes ; ce qui, dans un Pays ſi pauvre, eſt d'un auſſi grand beſoin que l'hoſpitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter

ſur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne reſtoit dans cette détreſſe, que de faire un Auto-da-fé, & on en fit un, en 1682, dont les Juifs d'Eſpagne ſe ſouviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'hiſtoire des richeſſes entre les mains d'un Peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresſe de Cuſco.

A ENTENDRE parler Dom Pernety, il ſemble que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à traveſtir la vérité dans les moindres choſes, ainſi que dans les plus grandes : comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du Lecteur ſur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces maſures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire ſeroit inutile ; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne ſauroit voir, il faut en conſulter le plan : ainſi je ſupplie le Lecteur de jetter un coup d'œil ſur le plan de ces décombres, que Mr. de la Condamine a fait inſérer dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. On verra que les Moines du Pérou, trop pareſſeux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens

Péruviens : ils ont même bâti dans celui d'Atun-Cannar, une eſpèce d'Auberge ou de Ferme; mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe reconnoître encore l'ancienne ſtructure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu aſſez d'eſprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'eſt pas encore content du plan de Mr. de la Condamine, on pourra conſulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilaſſo, après avoir parlé long-temps de la forteresſe de Cuſco, que Pizarre prit ſans tirer un coup de fuſil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresſe, mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité; car l'exécution en paroît impoſſible, même avec tous les inſtruments & toutes les machines connues en Europe : auſſi pluſieurs perſonnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cauſe de la familiarité que les Indiens avoient avec les démons; & je ne ſuis pas fort éloigné de ce ſentiment.

Il me paroît après cela, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a eu des raiſons pour ſe défier de tous les Hiſtoriens qui écrivent de cette manière-là; car cette manière d'écrire pourroit perdre un homme dans l'eſprit de tous ſes Lecteurs.

L'Hiſtorien le plus véridique & le plus raiſonnable que j'ai conſulté, dit que, dans cette forteresſe de Cuſco, on voyoit des pierres dont les plus groſſes pouvoient peſer depuis 25 juſqu'à 30-000 livres. Or, la manière qu'emploient les Péruviens pour tranſporter

ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poétique.

Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus Inciderit.

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instruments pour découper les rochers en éclats ou en quarreaux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne devoient l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne sais ce qu'il y a d'admirable : l'industrie consiste à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté ; dès qu'elle eut penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre ; au point qu'ils la laissèrent rouler dans une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes ; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore dans ce récit une exagération puérile ; car enfin trois mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre, ne me paroissent pas des choses bien communes : hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'é-

souffèrent à force de s'embarraſſer les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au tranſport d'un gros caillou, que quelques Européans auroient charié ſur des rouleaux avec des cabeſtans. Ainſi la ſtupidité de ces Indiens eſt bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient abſolument inventé aucune machine pour faciliter le tranſport des pierres : tandis que, dans notre Continent, on faiſoit voguer ſur la Méditerranée le plus grand des obéliſques qu'il y eût en Egypte, (*) & qui peſoit, à ce que dit Kirker, un million trois cents dix mille quatre-vingt quatorze livres. On aſſure qu'on va tranſporter à Pétersbourg, pour le piédeſtal de la ſtatue de Pierre I, une pierre qui pèſe deux millions, trois cents mille livres : ſi cela eſt vrai, je crois que c'eſt la plus groſſe qu'on ait employée en Europe : car Perrault dit qu'une des plus groſſes qu'il ait fait élever, eſt celle de la façade du Louvre, & qui ne pèſe pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des méchaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilaſſo en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de ſe ſervir de gros cailloux que leur poids ſerroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas

(*) C'eſt celui de St. Jean de Latran : l'Empereur Conſtance l'avoit fait venir à Rome, comme on le ſait, par Marcellin, & par l'inſcription trouvée ſur cet obéliſque.

... At Dominus Mundi Conſtantius, omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere juſſit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti.

leurs bâtiments fort haut, & c'eſt parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont réſiſté aux tremblements de terre qui ont renverſé les maiſons des Eſpagnols : la terre y eſt dans une agitation preſque continuelle, & les moindres ſecouſſes ſuffiſent pour briſer les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Veniſe, d'où les Eſpagnols tiroient leur verre ſoufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture eſt dans ce Pays-là impoſſible, mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.

Je n'avois pas prévu que, pour prouver l'induſtrie & l'eſprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple, le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait ſur la rivière d'Apurimac, ſous le règne de Mayta-Capac, quatrième des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce Peuple a eu beaucoup d'induſtrie, & *qu'il pourroit même nous diſputer l'avantage ſur bien des choſes*; (*) *puiſqu'il a fait un pont de cordes ſur une rivière.* Quand on paſſe ſur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble : donc un pont de cordes eſt un ouvrage d'architecture bien

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique. Pag.* 106.

ſupérieur à un pont de pierres : donc les Péruviens ont eu de l'induſtrie. Il n'y avoit pas un ſeul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte : donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin, & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes ; mais c'eſt qu'ils manquoient de cet eſprit d'invention qui caractériſe les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes ſont de véritables chefs-d'œuvre : on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en ſe couchant ſur le ventre, & en marchant à quatre pattes : il eſt vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a beſoin que de ſe courber un peu ; car les Caraïbes ſurpaſſent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu grandes, & cependant ils ne les font pas encore auſſi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût paſſer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut ſavoir qu'il leur étoit abſolument impoſſible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes ; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu preſqu'impraticable. Cependant, comme leur Pays eſt tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes ſi tortueuſes, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit paſſer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour paſſer ces rivières, qu'on trouvoit à chaque pas devant ſoi, & qu'il falloit traverſer encore, après les avoir traverſées déja

tant de fois. Or, voici par quelle gradation de découvertes les Péruviens parvinrent enfin à faire une espèce de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivières à la nage, & ceux qui ne savoient pas nager se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux : de ces roseaux, on parvint aux calebasses évuidées; on en attachoit plusieurs ensemble : celui qui vouloit passer l'eau devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine : de ces calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs : des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois : des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre, une longue corde filée d'écorces d'arbres, où de ces osiers qu'on nomme des lianes : à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendit un grand panier qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient passer la rivière, se mettoient au nombre de trois dans ce panier : les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrents du Pérou, où toute autre Nation que les Espagnols feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes employeroit une année à passer une rivière, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble; de sorte qu'en y mettant des claies

en traverſe, un homme pourroit y marcher droit. Or c'eſt cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui ſur l'Apurimac; non qu'elle ait ſubſiſté depuis Mayta juſqu'à nos jours, mais elle ſe trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis plus de mille fois. Telle eſt la pareſſe des Eſpagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des ſiecles. On comprend que la ſeule peſanteur des cordes, courbées vers le milieu de la rivière, fait reſſembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la ſeule peſanteur des cordes les uſe en très-peu de temps; & pour peu qu'une des maîtreſſes cordes ſoit ſur le point de ſe caſſer, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui ſont au nombre de cinq; de ſorte que ſi trop de perſonnes vouloient paſſer à la fois, le pont pourroit ſe rompre en cinq endroits; car les claies ne cèdent pas, mais bien les attaches: le plus grand danger eſt toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune eſpèce de voiture ne peut y paſſer.

Le Critique, avant que de donner une deſcription très-ſuperficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la ſorte: *Je ne ſais en effet ſi nous oſerions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non ſans doute, les Européans n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, auſſi long-temps qu'ils ſauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choſes d'une manière ſi bizarre, & s'éloigner ſi fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

Le Critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une manière admirable. De tout cela il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronèse; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles Artistes; & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos Brodeurs, & surtout au célèbre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallèle avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce : si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thevenot*, *in-folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répète : les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du dessein. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un Particulier. Le nouveau monde est une terre ingrate pour les beaux Arts, &

& ce n'eſt certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvres. Cependant je ne nie pas au Critique que les Caraïbes ne ſachent faire des paniers de joncs, & tirer la pulpe des courges, pour s'en ſervir en guiſe de bouteilles : je ne nie point que des Curieux ne puiſſent avoir dans leurs cabinets de petits vaſes travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achète des Moines de Cuſco, qui paſſent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des Curieux renferment auſſi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme Idoles de la Lapponie : on voit par la relation de Mr. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France : les cabinets de quelques Curieux renferment auſſi des marmouſets de terre cuite, faits par les Tunguſes, & de petits chauderons de pierre ollaire faits par les Groenlandois. Enfin un homme peut raſſembler toutes les curioſités qu'il juge à propos ; mais il ne s'enſuit point que les Péruviens euſſent quelque idée des beaux Arts, parce qu'ils ſe ſervoient de gobelets à deux anſes pour boire la chica. (*) On recherche les monuments des Peuples groſſiers pour les faire contraſter avec les monuments des Peuples induſtrieux, & cet amuſement eſt déjà une eſpèce d'étude, d'où il peut réſulter quelque utilité.

Le Critique aſſure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique font de très-bonnes Cartes géographiques & topographiques ; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en ſont pas moins exactes, ni moins fidelles ; parce que les diſtances y

(*) Voyez la *planche XVI du Voyage au Pérou de Don Juan.*

ſont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, ſans examiner le moins du monde ſi un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs & les Miſſionnaires qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclairciſſements ſur la ſituation de l'intérieur du Pays, que ce qu'ils en diſoient de bouche : d'ailleurs ils ne ſavent point aſſez deſſiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur ſavoir en ce genre ſe borne à graver, d'une manière extrêmement groſſière, ſur des écorces d'arbres, des eſpèces de figures de caſtor, de tortue, de renard, &c. Ces emblêmes ſervent à diſtinguer les hordes : j'ai vu des perſonnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord euſſent de ces eſpèces d'armoiriés; mais cela n'eſt pas du tout étonnant : car il faut bien que des Tribus continuellement en guerre, ſe reconnoiſſent à de certains ſignes, comme en ont auſſi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européannes n'aient pris leur origine en Allemagne, où les mœurs & les uſages avoient tant d'analogie avec ceux des Peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & de la Scythie. Les premiers Francs qui pénétrèrent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles; mais comme ils ne deſſinoient guères mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lis, ſans cependant beaucoup changer la forme d'abeille, qu'on y reconnoît encore bien ſenſiblement. Il étoit naturel que des Barbares, qui ſortoient de leurs forêts comme un eſſaim,

& qui avoient un Chef ou un Roi, prissent pour leur emblême des abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

Le Critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui sans doute, l'Auteur l'a ignoré ; & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls Peuples de l'Amérique qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissemen. où végétoit le reste des Indiens occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des Ecrivains instruits.

Le Critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses : il ne cite aucun Auteur ; & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët, & tant d'autres Historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui aient écrit au siècle passé. (*)

(*) Son *Histoire Naturelle & Morale des Antilles*, de l'édition de Paris 1658, est remplie d'exagération & de récits romanesques ; ce qui n'est pas étonnant, quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne savoit ni latin, ni grec ; & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes, ni les animaux.

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la République des Lettres. On a inséré dans les premières éditions du Moréri un extrait de Rochefort ; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le Critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation : cependant il ne sait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore, ou si elle a été détruite ; ce qui n'est pas surprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé : j'en appelle ici au témoignage de tous les savants : j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Floride ; dont ils ont publié des relations en 1766 : (*) ils connoissent encore depuis très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette Colonie si célèbre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de cet établissement commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages : aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks, aux-

(*) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction Françoise de cet Ouvrage en Hollande.

quels ils reſſemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampous*, ou des braſſelets de coquilles; ils ſont comme eux diſtribués en petites hordes, ſoumiſes à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraouſtis*; mais il y a bien de l'apparence que ce mot eſt auſſi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui ſe nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préfèrent tellement la chaſſe à l'agriculture, qu'on eſt obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte auſſi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces Peuples ſe ſervent, dans leurs maladies, de l'infuſion des feuilles de la Caſſine, ou *Cacina Floridianorum* des Botaniſtes, & qui paroît être une eſpèce de ſureau; au point que je doute que ce ſoit réellement un meilleur ſudorifique que notre ſureau commun. (*)

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelque-

(*) Mr. Ludwig, dans ſes *Definitiones generum Plantarum*, N°. 160, range la Caſſine, qu'on appelle auſſi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulières; & Mr. Linnæus, dans ſa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une eſpèce de ſureau. On s'en eſt ſervi en Europe, mais ſes vertus n'ont guères répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximènes. Les Anglois de l'Amérique lui préfèrent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de tranſplanter des Théyers dans leurs Colonies; mais on aſſure qu'ils n'ont pas pris, & ils ſont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

fois ces cabanes d'une paliſſade, & cela s'appelle un Village; car il n'y a jamais eu de Ville dans toute cette partie de l'Amérique avant la fondation de Charlestown, comme on peut aiſément s'en convaincre en conſultant les plus anciennes cartes : car les différents établiſſements que les Eſpagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuſe expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des Hameaux. Celui de St. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui, accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Eſpagnols, & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en proceſſion viſiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, ſurvenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiſeaux, comme l'on fait dans l'Egliſe de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tiſſu de fables, auxquelles la relation de ce Briſtock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainſi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition ſur les anciennes viciſſitudes phyſiques; mais les eaux d'un lac ne peuvent occaſionner un déluge aſſez mémorable, pour qu'on en conſervât le ſouvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'hiſtoire de cette Nation : car tout le reſte reſſemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la Ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des

Sevarambes, & sur-tout de la République des Australiens, imaginée par cet ennuyeux Romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens un Temple, tout de cryſtal, & preſqu'auſſi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linſcot appelle des barbares ſans mœurs comme ſans religion; (*) & qui, au-lieu de Prêtres, avoient des Sorciers, que les relations nomment indiſtinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'obſerverai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer que la deſcription d'un Temple; ce ſujet eſt pour le vulgaire des faiſeurs de relations, ce que la deſcription d'une tempête eſt pour les Poëtes. Que n'a pas dit Garcilaſſo du Temple de Cutachiqui dans la Floride? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page, de ce Temple de la Louiſiane où l'on gardoit le feu ſacré? Et cependant on ſait, à n'en point douter, que tout cela eſt fabuleux, de l'aveu même de Mr. du Mont. Ce prétendu Temple de la Louiſiane étoit une cabane; & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu ſacré; & malheureuſement cette mépriſe a été conſignée dans un Livre que je ne nomme pas par reſpect.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir que les Apalachites manquoient d'inſtruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impoſſible de *creuſer dans le roc*, (**) un appartement long de deux cents pieds,

(*) *Traduction de Linſcot. Cap. I. Pag.* 72.

(**) Ce ſont là les termes du Critique à la page 25. Tant il eſt vrai qu'en compilant des relations ſuſpectes, il faut

& large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes les excavations qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. Mr. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Londres, un savant Mémoire, dans lequel il explique de la manière la plus claire l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que Mr. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Bristock, qui en bâtissant son Temple, n'avoit pas pensé au défaut du fer; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le Critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les Côtes de ce Pays, qu'on appelloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une Monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

examiner au moins si ce que ces relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or, creuser dans le roc sans instruments de fer, cela est surnaturel.

1. Ribaud & ſes compagnons reſtèrent ſur les Côtes, & n'oſèrent même s'en éloigner.

2. Ces Côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un Pays plus ſauvage; au point qu'on ne put y amaſſer aſſez de vivres pour en charger un ſeul navire, qui reporta la colonie Françoiſe affamée en Europe.

L'expédition de René la Laudonière fut auſſi extrêmement malheureuſe: la diſette perſécuta conſtamment les François, errants ſur les Côtes depuis la rivière May juſqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti ſon fortin ſur la plage ſeptentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtiſſant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François, abattus par la famine, ne purent réſiſter à une poignée d'Eſpagnols, qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudonière & de Dominique Gourgues, la France ne voulut abſolument plus entendre parler de ce Pays, ni équiper une ſeule barque pour s'en mettre en poſſeſſion; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de forces que l'Eſpagne y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoiſſoit alors *aucun Traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune poſſeſſion légitime d'aucune Puiſſance*, au-delà du premier Méridien, que les Géographes Eſpagnols faiſoient paſſer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI. (*)

(*) Les Eſpagnols avoient encore des raiſons particulières pour placer le premier Méridien aux Açores, au-lieu de le placer aux Canaries; & ils faiſoient accroire que la bouſſole ne décline pas ſous le Méridien des Açores, ce qui eſt

Quand au milieu du dix-septième siècle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Briſtock, ou par Rochefort. Ce Pays étoit dans le plus grand délabrement : les Eſpagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laiſſé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninſule de la Floride, & même la Floride Françoiſe, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants; & tout étoit rempli de gibier comme dans un Pays neuf : la quantité des ſerpents & des bêtes venimeuſes égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le Critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653; puiſqu'en 1662, époque de l'arrivée de la Colonie Angloiſe, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chaſſe.

Je me ſuis apperçu que le Critique cite à chaque inſtant les *Diſſertations* de Gueudeville, ce Moine defroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner ſa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que, quand on veut connoître l'hiſtoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux; & non pas citer Gueu-

abſolument faux : car elle décline par-tout. Au reſte, on continua en France à adopter la poſition du premier Méridien à la mode des Eſpagnols, juſqu'au règne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il eſt ſérieuſement défendu à tout Géographe, faiſeur de cartes & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il ſeroit difficile de trouver des Mappemondes Françoiſes où cela ne ſoit obſervé.

deville, dont l'*Atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, & sur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par MM. de Lisle, Danville, Green, & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par *Dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

On accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds, que quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé que cette chose existe, & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants : il a même plus de motifs qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut ; mais ceux qui ont lu l'histoire des *Toupi* de la Grèce moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'Isle de Santorino, & sur-tout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractère, & des milliers de témoins, venir à Vienne, *jurer sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*.

Si bientôt on n'amène pas des Géants de la Magellanique en Europe, le Peuple même n'y croira plus:

Nec pueri credent; & au bout de cinq ou ſix ans on en parlera auſſi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, alarmé, effrayé une grande partie de l'Europe; & c'étoient des farfadets, ou tout au plus des chauve-ſouris. Auſſi les Naturaliſtes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la chauve-ſouris Aſiatique.

Le Critique, qui n'a point vu de ces Géants, n'eſt pas peu embarraſſé lorſqu'il veut démontrer leur exiſtence par de vains raiſonnements. L'embarras où il s'eſt trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection ſuivante.

S'il y avoit une race giganteſque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le Critique ſe fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On aſſure que le Pere Delrio ſe mit un jour ſi fort en colère contre un homme qui avoit nié l'exiſtence des Démons, qu'on fut obligé de le ſaigner, de peur d'accident. Il faut diſcuter ces ſortes de choſes avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le Critique rapporte que Mr. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiſte, ni Naturaliſte, mais un très-habile Marin, ayant trouvé ſur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant*, *haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caiſſe; (*) mais au-lieu de rapporter cette caiſſe en Europe, il la jetta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva: un Evêque Eſpagnol, qui ſe trouvoit préſent, aſſura

(*) Diſſertation du Critique, pag. 71.

qu'on ſavoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes quand on mettoit des os de Géant dans une caiſſe, & qu'alors il n'y avoit d'autre remède que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-deſſus l'Evêque Eſpagnol mourut, & on le jetta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte ſeroit vrai dans toutes ſes circonſtances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupède, à quelque cheval, ou à quelque taureau. Le Marin Guyot n'étant pas Anatomiſte, a pu ſans doute ſe tromper ſi groſſiérement; puiſque Turner, qui étoit Chirurgien, ramaſſa, dans le Bréſil, quelques oſſements qu'il prit pour les débris d'un ſquelette humain giganteſque: mais lorſqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on ſe convainquit qu'ils avoient appartenu à un quadrupède.

Je demande après cela à tout homme judicieux, ſi le conte de Mr. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque choſe, quand même il ne ſeroit pas faux dans toutes ſes circonſtances.

Combien de perſonnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des ſquelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les Savants ſont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des ſquelettes humains, ſont des reſtes de grands animaux terreſtres ou marins.

Quand on lit l'Hiſtoire, on trouve des traditions ſur l'exiſtence d'une prétendue race giganteſque, dans preſque tous les Pays du monde; & même, dit Mr. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Theſſalie, de l'Iſle de Crete, & ſur-tout de ceux de la Paleſtine, qui étoient tous ſexdigitaires, à ce qu'aſſure le ſavant Mr. Huet, qui n'a jamais rêvé?

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, après être entré dans de longues diſcuſſions ſur les grands os foſſiles qu'on rencontre preſque par-tout en creuſant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition ſur l'exiſtence des Géants, ſi univerſellement adoptée. Cependant n'eſt-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os foſſiles, qui étoient auſſi connus aux Anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36e Livre de Pline, où il traite de l'ivoire foſſile, & de ce qu'il appelle les pierres oſſeuſes, *lapides oſſei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcaſſes des quadrupèdes & des cétacées. Il falloit donc néceſſairement que cette tradition ſur les Géants ſe répandît par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuſeront vraiſemblablement jamais; & en effet, on ne voit pas qu'ils aient jamais creuſé fort avant, au point qu'on peut aſſurer qu'il

n'y a nulle part au monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

On a amené en Europe, en différents temps, des Nègres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs Outangs, une femme de la Côte de Melinde, des Diables de Tavoyen, ou des Lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Slamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinoceros, & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on sait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliothèque du Vatican, à la traduction de certains Livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Négresse, prétendue hermaphrodite, & plusieurs éléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit du temps des Romains, des hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a

fait voir des singes-Belzébuts, des Casoars, plusieurs Autruches, un Brésilien infibulé, deux Groenlandois, qui, à ce que dit Crantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Paresseux ou des Ais, des Opossums, des Fourmilliers empaillés, une fille Patagone qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des ânes rayés du Cap, des caméléons, des crocodiles, des serpents à sonnettes, des serpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amène : plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du règne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux Curieux, au Public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde? non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du Public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps:

or

or l'espèce de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique : on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout-à-coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon : aussi-tôt le grand chemin qui conduit à Plimouth fut couvert d'une foule de Curieux, qui, dans leur impatience, prétendoient aller au-devant de ce monstre du nouveau Monde; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le Public; & les Curieux retournèrent chez eux sans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois, qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisième s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincère Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts & bien déterminés pour terrasser un seul de ces Patagons : encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on le garotta; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'histoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on

comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants, tandis que les Eskimaux du détroit de Davis furent montrés en Europe, la première année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence, parce qu'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter : voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion : on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvième degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable; de sorte que nous connoissons & le phénomène, & ce qui produit le phénomène; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique : ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantième degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire; & que sous le cinquantième degré de latitude Sud, on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caractères de la fable, quoi qu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons qui l'ont induit en

erreur, n'étoient pas mauvaises : si, au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons qui lui ont fait rejetter cette fable n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le Critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile ; car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe : mais si deux siècles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du Critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence ; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUAND Mr. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a mesurés. Quand feu Mr. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes,

qui atteſtent leur exiſtence. Or j'oſe dire que cela eſt inoui.

Le Critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* par les imputations les plus odieuſes, l'accuſe d'avoir falſifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point. (*) Mais qu'importe-t-il à l'exiſtence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la Terre Del Fuego, ou ſur le bord ſeptentrional du Détroit? puiſque l'Auteur convient que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds; mais je nie que Biron diſe qu'il les a meſurés.

Quand un Géant eſt trouvé, la choſe du monde la plus facile eſt de le meſurer.

II.

Qui croiroit que les différents Voyageurs qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces ſur leur taille? Cependant cela eſt auſſi vrai que cela eſt inoui.

(*) L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* dit expreſſément dans une Note à la page 306. T. I, qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué, par le moyen de ſes cartes, à une minute près. Or le Critique n'indique pas lui-même la poſition de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas ſue. On a publié juſqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety; & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falſifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit abſolument néceſſaire de conſulter ſur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'eſt pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas hiſtorique du compilateur Gueudeville.

(*) Selon la Giraudais, ils ſont hauts d'environ . . . . . 6 pieds.
Selon Pigafetta, ... 8
Selon Biron, ... 9
Selon Aris, ... 10
Selon Jantzon, ... 11
(†) Selon Dom Pernety, ils ſont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne 12½
Selon Argenſola, ... 13

Il réſulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien ſuppoſer, que c'eſt ou la Giraudais, ou Argenſola.

(*) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baie Boucaut avec trois hommes de ſon équipage, Mr. de la Giraudais vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit juſqu'à 7 à 8 cents, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très-grande taille, pluſieurs d'environ ſix pieds.* Relat. de la Giraudais.

(†) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le ſquelette dont il parle à la page 69 de ſa Diſſertation. Car s'il s'eſt imaginé qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'eſt ſans doute auſſi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci eſt fort conſéquent : là où les corps morts ont la ſtature giganteſque, il faut bien qu'il y ait des Géants ; mais ſi malheureuſement ce ſquelette avoit appartenu à un cheval, alors tout ceci ne ſeroit plus ſi conſéquent. Je dirai dans la ſuite, qu'en ne ſuppoſant ce ſquelette que de douze pieds & demi de haut, il ſe trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainſi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il n'a laiſſé après lui qu'Argenſola, comme on le voit par mon calcul.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains, ils ont le menton naturellement ras. Au reste, je ne suis pas étonné que personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espèce d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun Philosophe, aucun Naturaliste, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire naturelle, & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science; car enfin Pigafetta, le Commis Aris, le Romancier Argensola, ne sont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. Mr. le Commodore Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste*, non plus que Mr. Guyot.

Le Voyageur le plus respectable par son caractère, par son mérite personnel, enfin feu Mr. le Lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain, le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à Mr. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire; mais il en a seulement ouï parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On ose bien nous dire que, dans de certaines Isles,

dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire : comme ſi l'eſpèce humaine y étoit tour-à-tour enchantée & déſenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faiſoient paroître & diſparoître un Géant quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer : & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle ; de ſorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention eſt fort ingénieuſe, pour ne laiſſer voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela : car quand, quelques jours après, il ſurvient un homme qui a cultivé l'hiſtoire naturelle, & qui a, par conſéquent, de bons yeux, on lui dit : Vous venez trop tard & fort mal à propos ; car les Géants qui étoient ici hier, ſont partis, & perſonne ne ſait où ils ſont allés. Si enſuite ce Naturaliſte revenoit en Europe faire ſon rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur *des Recherches Philoſophiques : Vous n'êtes pas du tout Logicien, puiſque vous vous ſervez contre l'exiſtence des Géants de preuves négatives : or il eſt clair comme le jour que tous ceux qui ſe ſervent de preuves négatives, ne ſont pas Logiciens, & qu'un homme qui aſſure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, eſt un homme qui raiſonne très-mal : car ces Géants ont pluſieurs maiſons de plaiſance dans les fables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne ſont pas dans une de ces maiſons, ils ſont ſans doute dans une au-*

tre, & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.

Que répondroit à cela le Naturaliste ? il hausseroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même Terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous est connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Nègres, ni des Nègres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants : ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes Isles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par-là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par-là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

VI.

Dom Pernety assure que, *pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter.* (*)

(*) *Dissertation sur l'Amérique. Pag.* 51.

Cet admirable raiſonnement me fait reſſouvenir de celui des Hongrois : lorſque la Cour de Vienne envoya chez eux une commiſſion & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires : *La Cour*, dit-on, *veut inutilement détruire ces êtres. Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe les détruire.*

Il ſeroit aſſez difficile, ſelon moi, de foudroyer des Géants qui n'exiſtent pas, & qui n'ont jamais exiſté.

Au reſte, il eſt ridicule de parler de Jupiter, lorſqu'il eſt queſtion des Sauvages de l'Amérique ; comme il eſt impie de parler de Dieu, lorſqu'il eſt queſtion des Wampires. C'eſt mêler des choſes infiniment reſpectables, avec des fables infiniment abſurdes.

VII.

La grandeur des inſectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monſtrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baie Boucaut ? ces inſectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer ſur la côte déſerte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Friſe ont de rapport avec les chevaux de la Friſe, & les vers à ſoie de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le Critique a ſi peu été en état de démontrer l'exiſtence des Géants, qu'il s'eſt lui-même à la fin apperçu de la futilité de ſes raiſonnements ; puiſqu'il propoſe de faire voyager les plus illuſtres Philoſophes de l'Europe aux Terres Magellaniques pour y examiner les

choſes. A cela je réponds, que ces Terres Magellaniques ſont ſi horriblement ſtériles, & habitées par des Nations ſi brutales & ſi barbares, qu'au-lieu d'expoſer la vie de quelques Philoſophes, de quelques hommes précieux qui ne naiſſent pas tous les ans, & pour la conſervation deſquels nous ne ſaurions former trop de vœux, il ſeroit infiniment plus commode, & même plus ſenſé d'amener des Géants en Europe. Premiérement ils ſont ſujets nés de l'Eſpagne par la priſe de poſſeſſion de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, ſelon Sepulveda, eſt une eſpèce de droit divin: ainſi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns ſous le bon plaiſir du Roi d'Eſpagne, qui ne refuſeroit pas cette permiſſion, ſi on lui remontroit que le Roi de Suede a bien daigné accorder aux Académiciens François la permiſſion d'enlever deux Lappons, un mâle & une femelle. En ſecond lieu, ces Géants feroient une fortune ſi rapide en Europe, qu'ils ne ſe repentiroient jamais d'être ſortis de leurs déſerts. Mr. Guyot aſſure qu'ils mangent volontiers des chandelles de ſuif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile: en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup; mais ce qui me fait le plus de peine, c'eſt que le même Mr. Guyot ajoute qu'ils ſont fort dévots & fort jaloux: *Il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement; on en demanda la raiſon, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

Mr. de la Giraudais, autre Voyageur auſſi exact & auſſi éclairé que celui que je viens de citer, dit, au contraire, que les Patagons ne ſont pas du tout jaloux:

leurs femmes étoient très-blanches, jolies, & avoient l'air d'être très-modeſtes; quoique leurs maris même engageaſſent les François à leur faire des careſſes. (*)

Ces Patagons connoiſſoient bien peu les François, qui ſe ſont fait chaſſer neuf fois d'Italie, dit Mr. de Monteſquieu, à cauſe de leurs libertés avec les femmes, & de leur inſolence avec les filles. (**)

I X.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On aſſure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raiſons phyſiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'eſpèce humaine, & que ces hommes que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excède de beaucoup la ſtature commune, ſont des monſtres. Comme je n'ai pas vu cet Ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raiſons admiſſibles. D'ailleurs on connoît aujourd'hui tous les Pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Auſtrales: on a vu néanmoins ſur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on ſuppoſe reſſembler au reſte des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainſi que Pelſart: ceux qui ont été vus par Pelſart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de ſingulier, ſinon qu'ils marchoient quelquefois droits, & d'autres fois ſur leurs mains &

(*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faiſoit à ſa guiſe des diſſertations ſur les mœurs des Sauvages.

(**) *Eſprit des Loix. Livre X. Chap. XI.*

ſur leurs pieds, comme les Négrillons ſe traînent dans le ſable avant qu'ils ſachent ſe tenir debout. Corneille de Bruïn nous a auſſi donné le portrait d'un homme des Terres Auſtrales, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les Pays connus du Globe on n'a pas trouvé une ſeule eſpèce d'homme qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques eſpèces au-deſſous de la grandeur commune : tels ſont les Samoïèdes, les Lappons, les Scrélingers du Groenland, & les Innuits, que nous nommons Eskimaux. Ne ſeroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature, ſi uniforme, ſi conſtante, ſi invariable par-tout où le genre-humain eſt répandu, eût préciſément violé cette règle, & rompu ce modèle dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique, & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais ſeulement à l'égard d'un très-petit nombre; de ſorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais ſeulement quelques familles de Géants.

Dans les eſpèces animales, la Nature n'a pas entiérement obſervé cette uniformité : mais elle l'a plus obſervé qu'on ne penſe; car la plus petite eſpèce de chiens eſt une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapétiſſe ces animaux à ſa volonté, a ainſi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit inſenſiblement la taille du chien berger, qui eſt le prototype de tout le genre.

Quant aux autres eſpèces de quadrupèdes, on peut aſſurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand cheval de Hollande n'eſt pas un Géant reſpectivement au plus petit cheval du Nord, ou de la

Chine : non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'eſt un Géant reſpectivement à un Lappon ou à un Groenlandois. Mr. de Buffon aſſure qu'un homme de dix pieds ſeroit un Géant, par la raiſon qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on ſuppoſe être de cinq pieds. (*) Pour étendre cette propoſition au point qu'on puiſſe en faire une règle pour ſavoir ce que c'eſt véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire eſt de cinq pieds trois pouces : ainſi un individu de dix pieds & demi ſeroit un Géant dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont Mr. Guyot mit les os dans une caiſſe, avoit, à ce qu'on oſe nous dire, douze à treize pieds de haut : ainſi il ſe trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En ſuppoſant qu'il avoit, comme j'ai dit, douze pieds & demi, alors il auroit eu, depuis les talons juſqu'à la bifurcation du tronc, ſix pieds trois pouces : en ſorte qu'un grand Européan auroit pu paſſer entre ſes jambes debout. C'eſt bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible coloſſe ſur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais ſi l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce coloſſe & à ce cheval vingt lieues

(*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la meſure la plus modérée ; car en prenant toutes les Nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & ſi on alloit juſqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille giganteſque ſeroit de 11 pieds : le grand Arabe qui ſe montra à Rome ſous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

par jour, ſans boire ni manger : ce qui ne ſeroit pas beaucoup pour un de ces chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le Critique, reſtent trois jours & trois nuits ſans prendre aucune nourriture, & ſans s'abreuver ; & cependant, ajoute-t-il, ils ſont bien plus beaux que les chevaux d'Eſpagne, & font ſoixante lieues d'une ſeule courſe ſans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagère en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Obſervations ſur les Voyageurs.

Il eſt naturel de faire l'objection ſuivante.

Ceux qui diſent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir ſi étrangement. Donc ils n'ont pas menti ſi étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte ; ni Tavernier à aſſurer, que les femmes Turques ſont des ſorcières qui ſavent nouer & dénouer l'aiguillette : cependant ils ont dit cela. Quand une fauſſeté eſt découverte, il eſt aſſez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reſte, on peut établir comme une règle générale, que ſur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui men-

tent sans intérêt, & comme par imbécillité; 3o qui mentent par intérêt, ou, si l'on veut, par malice; & enfin 1o qui disent la vérité, & qui sont des hommes : mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéressants, des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puériles pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis long-temps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Missionnaires, des Religieux qui servent d'Aumôniers sur les vaisseaux, des Marins, des Soldats, ou des Matelots même : l'Histoire Naturelle, l'Histoire Politique, la Géographie, la Physique, la Botanique, sont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Australes dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux qui ont décrit leurs longues péregrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, & pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des Auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité; mais leur jeunesse est entiérement consacrée à la Théologie, la chose du monde la plus inutile pour un Voyageur. Il y a dans chaque Ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette justice aux Jésuites, que leurs

Miſſionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés groſſiers. Ce qui eſt vrai par rapport aux Ordres monaſtiques, eſt encore vrai par rapport aux différentes Nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a raſſemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'Itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis aſſurer n'avoir jamais lu de relations où il y ait plus de fauſſetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la ſuperſtition & à l'ignorance. Les Eſpagnols ſont auſſi dans leurs relations pitoyablement ſuperſtitieux, exagérateurs, & ce qui pis eſt, d'une prolixité aſſommante : auſſi preſque tous les Voyageurs Eſpagnols, traduits en François, ſont abrégés par les Traducteurs : Mr. Eidous, en traduiſant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens ſont crédules & minutieux : ces deux défauts ſe font bien ſentir dans Gemelli, qui paſſe pour un de leurs meilleurs Voyageurs dans les Pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant leurs Voyageurs, ſi on en excepte Halley, Wood, Shau, Anſon, Pocoke, Dampierre, Adiſſon, raiſonnent plus profondément qu'ils n'obſervent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter ſur ce qu'ils diſent, lorſque leurs Voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoiſſances. Parmi les François, il vient de paroître un Voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipſé les plus célèbres Auteurs de ſon Pays dans ce genre. Au reſte,

reſte, Mr. le Poivre a rempli ſon titre de *Voyageur Philoſophe*, & c'eſt beaucoup. (*)

Les Allemands ont produit des Voyageurs très-eſtimables, tels que Kempfer, qui à un grand ſens joignoit une étude profonde de l'Hiſtoire Naturelle, ſi néceſſaire pour écrire un bon voyage, que ſans elle il me paroît preſqu'impoſſible de réuſſir : & c'eſt une eſpèce de prodige, qu'avec le ſecours ſeul d'une grande lecture & de peu de connoiſſances phyſiques, Mr. le Chevalier Chardin ait pu produire un Ouvrage tel que celui dont on lui eſt redevable; il eſt parmi les Voyageurs modernes ce qu'eſt Pauſanias parmi les anciens, Polybe parmi les Hiſtoriens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un eſprit ſi juſte & une pénétration ſi grande, qu'il devina les principes ſur l'influence des climats, que Mr. de Monteſquieu a développés; ainſi qu'il avoit deviné la véritable origine du Deſpotiſme oriental que Mr. Boulanger a tâché de développer. (**) Enfin il étonne autant par la force de ſon jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ſes connoiſſances en Hiſtoire Naturelle, & cela dans le ſeizième ſiècle, lorſque cette ſcience, ra-

(*) Ce petit Ouvrage de Mr. le Poivre, eſt intitulé, *Voyage d'un Philoſophe, ou Obſervations ſur les mœurs & les arts des Peuples de l'Afrique & de l'Aſie.*

(**) Le premier Chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition de Chardin, in-4to, ſe trouve à la page 286 du Tome 3, renferme le germe de toutes les idées de feu Mr. Boulanger ſur le Deſpotiſme. Mr. de Monteſquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sageſſe* de Charron, ſon principe ſur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

nimée par la voix de François I, ſortoit d'une nuit profonde.

Il eſt ſans doute bien ſurprenant, que de la ſeule Univerſité d'Upſal il ſoit parti, depuis 1745 juſqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturaliſtes que d'aucun Pays de l'Europe : Ternſtrœm, Calm, Montin, Haſſelquiſt, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alſtrœmer & Falk. Tous ces diſciples de Mr. Linnæus ont preſque parcouru le Globe entier : s'ils avoient auſſi bien poſſédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'obſerver avec juſteſſe, leurs Ouvrages ſeroient bien plus répandus ; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches Philoſophiques *pour nier l'exiſtence des prétendus Géants de la Magellanique.*

On a objecté que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'exiſtence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admiſe, il eût détruit ſon propre ſyſtême ſur la dégénération de l'eſpèce humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'eſt pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût

bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entiéremet dépilé, s'ils sont presqu'insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguer par les moindres petites armées Européannes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles, qu'importe-t-il donc à cette race pusillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux Continent? Puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont, quant à eux, une race foible & de taille médiocre.

Les Lappons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés, parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature imposante & d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite fût bonne, il faudroit dire que la taille giganteſque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux qui sont de petite taille, ne sont qu'une exception à la règle. Or, ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *Velut ægri somnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi, ce petit nombre de monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis, qui ne peuvent cultiver ni les scien-

ces, ni les arts; qui ſont, ou dans la miſère de la vie ſauvage, ou dans la miſère de la ſervitude, le rebut de l'eſpèce humaine, & le triſte objet d'une ſtérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les meſurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'eſt pas la coutume de meſurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, eſt une mauvaiſe manière de raiſonner. Mais que ſeroit-ce donc, ſi on attaquoit des faits très-avérés par des faits abſolument faux? Alors on feroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil: car, diſoit-il, notre Globe eſt poſé ſur le dos d'une Tortue, & cette Tortue eſt ſoutenue par un éléphant: je vous laiſſe à juger après tout cela, ajouta-t-il, ſi un Globe poſé ſur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'aſſurent ces François qui n'ont pas le ſens commun.

Pour démontrer juſqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il ſuffit de placer ici ſes propres termes.

„ Si la totalité de l'eſpèce humaine eſt indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, „ que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reſte, „ & qui eſt très-peu nombreuſe, au rapport même de „ ceux qui en atteſtent la réalité? Au-lieu de recourir à la puiſſance créatrice, que nous ne connoiſſons

„ pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette pe-
„ tite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus
„ sain, d'une terre plus bénigne; qu'elle uſe d'ali-
„ ments plus ſucculents que les autres races Améri-
„ caines ? „ (*)

On voit par-là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'exiſtence des prétendus Géants Patagons, ſon ſyſtême ſur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit ſouffrir aucune atteinte; & cela eſt ſi vrai, que chacun eſt à portée de concevoir que l'affoibliſſement dans une eſpèce d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre : on conçoit encore qu'un individu qui eſt manifeſtement vicié dans ſon organiſme, dans ſes fa[illegible] intellectuelles, n'en eſt pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le ſont pas. Ainſi le Critique a eu tort de ſuppoſer là un motif auquel l'Auteur n'a pas penſé: car l'Auteur lui ſeul ſait ce qu'il a penſé; & quand on a ſes expreſſions, il ne faut pas chercher ſes idées; mais il falloit abſolument lui ſuppoſer un tel motif, pour ſe procurer celui de le noircir mal-adroitement, en l'accuſant d'avoir falſifié des relations imprimées, qui ſont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conſéquent très-inutile de vouloir falſifier. D'ailleurs, ſi les Géants de 12 à 13 pieds exiſtent, ils exiſtent indépendamment des relations.

Comme la critique eſt une oſtentation de ſes forces, il faut néceſſairement qu'elle ſoit ſoutenue par une

(*) *Recherches Philoſophiques*, T. I. pag. 307 & 308.

ſupériorité de connoiſſances : car c'eſt ſe vouer à la riſée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut ſavoir que l'Hiſtorien Laët n'a jamais été en Amérique ; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes ſauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans ſon cabinet d'Anvers ou d'Amſterdam. (*)

Je n'ai jamais trouvé dans tous les Livres, une bévue plus plaiſante : il en réſulte, comme on voit, que le Critique a cité par vanité des Ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris ; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite auſſi Marcgrave & Piſon, d'une manière qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reſte, ſans prétendre faire ici des reproches au Critique, je ne puis m'empêcher de lui repréſenter, que les Auteurs dont il s'eſt ſervi, ſont ſi ſurannés par rapport aux Pays de notre Continent, ou ſi modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas poſſible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin, qui voyageoit en 1246 ; le Moine Rubrequis, fameux impoſteur, qui voyageoit en 1253 ; Buchequius, & les *Dies geniales* du Juriſconſulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie ; mais en revanche il a compoſé deux ſavants Chapitres ; l'un pour prouver qu'il y a des ſpectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirènes, qui ſe ſont ſouvent montrées, dit-il, aux Philoſophes Théodore

(*) Diſſertation ſur l'Amérique, Pag. 75.

de Gaza & George de Trapezunte, dont elles étoient amoureuſes à la fureur. Eſt-ce donc bien dans un pareil Compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols?

Quant aux Auteurs ſur l'Amérique, ceux que le Critique cite le plus ſouvent d'après Gueudeville, ce ſont le P. Feuillée & Frézier, qui, venus près de deux cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire ſur la ſituation où elle étoit à la fin du quinzième ſiècle; ils n'ont pu rien nous apprendre ſur cette époque terrible & mémorable, où une moitié du monde fut ſubjuguée par l'autre.

Le Critique aſſure qu'*il a lu & relu une quantité de Relations de l'Amérique.* Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas hiſtorique de Gueudeville? Ceux qui ſe connoiſſent en Livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhenſible, c'eſt que le Critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite ſont les mieux inſtruits & les plus dignes de foi: comme ſi le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Diſſertations critiques*, il me paroît que je m'y ſerois pris tout autrement: j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus mépriſables qu'on connoiſſe: j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui ſont venus deux ſiècles après l'époque dont il eſt queſtion: j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'euſſe jugé à propos de lire ma Diſ-

sertation devant cette Académie; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon Ouvrage toute la perfection dont la matière eût été susceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes Confrères, ou ceux du Public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organisation de la matière.

Je suis réellement fâché de devoir démontrer, que le Critique n'a pas compris l'Ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du Critique, Pag. 66.

„ Que Mr. de P, moins timide que Mr. de Buffon, „ veuille soutenir avec lui, que la matière ne s'est or- „ ganisée que depuis peu au nouveau Monde; que „ l'organisation n'y est pas encore achevée de nos „ jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de „ défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé „ de l'en croire sur sa parole, puisque les faits dépo- „ sent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de „ Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que „ les plantes & les animaux: & que Mr. de P. veuille „ l'étendre sur toutes les races d'hommes en général „ Américains, alors on pourra lui dire ce qu'il dit au „ Docteur Maty: vos réflexions ne sont pas heureu- „ ses; on pourra même ajouter, vos arguments sont „ bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer

„ les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de
„ phénomènes inconteſtablement faux.

Il réſulte, comme on voit, de cette imputation que Mr. de P. a ſoutenu, que la matière ne s'eſt organiſée que depuis peu en Amérique. Mais le Lecteur ne ſera pas peu ſurpris d'entendre que Mr. de P. a ſoutenu préciſément le contraire: Voici d'abord comme il s'exprime là-deſſus. T. 1. P. 96.

La Nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'Univers connu: ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre hémiſphère? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypothèſe, & ſi on admettoit une formation ſucceſſive d'êtres organiſés; pendant qu'on eſt convaincu qu'il ne paroît pas même ſur la ſcène du Monde un nouvel inſecte. Les germes ſont auſſi anciens que les eſpèces, & les eſpèces paroiſſent auſſi anciennes que le Globe. Si la formation ſpontanée & fortuite a occupé ſi long-temps les Philoſophes de l'antiquité, c'eſt qu'ils étoient trop mauvais Phyſiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette diſpute métaphyſique.

On voit par ce paſſage ſi formel, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a rejetté, comme une abſurdité inſoutenable, la *formation fortuite & ſpontanée*: il a ajouté qu'il ne paroît pas ſur la ſcène de l'Univers un nouvel inſecte: il a ajouté encore, que les eſpèces ſont auſſi anciennes, ſelon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc abſolument rejetté, comme

une abſurdité inſoutenable, l'organiſation récente de la matière au nouveau Monde; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création ſpontanée, n'admet pas auſſi une organiſation récente de la matière, & ſur-tout lorſqu'il aſſure que les germes ſont auſſi anciens que le Globe, ou les eſpèces animales auſſi anciennes que le Globe. Ces propoſitions rentrent l'une dans l'autre : ce qui eſt contenu dans l'une, eſt contenu dans toutes les deux. Ce n'eſt pas ici une choſe dont les Savants ſeuls puiſſent juger, c'eſt un fait dont tout homme qui ſait lire peut juger. Le Critique ſeul en a mal jugé.

Si l'on ſe rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a dit, dans plus de trente endroits, de la deſtruction des grands quadrupèdes en Amérique, des os foſſiles, des inondations & des viciſſitudes phyſiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition ſur un Cataclyſme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce ſyſtême même, que le Critique lui fait un crime de défendre. Lorſqu'il a ſoutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & les volcans, il ne prévoyoit ſans doute pas qu'un Critique viendroit l'accuſer d'avoir ſoutenu l'organiſation récente; puiſqu'il eſt dans ſon Livre exactement queſtion du contraire. Il s'agit d'une ancienne deſtruction.

Je démontrerai par un autre paſſage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le ſentiment de Mr. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a point du tout été d'accord avec cet illuſtre Naturaliſte.

Voici encore une fois ses termes, T. I. p. 22.

La grande humidité de l'athmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long : il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants : & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèse de Mr. de Buffon, qui suppose que la Nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui, heureusement pour nous, sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient au sortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité : il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espèce seroit plus nouvelle.

On voit par-là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de Mr. de Buffon, comme le Critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un Livre ; il a ce Livre sous les yeux, & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de Mr. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en re-

pentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raiſons très-fortes pour ne point embraſſer, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit ſenti autant de plaiſir à le ſuivre, qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les Ouvrages de Mr. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui ſeroit fort facile de détruire le ſyſtême de l'organiſation récente ; mais il ſe trompe, & s'il vouloit jouter en cette matière contre Mr. de Buffon, il éprouveroit une réſiſtance où tous ſes vains efforts échoueroient. Il ſe contente de dire, que *les faits dépoſent contre* ; mais quels ſont ces faits ? Voilà ce que j'euſſe été charmé de ſavoir. On ne peut oppoſer à l'hypothèſe de l'organiſation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits ; car, quand la Nature opère, elle opère en ſilence, &, pour ainſi dire, ſans témoins. Je parle ici dans le ſyſtême de Mr. de Buffon.

J'ai prouvé que le Critique lui ſeul a trouvé dans les *Recherches Philoſophiques* des choſes que perſonne ne ſauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'Ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me ſouviens que quelqu'un m'a un jour propoſé le problême ſuivant :

Eſt-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par ſon Critique.

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un Critique éclairé étoit ſans comparaiſon préférable à un autre Critique moins éclairé ; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être aſſailli par cinq ou ſix objections bien faites, que de ſe voir accablé par un grand nombre de mauvaiſes raiſons : alors on n'eſt pas bleſſé, mais

fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être si foncié-rement mal faite, que je défierois l'Ecrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'aventure d'un Avocat, qui, pour soutenir une cause manifestement mauvaise, avoit rempli son Factum de mille chicanes : là-dessus le Défendeur attesta par ser-ment, qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises rai-sons; & l'Avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens Peuples de notre Continent.

CETTE manière de critiquer un Livre est absolu-ment vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur dis-tingue dans son Livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes, ou, comme parle Mr. de Montesquieu, d'avec les *monta-gnes plates.*

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre Continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens Peuples de notre Continent; & heu-

(*) " Comme c'est sur les plus grandes élévations con-„ vexes de *notre Continent* qu'on doit chercher les plus „ anciens Peuples, il n'y a pas de doute que les Tartares „ ne l'emportent à cet égard sur tous les autres. „ *Recher-ches Philosoph*, Tome II. Pag. 346.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des Peu-ples de notre Continent, & non pas des Peuples du nouveau Continent. Le Critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

reuſement pour lui, ce ſentiment étoit celui de Platon, ainſi qu'on peut s'en convaincre par un paſſage très-remarquable de Strabon : ce ſentiment eſt encore celui de tous les Philoſophes modernes qui ont fait des recherches ſur l'hiſtoire des Nations. Or le Critique objecte à cela; *mais, ſelon vous, on devroit trouver les plus anciens Peuples en Amérique ſur le Chimboraço.*

Voilà préciſément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas il eût dit trois grandes abſurdités.

1. L'Auteur a parlé des Peuples de notre Continent, & le Chimboraço n'eſt pas dans notre Continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales, comme le Chimboraço, ou le Pic de Tenerif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraço eſt trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes puſſent y vivre avec leurs troupeaux, ou ſans leurs troupeaux.

Ainſi Dom Pernety, pour combattre bien à ſon aiſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, commence par lui refuſer le ſens commun : alors il l'accable, & prend un ton impoſant; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne ſe trompe; & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ſes expreſſions, & plus modeſte.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimboraço, puiſqu'il l'a indiqué; non pas comme dit le Critique d'après Mr. de la Condamine, mais d'après les obſervations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette eſpèce de boſſe qui eſt en Tartarie; car outre qu'il en

avoit vu la meſure, eſtimée dans le quatrième volume du P. du Halde, (*) il a dit que les rivières & les fleuves qui en deſcendent, nous indiquent aſſez cette hauteur. Or, ſi après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre ſur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aiſe ſur un rocher tout ſtérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout ſon diſcours aucune trace de ſens commun, & ſa diſtinction des montagnes en convexes & pyramidales eût été tout-à-fait inutile dans ſon ſyſtême. Le Critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens Peuples de notre Continent ſur le ſommet des Alpes ou des Pyrénées; parce que ces pointes montagneuſes, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient ſe ſuſ-

(*) „ Cette Région eſt fort élevée & pleine de montagnes. „ Il y en a une entr'autres ſur laquelle nous avons toujours „ monté durant cinq ou ſix jours de marche. L'Empereur „ ayant voulu ſavoir de combien elle ſurpaſſoit les cam- „ pagnes de *Peking*, éloignées de là d'environ trois cents „ milles : à notre retour, après avoir meſuré la hauteur de „ plus de cent montagnes qui ſont ſur la route, nous trou- „ vâmes qu'elle avoit trois mille pas géométriques d'éle- „ vation au-deſſus de la mer la plus proche de *Peking*. *Voyage du Pere Verbieſt dans la Deſcription de la Chine & de la Tartarie. Par le P. du Halde. T. IV. pag.* 100 & 101. *in-4to.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puiſque l'Empereur de la Chine y monta avec toute ſa ſuite, qui conſiſtoit en plus de ſoixante mille hommes, & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reſte, ce n'eſt pas uniquement de cette montagne de la Tartarie dont il eſt queſtion, mais de tout le Pays en général.

tenter pendant un déluge; & d'ailleurs le froid y eſt ſi rigoureux qu'on ne ſauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier ſont abſolument néceſſaires à l'homme dans les Pays froids : les Peuples chaſſeurs du Nord ſe couvrent des peaux des animaux ſauvages : les Peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoiſés. Il faut donc, dans les Pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux, ſans quoi l'homme ne ſauroit y vivre, quand même il auroit aſſez de plantes pour n'avoir pas beſoin d'être ſarcophage; mais dans toutes les Contrées ſeptentrionales les hommes ſont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers ſe font des vêtements des inteſtins des poiſſons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les Nations déja parvenues à la connoiſſance de certains arts, qui puiſſent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les Peuples du Midi, qui ont le moins beſoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été queſtion des Peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui aient été formés en une eſpèce de ſociété, ont été les Péruviens, qui habitent ſous un climat fort tempéré, & ſur un terrein fort exhauſſé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux Nations du nouveau Continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux Nations de l'ancien Continent; mais

mais les grands bouleverſements que l'Amérique a eſſuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à ſon égard toutes les maximes & toutes les règles de la critique hiſtorique, dont on peut ſe ſervir pour éclaircir les antiquités des Peuples de notre Continent; car les Américains manquant abſolument du ſecours des Lettres, n'avoient ni Annales, ni Regiſtres, ni Mémoires: tout le dépôt de l'hiſtoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, auſſi groſſières que l'eſprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a aſſuré que les Tartares, habitants d'une immenſe élévation convexe, devoient être des Peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela ſeul ſuffiſoit pour démontrer leur ancienneté; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'hiſtoire écrite; & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires, formé dans le voiſinage de la Tartarie, eſt une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le Critique, loin d'entrer dans la moindre diſcuſſion hiſtorique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choſes, & il en parle véritablement au hazard, ſelon ſa coutume.

Quand il eſt queſtion du teint des Nègres & des hommes baſanés, Dom Pernety, ſans avoir fait là-deſſus la moindre recherche, dit à l'Auteur: *Tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les ſeuls mots qu'on trouve dans toute ſa Diſſertation par rapport à un ſi important article de la Phyſiologie.

Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety, que quand il aura approfondi cette matière autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Nègres blancs*, *des Blafards*, & à celui qui traite *de la couleur des Américains*; alors cet Auteur ſera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on juſqu'à préſent répondre à un homme qui nie ſeulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en ſubſtitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cauſe, il faut que le Critique qui nie l'exiſtence de cette cauſe, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; ſans quoi il eſt abſurde de vouloir détruire une cauſe, puiſque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejetté les tourbillons de Deſcartes, on y a d'abord ſubſtitué le ſyſtême de l'attraction; & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothèſe, ou bien en reſſuſciter une ancienne; car enfin on ne peut pas laiſſer un inſtant les effets ſans cauſe. Les Critiques, qui démoliſſent un bâtiment, & qui n'en bâtiſſent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde ſoit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques obſervations pour développer davantage les idées de l'Auteur ſur la diſtinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en réſulter en un temps de cataclyſme.

Les montagnes qui s'élèvent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, ſe terminer en pointes de la figure d'un cône dreſſé ſur ſa baſe, ou d'une pyramide plus ou moins irrégulière: or plus les eaux

s'élèvent autour de ces montagnes, & moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes pourroient se réfugier ; puisque la base, qui occupe le plus de terrein, est la première submergée : ces montagnes ainsi posées dans les eaux, forment des écueils & non des Isles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une Isle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver sur ces dernières hauteurs ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres ; puisqu'il est aussi possible de vivre dans une Isle, qu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun Pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques ; mais les irrégularités du terrein, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits : ainsi quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrein ne s'y élève insensiblement ; & c'est cette élévation insensible qui fait la convexité, que Mr. de Montesquieu nomme très-bien une montagne plate, lorsqu'il parle de la Tartarie.

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le Pole Antarctique.

Je ſuis très-perſuadé que, ſi le Critique eût lu les *Conſidérations Géographiques & Phyſiques* de Mr. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les obſervations ſur le degré du froid dans les deux Continents ſous les mêmes latitudes.

Je ſuis encore très-perſuadé que, ſi le Critique eût lu les Collections du Préſident de Broſſe, celle de Barrow traduite par Mr. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le Pole Antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autoriſe du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que Mr. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Phyſicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matières il faut abſolument citer des Auteurs connus, & ſur-tout lorſqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver ſous le ſoixantième degré de latitude méridionale, que ſous le quarante-huitième degré de latitude ſeptentrionale.* C'eſt une choſe, dit-il, qu'il ſait, & que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne ſe trompe pas, puiſque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait ſi chaud ſous le ſoixantième degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc Mr. Halley marque-t-il dans ſon routier, ſous les 52 degrés, une ſi prodigieuſe quantité de glaces, qu'elle eût ſuffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il eſt inouï que le pas de Calais ſe ſoit gelé. Or, entre Mr. Halley & Mr. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers; mais une ſeule obſervation de Mr. Halley eſt plus précieuſe pour les vrais Savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caiſſe.

Je pourrois ici donner les routiers de pluſieurs vaiſſeaux, mais je me borne à celui de la *Marie* & de *l'Aigle*, qui ont découvert le *Cap Circonciſion*, qui, avec le *Port de Drack*, eſt la Terre la plus Auſtrale que nous connoiſſions. (*)

Les deux navires que je viens de nommer furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Auſtrales par la *Compagnie Françoiſe des Indes*: ils trouvèrent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus: le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puiſqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correſpond, comme on ſait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaiſſeaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils ſe trouvèrent entourés de glaçons hauts de trois cents pieds, & de

(*) La relation de ces vaiſſeaux eſt dans la collection du Préſident de Broſſe, & dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages*. T. XI. Edition de Paris.

trois lieues de tour; au point qu'ils reſſembloient à de grands écueils flottants; on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud: mais ſous le 54me degré, la brume devint ſi épaiſſe & les glaçons ſi ſerrés, que les vaiſſeaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà; malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il failut retourner.

On voit que ces vaiſſeaux étoient encore à ſix degrés en deçà du point, où Dom Pernety aſſure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver auſtral, que ſous le quarante-huitième degré latitude Nord, où l'on peut naviger en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude ſeptentrionale, les vaiſſeaux ſont parvenus juſqu'au quatre-vingt-cinq, & même, à ce qu'on prétend, au quatre-vingt-huitième degré: dans la latitude oppoſée, aucun vaiſſeau n'a certainement dépaſſé le ſoixante-troiſième, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint: ce qu'il y a de bien certain encore, c'eſt que nous ne connoiſſons aucune Terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je ſupplie le Critique de nous expliquer d'une manière ſatisfaiſante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le Pole Arctique que vers l'Antarctique. Voilà la difficulté; mais le Critique s'eſt bien gardé de la réſoudre; de ſorte que ſa manière de raiſonner eſt ſans ceſſe en défaut: il rejette l'explication d'un phénomène & d'un grand phénomène, & ne donne lui-même aucune explication, bonne ou mauvaiſe. Il faut donc perſiſter à croire que l'augmentation du froid qu'on éprouve en

allant au Sud, eſt la véritable cauſe qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le ſavent les Puiſſances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres Auſtrales, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en conſultant les Recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que ſi l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obſtacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire auſtral; mais on peut aſſurer que jamais aucun homme de notre Continent n'y a été : au point qu'on ne ſait ſi à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela eſt inconnu, tandis que les mers & les Pays qui giſent ſous le cercle polaire horéal, ſont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le Critique parle du froid qu'on reſſent aux Iſles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de groſſes pierres. A cela je réponds, que des Phyſiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne ſe ſervent pas de groſſes pierres, mais de bons thermomètres bien ſenſibles. Ainſi, pour pouvoir parler du climat des Iſles Malouines, il faudroit avoir des Tables d'obſervations météorologiques; & le Critique n'a pas été en état de faire de telles Tables, qui ſont l'unique choſe dont on pourroit s'occuper utilement dans ces Iſles : au reſte, comme le terrein y eſt aſſez uni, & qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un Critique rejette l'explication d'un phénomène, il doit en donner une autre : cepen-

dant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquiſes par l'expérience & les obſervations des Phyſiciens. Non-ſeulement il nie l'augmentation du froid vers le Pole Auſtral; mais il y ſubſtitue encore une augmentation de chaleur ſi grande, qu'elle répond préciſément à douze degrés de latitude : car s'il fait auſſi chaud en hiver ſous le ſoixantième degré de latitude Sud que ſous le quarante-huitième degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établiſſant un tel paradoxe, le Critique devoit néceſſairement entrer dans de longues diſcuſſions; mais c'eſt en une ſeule ligne, en un ſeul mot, qu'il hazarde une telle propoſition, & cela d'une manière qui prouve qu'il n'a pas connu ſeulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejetter une cauſe ſans en dire la raiſon, & y ſubſtituer une cauſe contraire ſans en dire encore la raiſon, c'eſt une manière de raiſonner inconnue à tous les Phyſiciens du Monde.

CHAPITRE XLI.

De la ſupériorité de l'ancien Continent ſur le nouveau.

Dom Pernety prétend que l'ancien Continent n'a abſolument aucun avantage ſur le nouveau, & il accuſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux, (*) lorſqu'il a loué l'Europe & les Européans. Selon le Critique, qu'on prendroit à ſes diſcours pour un Américain, cette Europe eſt un malheureux petit Pays, où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'induſtrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me diſpenſer de répondre à telles abſurdités : cependant je réponds, que l'Europe eſt la mere de tous les arts & de toutes les ſciences ; que l'Europe eſt la patrie de tous ces immortels génies qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits. (**) Il faut être un

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, Pag. 13, & en général à toutes les pages.

(**) *Quique pii vates, & Phœbo digna loquuti :*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique ſui memores alios fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ. Æneï. VI.

Les Anciens mettoient dans leur Paradis les Philoſophes, les Poëtes & les Artiſtes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraſte ſingulièrement avec la baſſeſſe de ces Moines ignorants qui ont damné Deſcartes, Newton, & preſque tous les Poëtes.

véritable Critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le ſavoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baie de Hudſon, il n'a jamais paru un Philoſophe, un Savant, un Artiſte, un homme d'eſprit, dont le nom ait mérité d'être inſéré dans l'hiſtoire des ſciences, ou dont les talents aient ſervi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui ſavent lire & écrire, c'eſt qu'ils ſont venus d'Europe: car les Américains naturels ne ſavent ni lire, ni écrire: c'eſt un Peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune ſcience, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois ſont encore auſſi ſauvages qu'ils l'étoient en 1525; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé: ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient ſous ſon joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corſe ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européans ont faites en Afrique, en Aſie, & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien ſuppoſer, que ces Européans ſurpaſſent autant les autres Nations du Monde par leur bravoure, qu'ils les ſurpaſſent par leurs connoiſſances dans les arts & dans les ſciences. L'Europe eſt le ſeul Pays de l'Univers où on trouve des Phyſiciens & des Aſtronomes: car les Chinois, qui ſe vantent de tant de choſes, n'ont pas un ſeul Aſtronome, ni un ſeul Phyſicien: ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres Peuples de l'A-

ſie. (*) Quant à leurs Poëtes, & ſur-tout à leurs Poëtes Dramatiques, ce ſont des Troubadours; & il y a autant de diſtance de leur meilleure Tragédie, *Tchaotchi-cou-Ell*, à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de diſtance de l'Alaric de Scuderi ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien Continent, depuis Cadix juſqu'à Jédo, depuis Goa juſqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes Villes qu'il n'y a de miſérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle ſeule a ſans comparaiſon plus de Villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigènes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts ſi grandes qu'on peut y voyager par un Pays de neuf cents lieues en ligne droite ſans rencontrer une Ville: il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la ſource du Maragnon, & le deſcendre juſqu'au Para.

Je laiſſe à juger après cela, ſi notre ancien Continent n'a aucun avantage ſur le nouveau, ainſi que Dom Pernety le ſoutient dans la Diſſertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans ſa Préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je ſuppoſe, car il n'y a pas une ſeule date d'année dans ſon écrit, ni même au titre. Quoi qu'il en ſoit, j'oſe bien lui dire

(*) Je publierai un jour quelques Recherches que j'ai faites ſur les cauſes qui ont toujours empêché les Orientaux de réuſſir dans la peinture, & cela avant l'établiſſement du Mahométiſme, & dans des Pays où le Mahométiſme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne ſait pas encore aujourd'hui deſſiner correctement.

qu'il eſt le ſeul homme en Europe qui ait jamais ſoutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme aſſez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre Continent il y a des Tartares, qui ne vivent que de chaſſe. A cela je réponds encore, qu'il eſt le ſeul homme qui ait jamais fait des Tartares un Peuple chaſſeur : s'il avoit conſulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares ſont un Peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique ; mais dans tous les Pays connus de notre Continent, il ſeroit difficile de trouver trois Peuples véritablement chaſſeurs : car les Lappons, les Samoïedes, les Tunguſes qui ont des troupeaux de rhennes apprivoiſés, ſont déja des Peuples paſteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choſes, & prêter aux Nations des mœurs qui ne ſont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique : on aſſure qu'il y a des Anthropophages ; mais dans tous les Pays connus de notre Continent, il n'exiſte plus d'Anthropophages : ſi en Eſpagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'eſt certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir, en 1666, le Réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le Critique, les terres de l'Europe ont beſoin d'une culture continuelle ; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'eſt s'opiniâtrer à confondre les climats, les Pays & la Nature entière : car les Contrées de l'A-

mérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, si les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas sans cesse? Le Critique dit avoir été à Monte-video : cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du lac Huron, & des rivages du Labrador : c'est comme si l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reste, c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver : cela entretient, pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oisiveté; l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur les plus belles Provinces de l'Espagne, comme la Valence, l'Estrémadoure, & sur les meilleures terres du Royaume de Naples, telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misère que les Payſans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail; on y compte plus de Moines que de Laboureurs; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du Latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herses & de battre en grange : les Laboureurs mêmes de ce Pays-là sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs, assis sur un estrapontin de la charrue; ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos Pays du Nord, où l'on

fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a ravitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne : l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents Pays du Midi pour être nourris ainsi par les septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques, qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police : aussi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie ; mais le dépériſſement de l'agriculture ſera le pronoſtic d'un ſiècle d'ignorance.

Ce n'eſt pas au reſte que je penſe, avec preſque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver ; il y a en cela, comme en toutes choſes, un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des Anciens, *optimè colere damnoſum*, (*) n'ayant pas été bien peſée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en eſt arrivé : preſque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit ſur l'*Agromanie* ; tandis que

(*) Il ſemble que les Anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'Agromanie, ou dans un excès, un raffinement entiérement oppoſé à l'eſprit de l'Agriculture. Quoi de plus ſenſé que ces paroles de Pline, que je ne puis m'abſtenir de citer : *Imò Hercule! Judico modum rerum omnium utiliſſimum. Benè colere neceſſarium eſt, optimè damnoſum.* Je ſupplie ceux qui écrivent ſur l'Agriculture de peſer ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

Caton, Varron, Columelle, Pline & Palladius ont écrit sur l'*Agriculture*, parce que les Anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui eſt réellement une choſe abſurde : auſſi aucun Peuple de l'Europe n'oſeroit-il ſe vanter d'avoir porté ſon agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'inſtruiſoient dans des Livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille perſonnes qui ont lu Du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoi qu'il en ſoit, je répète que c'eſt un bonheur pour un Pays d'avoir des terres qui, ſans la culture la plus pénible, ne rendroient abſolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent conſidérable. Le Critique a-t-il eu ſur tout cela des idées bien claires ? J'en doute très-fort.

L'ancien Continent a ſur le nouveau une ſupériorité ſi grande, qu'il eſt impoſſible d'imaginer une ſupériorité plus grande d'un Pays ſur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps paſſé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les chevaux, les bœufs, les ânes, les cochons domeſtiques, les chats domeſtiques, qu'on vendoit ſi cher pendant tout le commencement du ſeizième ſiècle, qu'un Matelot Hollandois fit une fortune ſingulière en Amérique en y vendant des chats : on y a encore été porter des chèvres, des brebis, pluſieurs races de chiens, des poules, des pigeons, du riz, du ſeigle, du froment, la vigne cultivée, les grenadiers, les cannes à ſucre, les caſſiers, les melons, les citronniers, les orangers, les pommiers, les poi-

riers, les oliviers, les noyers, les amandiers, les pruniers, les mûriers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers. Enfin ce malheureux Pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses, qu'on pourroit en faire un catalogue presque aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire naturelle.

Je conviens très-volontiers qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitants; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européans, comme le Critique l'a fait? Doivent-ils sur-tout être imputés aux Peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ose bien nier au Critique. La plus saine partie de la Nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le Livre de Sepulveda, car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce Livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre: c'étoit l'unique moyen de faire cesser les dépradations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les Historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus Conquérants: on voit que Zarate rapporte avec beaucoup d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir: *il avoua d'avoir*

d'avoir fait très-injuſtement, & ſans aucune raiſon, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce Prince après ſa mort, & encore durant ſa vie. Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle abſolution qu'on puiſſe donner à un pénitent.

C'eſt avec bien du plaiſir que je finis ce Chapitre, dans lequel il me paroît que j'ai démontré l'exiſtence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui ſoutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

Il me paroît que Dom Pernety eſt tombé dans une eſpèce d'inadvertance, lorſqu'il a inſéré dans ſa Diſſertation le paſſage ſuivant, qu'il eût pu omettre ſans affoiblir en rien les arguments & les raiſons dont il ſe ſert.

Voici ſes termes, pag. 126.

Lorſque j'entre dans les Tabagies Angloiſes, Hollandoiſes, Flamandes, ou dans les Muſicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me ſemble être tranſporté dans un Carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.

D'abord il n'eſt pas humainement croyable qu'il ſoit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y ſeroit entré mille fois, il ne s'enſuivroit pas que ſix Nations très-reſpectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, reſſemblent aux Sauvages du Canada & aux Ca-

raïbes : cette comparaiſon eſt ſi baſſe & ſi outrée, que je ne ſais comment on a pu y penſer : car on ne ſauroit dire qu'elle eſt adreſſée à la populace ; puiſque ceux qui connoiſſent l'Angleterre & la Hollande, ſavent que les premiers Seigneurs & les Négociants les plus diſtingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des Carbets de Caraïbes où l'on rôtit des priſonniers, & où, dans une joie brutale, on mange les membres de ſes ſemblables.

Le Critique, en comprenant dans ſon énumération preſque toute l'Europe, a eu grand ſoin de ne pas parler des François, ce qui feroit ſoupçonner qu'il eſt lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il eſt lui-même Bénédictin. Je ne diſconviens pas qu'il ne ſoit louable d'aimer l'Ordre monaſtique où on eſt entré pour faire ſon ſalut, & d'aimer encore la Nation où on eſt né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir inſulter les autres Nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des Couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le Critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il aſſure, pag. 111, que Comus n'oſeroit venir faire des tours de paſſe-paſſe *chez les Peuples de l'Allemagne ſavante*, de peur d'être brûlé vif comme ſorcier, & il diſoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'eſcamoteur Comus & Mr. le Pelletier ſon aſſocié, j'oſe bien répondre d'eux ; ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne ſavante, & il ne leur ſera fait aucun mal.

Le Critique s'étant reſſouvenu qu'il n'avoit pas médit des Suiſſes, revient ſur eux avec l'*aventure des Ma-*

vionnettes de Brioché, qui, par parenthèſe, pourroit bien être un conte inventé à plaiſir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux ſont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les Autels de tant de Nations; mais il s'agit d'apprendre au Critique ce qu'il n'a pas ſu, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allèrent porter des Livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par Arrêt du Parlement, comme ſorciers manifeſtes, & ſurpris en ſortilège; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, ſe ſauvèrent ſi promptement qu'on ne put les attraper: on ſaiſit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été reſtituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conſte par les Regiſtres des Parlements de France, que les François ont eux ſeuls brûlé autant de ſorciers que tous les Peuples de l'Europe enſemble. J'ouvre la première hiſtoire de France qui me tombe ſous la main, & j'y trouve, qu'en 1572 il y avoit à Paris ſeul, trente mille ſorciers reconnus pour tels, & déférés comme tels à la Juſtice par leur Chef mis à la torture. Les Annales de tous les Peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'abſurdités qu'il y en a dans la ſeule *Hiſtoire de la poſſeſſion des Religieuſes de Loudun*, qui ſe termina par l'aſſaſſinat de Grandier. Les Convulſionnaires, les Janſéniſtes, les Moliniſtes, les Fanatiques des Cévenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reſte, il faut oublier tout cela; les François & les autres Peuples de l'Europe n'en ſont pas moins reſpectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a

eu la fièvre chaude ou le mal caduc : on ne doit pas reprocher à une Nation policée la barbarie de ſes Ancêtres.

Ainſi tous les contes au ſujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, ni contre ſon Livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de ſa Diſſertation, des *Tabagies* & des *Auberges* de l'Europe; (*) & cela pour réfuter un Ouvrage écrit ſur l'Hiſtoire naturelle de l'homme. J'avoue que cette manière de critiquer n'eſt pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit aſſurément pas attendu.

Quand on ſe déclare, pour ainſi dire, ennemi d'un Livre, & qu'on attaque ce Livre depuis la première page juſqu'à la dernière, en noirciſſant ſans ceſſe l'Auteur, alors il eſt bien difficile de montrer un bon caractère; mais il faut alors abſolument montrer un bon eſprit, & ne pas tellement compter ſur la malignité des hommes, que, ſous prétexte qu'on fait une critique ou une ſatyre, on ſe permette de dire des choſes triviales, auſſi inutiles à ceux qui les liſent qu'à ceux qui ne les liſent point.

Eſt-il donc bien intéreſſant de ſavoir que les pélerins Turcs portent des habits de pluſieurs pièces, que les valets Chinois mangent les reſtes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philiſtins, que le Gouverneur de Monte-Video avoit fait planter des orangers dans une prairie, & que c'eſt *par une four-*

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, aux pages 102, 126, 127.

berie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge? (*) Il me paroît que le Critique, sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matières contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un Critique, & entre ce que l'Auteur a dit; sans quoi le Lecteur ne conçoit pas même de quoi il est question; on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel chaos.

Je ne dis pas, qu'un Critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un instant: il lui est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses; mais il me semble que ces digressions mêmes doi-

(*) Pag. 118. Nous ne sommes plus dans le siècle du Prédicateur Ménot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sais comment Dom Pernety a pu assurer, pag. 114, *que les femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit, lorsqu'il assure que les Dames de la première distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? Et cependant il dit cela, page 104.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe, mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satyre si peu ingénieux. D'ailleurs, une Dissertation sur l'Amérique n'est pas un Ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

vent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au ſujet que les Critiques traitent, car ils ne traitent aucun ſujet ; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'Art de la Critique ne me paroît guères plus avancé que du temps d'Homère : c'eſt réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on ſe ſert toujours : cette routine eſt tellement connue, qu'on ſait d'avance comment un Critique s'y prendra pour décrier tel Livre, pour noircir tel Auteur : c'eſt ici l'hiſtoire du hériſſon, qui n'a qu'une ruſe ; mais elle eſt bonne, puiſqu'elle conſiſte à piquer. Il eſt bien triſte pour les Lettres qu'un Art, qu'on pourroit réduire en règles, ne ſoit juſqu'à préſent qu'une calomnie miſe en ſyſtême. On s'étonne de ce que l'on oublie ſitôt tant de critiques faites contre tant de Livres : j'en ſais bien la raiſon, c'eſt qu'elles ne ſont pas inſtructives ; car ſi elles étoient inſtructives, on s'en ſouviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les Critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours ; car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne ſont pas en état de répondre : on les laiſſe, pour ainſi dire, enſevelis ſous leurs propres abſurdités. Et cet Auteur qui alla à la Sorbonne ſolliciter une condamnation contre ſon propre Ouvrage, n'étoit pas abſolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Observation sur quelques usages des Peuples policés, & des Peuples sauvages.

J'AI dit que le Critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des Nations de notre Continent : il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux*; (*) mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques* d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, & qui se moquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le Critique devoit indiquer dans quel endroit de son Livre, l'Auteur s'est moqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter long-temps sur les modes & les usages; mais il s'est trompé : cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches, il est encore difficile de traiter ces matières avec précision;

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 118.

Le Critique assure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pandeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire*. Pag. 120.

Ce mot de *mâchoire* est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise *jusqu'au bas des joues*.

hormis qu'on ne ſe permette d'écrire des choſes triviales que les enfants n'ignorent pas.

D'abord il faut bien diſtinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements : les premières choquent la raiſon & le bon ſens : toutes les autres ſont très-indifférentes, puiſqu'on peut les quitter en un inſtant, & dès qu'on s'en trouve mal ; mais quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne ſauroit plus ſe la faire arrondir : on eſt contrefait & on reſte contrefait, au point de n'oſer ſe montrer dans un autre Pays que dans le ſien.

Les Européans n'ont jamais adopté beaucoup d'uſages qui affectent le corps ; & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles qui ſoit une violence faite à la Nature ; car les corps-de-jupe ſont partie de l'habillement : on peut y renoncer, & on n'en eſt point eſtropié.

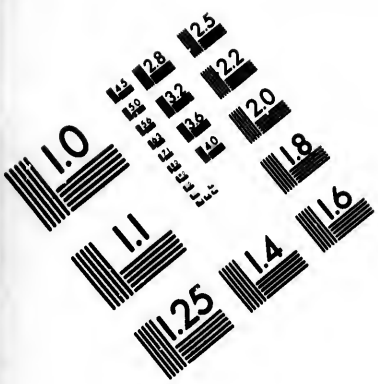
La pratique de ſe faire la barbe, ou de la laiſſer croître, eſt encore très-indifférente ; quoique, dans l'onzième ſiècle, il en réſulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt qui ſe ſervirent de ce prétexte : ſi ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre ; & ce ſiècle étoit ſi barbare qu'on s'y entre-détruiſoit ſouvent ſans prétexte.

Il eſt encore indifférent de ſe teindre les cheveux, ou de les poudrer, pourvu qu'on n'y emploie point de farine. On aſſure que les Polonois, pour cacher la *plica*, à laquelle ils ſont ſujets, ont les premiers ima-

giné de saupoudrer leur tête de froment moulu : mais comme les Navigateurs ont aussi rencontré aux Terres Australes des Papous qui se blanchissent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'A presque toutes leurs modes sont des cruautés atr qui ne tendent qu'à rendre l'espèce humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les lèvres, se faire de profondes incisions dans les joues; s'alonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se raccourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélasines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts : tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain des grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France sous le règne de François II. (*) Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution : c'étoit un vain accessoire, dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

(*) Voyez les *Essais historiques sur Paris*, *Part.* 4, *P.* 22.



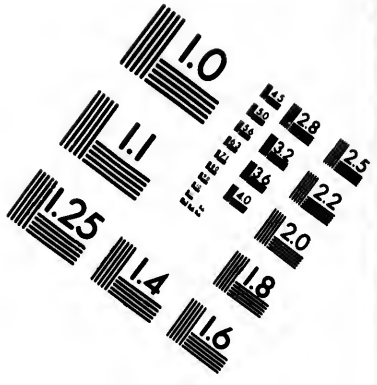
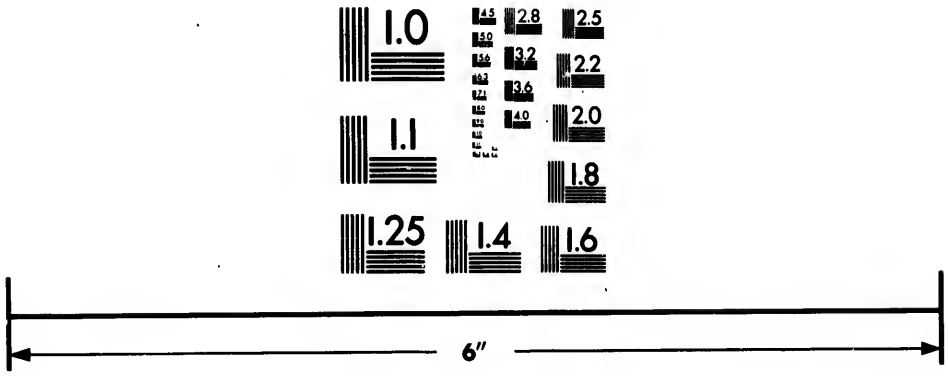
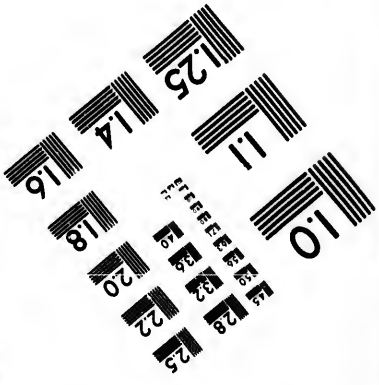


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Il eſt ſingulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obſcures forêts où ils ſe bâtiſſent à peine des cabanes, ſoient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bienfaits, ils s'eſtropient, & font eſſuyer à leurs enfants des ſupplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants aient la tête plate, & afin que cette tête plate reſſemble à la pleine lune, qui eſt ronde. Ces idées ſont celles de tous les Sauvages du Monde : il ſeroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé; ou il lui manquera un teſticule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il ſera cicatriſé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raiſon de ceci eſt, que preſque tous ces Sauvages vont nuds : ainſi leurs modes, qui ne ſauroient affecter les vêtements, affectent le corps même; auſſi eſt-ce chez les Peuples nuds que les modes ſont les plus barbares.

Il ſubſiſte ſans doute en Aſie & en Afrique quelques uſages auſſi révoltants que le ſont ceux des Américains; mais il ſeroit difficile de trouver en Aſie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage ſenſible, ce ſont des abſurdités ſans effet; & dont la cauſe eſt dans un renverſement complet des notions communes; car il eſt contre les notions communes de ſe faire raccourcir le cou; puiſqu'il eſt impoſſible qu'il en réſulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuſe, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en eſt pas ainſi à la Chine, où l'on écraſe les pieds aux filles de diſtinction : les Chinois ont en cela des rai-

ſons qui ſont très-mauvaiſes pour nous; mais qui malheureuſement ne ſont pas mauvaiſes pour eux. Ce Peuple a adopté un uſage cruel; parce qu'il lui manque une loi injuſte: ſi ſes Légiſlateurs avoient, par une ſanction expreſſe, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais penſé à écraſer les pieds aux filles; de ſorte qu'il eût été expédient pour ce Peuple-là d'avoir une loi injuſte.

On trouve auſſi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, ſans qu'on ſache juſqu'à préſent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont ſurpaſſé le Peuple le plus ſage de l'Aſie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'eſt pas même de notre invention: elle nous vient des Romains, (*) qui l'avoient priſe des Africains & des Maures, chez qui on la pratiquoit pour des raiſons de ſanté. Il n'y a aucun ſens à dire, comme le Critique le dit, que la perforation des oreilles ſe fait dans l'idée de les agrandir en y ſuſpendant des bijoux: c'eſt pour y ſuſpendre des bijoux qu'on les perce, & c'eſt pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y ſuſpend. Au reſte, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il ſeroit aiſé de porter des oreillettes, ſans ſe faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laiſſe pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'eſt plus commun que de voir les Hiſtoriens

(*) On peut voir là-deſſus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

ſe tromper, lorſqu'ils veulent découvrir l'origine des uſages qu'ils décrivent; & pour convaincre le Critique, qu'il eſt bien plus difficile qu'il ne ſe l'eſt imaginé de traiter ces matières avec préciſion, je ne citerai que l'exemple de Mr. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans ſon *Hiſtoire du bas Empire*, (*) aſſure qu'ils écraſoient le nez à leurs enfants, *afin que le caſque pût s'appliquer plus juſte à leur viſage:* je ne diſconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal inſtruits des mœurs & de la conſtitution des Tartares, qui ſont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe la figure de leurs caſques, faits d'une petite calotte avec un ourlet, (**) on conçoit qu'il eût été inutile d'écraſer le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte ſur le ſommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraſer le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne ſont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

Mr. le Beau ſe trompe encore, lorſqu'il ajoute que les Huns ſe faiſoient des taillades dans le viſage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des ſcarifications, ni des balafres, mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides: ils ne

(*) *T. IV. L. 19. P. 378.*

(**) Voyez la deſcription des caſques Tartares, dans le Voyage du P. Gerbillon, Pag. 327.

ſe brûloient pas ſeulement de la ſorte au viſage; mais dans différents endroits du corps : auſſi ſeroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne ſe fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches. (*) Ce Peuple-là ne connoiſſoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ſes maux d'autre remède que l'application du feu, qui eſt un grand remède chez les Aſiatiques; ils ont des coliques & des dyſſenteries qu'on ne ſauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des Pays où on écraſe le nez aux enfants; mais on ne peut en alléguer d'autre raiſon que le caprice & les fauſſes idées qu'on s'y eſt formées de la beauté corporelle. C'eſt une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un Voyageur, qui ſoutient que les Nègres ſimes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le ſein eſt ſi dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne ſeroit pas poſſible d'imaginer une abſurdité comparable à celle-là.

Le Critique ſe trompe à peu près dans le même ſens, lorſqu'il aſſure qu'il y a des Peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans pluſieurs Provinces de l'Aſie & de l'Afrique on ſe laiſſe croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on eſt beau, mais pour prouver qu'on eſt noble ou lettré; puiſqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun Art méchanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui eſt une preuve de nobleſſe avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

(*) *De aere, aquis, locis.*

Ce n'eſt pas mon idée d'entrer ici dans une diſcuſſion ſuivie de tant de coutumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cauſe : je me contenterai de faire encore obſerver, qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le Critique n'a pas même diſtingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'eſt une pure imagination de ſa part, de croire que les goîtreux ſe moquent de ceux qui ne le ſont point: ils connoiſſent trop bien pour cela la ſource de leur mal, dont ils ſavent ſe conſoler, en uſant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal eſt parvenu à ſon comble, & c'eſt le bon naturel qui leur inſpire ce ſentiment de commiſération envers des malades incurables. Je ſais bien que Belon & quelqués autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il ſeroit poſſible, ſinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfants; mais cela n'eſt pas même vraiſemblable, & un Peuple qui eſt une fois ſujet à cette extumeſcence, ne peut s'en défaire qu'en quittant ſa patrie. Les ſeize mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnèrent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Pruſſe, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs deſcendants le ſoient encore aujourd'hui. Dès la première année, quatre mille d'entr'eux moururent, (*) comme cela arrive aux montagnards qui s'établiſſent ſubitement dans les plaines : d'ailleurs un Peuple qui émigre, ne ſauroit éviter les maux attachés aux émigra-

(*) Voyez l'article de la Pruſſe dans la Géographie de Hubner.

tions, aux regrets d'avoir quitté sa Terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une Terre étrangère.

Le Critique, après avoir disserté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des goûts nationaux, & il assure entr'autres choses, qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin. (*) Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien Traité de Physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Phisionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni dans des Contes, ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des Peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les règles de la chose du monde la plus variable. Le hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espèce, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le Critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une manière plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une Dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, *Pag.* 121.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

Si le Critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matières qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix Chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer qu'il a changé l'état de la question, en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur, qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du Critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connoissance de cause. Premiérement, il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est comme si on faisoit un crime à Mr. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Annibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le Critique lui eût dit tout de même: *Mais vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb; vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'Isle de St. Domingue, par le Moine*

Moine Buellio : vous n'avez pas assisté au procès entre Amérie ou Alberic Vespuce & Ojeda : vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitan Vasco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là ? En vérité cela est impardonnable.

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitième siècle, ne vivoit pas dans le quinzième siècle, ni pas encore dans le seizième. Ainsi son crime est le même que celui de Mr. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le Journal du P. Feuillée ou celui de Frézier, qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité ;* parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un Historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moréri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le Lecteur à portée de juger si ces Barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la première page de sa Dissertation jusqu'à la dernière.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes : l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil ; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans replique.

Or, si après cela on veut savoir à quels hommes compète le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes ; mais c'est confondre les idées, au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle, à élever ses enfants, à parler ; à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du Pays ; à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or y a-t-il dans toutes ces actions une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes ? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élèvent leurs petits, ont leur langage ; vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages ; s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien que ce ne sont là que des

opérations de l'inſtinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage; & cependant il a reçu cette faculté, tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue : on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don ſi précieux.

Mais, dit Dom Pernety, *ſi nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands ſtupides de tant admirer le Philoſophe Bias.* (*) En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penſer ſeulement à dire de telles choſes.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit par ſervi de ſa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les ſciences pendant toute ſa vie, & avec une opiniâtreté ſingulière, nous ne l'admirerions non plus que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainſi les raiſons qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philoſophes anciens & modernes, ſont préciſément les raiſons qui nous empêchent d'admirer les Iroquois, & tous ceux qui, comme eux, ſe guident par l'inſtinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la ſeule force ou la ſeule impulſion de l'inſtinct : or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la conſtruction du nid où on élève les petits; & cela eſt ſi peu un vrai tra-

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 85.

vail, qu'on peut dire que l'homme ſauvage & les bêtes ne travaillent pas; & voilà la preuve évidente, que l'homme ſauvage ne penſe pas à étendre ſa perfectibilité, qu'on ne peut abſolument étendre que par un travail indirect, c'eſt-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages ſur notre Globe, ce ſeroit le plus horrible ſéjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant abſolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivières, les lieux élevés ſe couvriroient de bois, & le gibier prendroit le deſſus ſur l'eſpèce humaine, comme cela étoit préciſément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent caſtors ſur un ſeul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & déſolé, des barbares ne feroient que s'entre-détruire, & leurs guerres augmenteroient à meſure que leur pareſſe augmenteroit : plus ils ſeroient pareſſeux, & moins la terre produiroit; moins la terre produiroit, & plus ils ſe battroient pour ſe diſputer la ſubſiſtance, toujours néceſſaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnaſſiers prenoient le deſſus, ſi les ſerpents prenoient le deſſus, alors l'eſpèce humaine périroit totalement, car elle ne ſeroit jamais en état de reprendre ſur les animaux carnaſſiers & les ſerpents, la ſupériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles déſaſtres dont je viens de parler, & qui ſeroient infaillibles ſi notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un ſeul Peuple policé peut prévenir

tous ces maux : car un Peuple policé s'étend, fait des établiſſements, envoie des Colonies, & bâtit des Villes: les Sauvages, au contraire, n'envoient pas des Colonies, parce qu'ils ſont eux-mêmes une eſpèce de Colonie errante, qui ne ſe fixe nulle part, & qui ſe bat ſans ceſſe contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du Nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix, il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre; car il s'agiſſoit de la ſubſiſtance : il falloit ſe battre par la même néceſſité qu'il falloit manger ; & ces barbares ont toujours été ſi atroces dans leur vengeance, ſi furieux dans leur colère, qu'ils n'ont jamais ſu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Mr. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la dernière guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages qui tenoient le parti de la France: il eſt ſurprenant que cet Ecrivain n'ait pas compris que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant; car les Quakers de la Penſylvanie, qui ne ſe ſont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promeſſes, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû, malgré eux, mettre à prix la tête des Sauvages. (*) Il eſt bien certain

(*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France; puis à 300 livres, outre 350 qu'on payoit à celui qui faiſoit ſur eux un priſonnier. Ce ne fut qu'en 1757 que les Quakers imitèrent cette conduite, & ils commencèrent par la tête d'un Sachem Dellaware. On conçoit que les Sauvages étant en petit nombre,

que des hommes qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un grand démêlé : ils se cachent, & se cachent tellement qu'on ne sait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations, & y mettent le feu avec des mêches d'agaric, comme je l'ai dit dans le Chapitre où j'ai traité cette matière plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les Loix ordinaires de la guerre : & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix ; puisqu'on sait bien, que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfants à la mamelle, ni même aux bêtes ; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable : aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un Peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de la Pensylvanie, qui dirent enfin : Nous avons à faire à des loups & à des incen-

& toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté est de les trouver.

diaires, nos Loix nous défendent de nous battre ; mais elles nous permettent de tuer des loups, & de punir les incendiaires ſuivant le Code civil, & non ſuivant le Code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du Critique, & mis tous ſes paradoxes dans leur jour, je me crois diſpenſé de devoir répondre aux injures par leſquelles il termine ſa Diſſertation, pages 132 & 133. Il en réſulte que le Critique ſait dire des injures & qu'on ſait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit, & ſuis très-charmé de le finir.

Nec luſiſſe pudet ; ſed non incidere ludum.

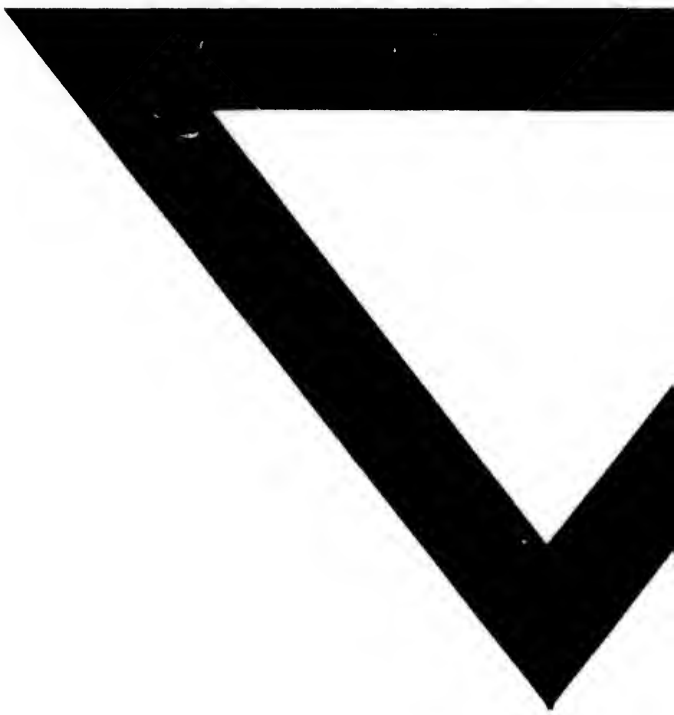
Ce 26 Mars 1770.

FIN.

AVIS

AU RELIEUR.

LE Titre du Tome III doit être mis avant la Dissertation sur les Américains, par Dom Pernety; *& ensuite la* Défense des Recherches Philosophiques, &c. par Mr. de P ***. *Ces deux Traités forment le troisième Volume.*

R.

e mis
ains,
fenſe
&c.
raités